786.

SET OF 2 VOLS.

£3.00

UN CAPITAINE

DE

BEAUVOISIS.

TOME PREMIER.

Imprimerie de J. Stienon.

2115
786

UN CAPITAINE

DE

BEAUVOISIS

PAR

Le marquis de Foudras.

TOME PREMIER.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBR.-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1849

LIBRARY
FEB 28 1974
UNIVERSITY OF TORONTO
PQ
2253
F75C3
t. 1

PROLOGUE.

L'ONCLE D'AMÉRIQUE.

PROLOGUE.

L'ONCLE D'AMÉRIQUE.

Un de mes amis me disait un jour avec un sérieux qui fait le plus grand honneur à sa naïveté :

— Rien ne serait plus facile que de se procurer toutes les marchandises prohibées, si ce n'était cette diable de douane...

Je partis d'un immense éclat de rire, qui interloqua mon ami au point qu'il fut au mo-

ment de se fâcher de mon impertinence.

Quand nous en vînmes aux explications, j'eus toutes les peines du monde à lui faire comprendre qu'il venait, sans s'en douter probablement, d'ajouter un délicieux couplet à l'immortelle complainte de M. de la Palisse.

— Pourquoi donc, reprit-il d'un air à moitié satisfait, ne pas dire une chose parce qu'elle est trop vraie?

Je me hâtai de lui répondre qu'il avait parfaitement raison, et l'incident n'eut pas de suite, comme on dit dans *le Moniteur,* lorsque deux membres de la représentation nationale se sont jeté des injures à la face en pleine assemblée.

Il est certain, pour en revenir à la naïveté de mon ami, qu'il y a une multitude de choses qui seraient très-faciles à faire sans une difficulté presque toujours insurmontable qui s'oppose à ce qu'on les fasse.

Écrire une histoire, par exemple.

Rien n'est plus aisé quand on a un sujet... et qu'on sait s'y prendre.

Mais le sujet est toujours le plus grand obstacle, car pour l'exécution, on est assez volontiers disposé à croire qu'on s'en tirera à merveille.

Tout ceci est pour en venir à apprendre au public que j'ai une histoire à lui conter, et que je suis convaincu que je la lui conterai à sa satisfaction... ou tout au moins à la mienne.

Cette histoire, qui n'est point de mon invention, comme on le verra tout à l'heure, s'appelle : *Un capitaine de Beauvoisis.*

Si mes lecteurs ont pris quelque plaisir à la lecture d'une certaine biographie de mon arrière-grand-oncle, le marquis de Bologne, que je leur ai donnée dans mon ouvrage : *Les Gentilshommes chasseurs,* je puis leur faire part aujourd'hui d'une fort agréable nouvelle : le marquis de Bologne n'est pas mort pour eux, car il est ressuscité pour moi ; j'en demande bien pardon aux sceptiques qui n'admettent pas l'existence des revenants.

— Comment, monsieur... le marquis de Bologne...

— Sera, madame, le héros de l'histoire que vous allez lire, sans trop d'ennui, je l'espère.

— Mais, monsieur, si j'ai bonne mémoire, vous nous avez dit positivement dans vos *Gentilshommes chasseurs,* que le marquis de Bologne était mort sur l'échafaud en l'an II de la république.

— Oui, madame, je vous l'ai dit, et c'était malheureusement de la plus exacte vérité. Vous comprenez qu'un homme qui est honoré de la confiance du directeur du *Journal des Chasseurs* [1], et qui a eu le plaisir de serrer plusieurs fois l'héroïque main de *Gérard le tueur de lions,* ne peut pas se permettre de mentir comme un rédacteur du *Constitutionnel :* je nomme ce journal comme j'en aurais nommé un autre : c'est le hasard qui a fait mon choix.

— Mais alors, monsieur, comment se fait-il...

[1] Revue cynégétique des plus amusantes, dans laquelle l'auteur écrit quelquefois.

— Mon Dieu, madame, tout ce que vous voudrez. Je conviendrai même avec vous, pour peu que cela puisse vous être agréable, que je suis entré très-gauchement en matière, et qu'une explication est devenue indispensable; mais sur ce point, madame, ayez la bonté de vous mettre l'esprit en repos, car cette explication vous l'aurez, ou je ne serais pas digne de barbouiller du papier blanc. Les explications c'est mon fort et celui de mes plus honorables confrères. Nous donnons non-seulement celles qu'on réclame de nous, mais encore celles qu'on ne nous demande pas. Et voulez-vous connaître la cause de cette scrupuleuse exactitude? c'est qu'une explication fait une page, que les pages font des volumes, et que les volumes font... ma foi, je suis bien obligé de convenir qu'ils ne font plus rien depuis que nous sommes en république. Ceci a l'air d'une exagération, mais c'est un fait positif aujourd'hui. Ayez dans votre secrétaire un roman, une comédie, un poëme, c'est absolument comme si vous aviez des bons du trésor, des

rentes sur l'État ou des actions de chemin de fer. Sur ce point l'égalité est parfaite, d'où je conclus que la liberté et la fraternité ne manqueront pas d'arriver plus tard : aussi vive la république !

J'ai promis une explication, la voici :

Au mois de juillet dernier j'étais occupé, un matin, à terminer la première partie de ma nouvelle : Le Tavolazzo, qui a aussi paru dans *les Gentilshommes chasseurs,* lorsque ma portière vint me dire avec un air de grand mystère, qu'un monsieur d'une tournure fort respectable, mais assez mal mis (ce sont ses propres expressions), désirait me parler en particulier.

— Faites entrer ce monsieur, mère Baptiste, répondis-je à ma portière en posant ma plume pour me demander qui pouvait être ce visiteur matinal.

« Si c'était un oncle d'Amérique ? pensai-je aussitôt. Ils sont un peu passés de mode ; mais qui sait ? le hasard, cette providence incognito, comme dit la comtesse de B***, le

hasard qui fera peut-être un jour le citoyen Cabet empereur des Français, peut bien, si cela l'amuse, faire revivre l'espèce de ces vieillards jaunes et grognons qui tombent un beau jour du ciel avec des millions dans la poche de leur redingote déchirée.

L'oncle d'Amérique a toujours été mon rêve, ma marotte, *mon dada*, la branche à laquelle je me suis raccroché dans mes nombreux jours d'infortunes. A l'heure qu'il est, j'y crois encore; j'y crois si bien, que lorsque le personnage susdit arrivera en me disant : *C'est moi*, je lui répondrai : *Je vous reconnais parfaitement; prenez ce fauteuil, et contez-moi bien vite vos petites affaires : combien avez-vous de millions de roupies ?*

Je reviens à mon explication.

Quelques minutes après, la mère Baptiste reparut; elle précédait, marchant sur la pointe du pied, un personnage qui offrait le type exact du *Nabab* rêvé par moi.

Qu'on se figure un petit homme carré, osseux, alerte et cependant ravagé, véritable

momie que de nombreux et vigoureux ressorts eussent fait mouvoir. Il avait le teint jaune brun d'une orange malsaine, les dents noires, les cheveux rares et grisonnants, la respiration courte et pénible d'un homme qui a les hypocondres endommagés; son costume était à la fois sordide et prétenticux comme celui d'un comédien de province en voyage.

Tout cela me parut si naturel, que je fus au moment de sauter au cou de mon visiteur, sans prendre la peine de le questionner.

Comment dire ce qui m'en empêcha? Ma foi, entre hommes, et surtout entre auteur et lecteur, on se dit tout.

Donc, en attendant les millions de roupies, mon oncle putatif en avait une immense au bout du nez, de là mon accueil plus cérémonieux que mon cœur ne l'eût souhaité.

Je lui offris le meilleur fauteuil de ma chambre, remettant mon accolade au moment où, ayant tiré de sa poche un vrai foulard des Indes, il aurait consenti à se moucher.

On va voir que son début ne fut pas de nature à m'enlever mes illusions.

— C'est bien à M. le marquis de Foudras que j'ai l'honneur de parler? me demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Le fils du comte Alexandre-Henri, qui habitait le château de Demigny, dans la ci-devant Bourgogne?

— Précisément.

— Ma foi, il y a au moins quinze jours que je vous cherche! Vous êtes bien inconnu pour un homme de lettres.

Je souris à cette brutalité, en me disant qu'un homme qui avait passé cinquante ans aux grandes Indes était bien excusable d'avoir oublié les délicatesses de la vieille urbanité française.

— Monsieur, répondis-je, je suis fâché que vous ayez pris tant de peine pour me trouver. Puis-je savoir maintenant ce qui me procure l'honneur de votre visite?

— Sans aucun doute, puisque je viens tout

exprès pour vous le dire, et de loin encore.

Cette réponse pleine de bon sens, *comme dit Bilboquet,* me montra la niaiserie de ma question, et je me confirmai dans la pensée que je ne pouvais manquer d'être bientôt millionnaire puisque je devenais déjà bête.

— Je suis tout oreilles, dis-je en prenant la pose d'une personne attentive, c'est-à-dire en donnant de la gravité à mon maintien et du recueillement à ma physionomie.

— M. le marquis, vous ignorez sans doute que vous aviez un oncle.

« Nous y voilà ! pensai-je en tressaillant sur mon fauteuil. Maintenant l'affaire me paraît sûre. »

— Monsieur, répondis-je, pas tout à fait, car j'ai toujours soupçonné que je devais en avoir un.

— Eh bien, vous ne vous trompiez pas.

— Et cet oncle, monsieur, est...

— Mort depuis quelques semaines.

— Dans quel pays ?

— Barrière du Maine, où il était fixé depuis cinquante et quelques années.

Toujours préoccupé de mon idée, j'avais cru entendre qu'il s'agissait du Maine, un des États de l'Union américaine, dont la capitale est, je crois, Augusta, sur la Kennebeck.

— J'étais l'ami intime de feu votre oncle, et je suis son exécuteur testamentaire, continua l'inconnu; mais je ne saurais faire lever les scellés sans le concours des héritiers : il me faut leur présence ou leur procuration.

— L'éloignement rend la procuration plus facile, balbutiai-je avec distraction : l'exécuteur testamentaire commençait à m'être suspect.

— C'est vrai que ce n'est pas près d'ici, M. le marquis : mais les communications sont faciles...

— Ah ! oui ! les paquebots transatlantiques...

— Vous voulez dire les Parisiennes avec la correspondance des Tricycles, interrompit-il d'un air de profond étonnement.

— N'avez-vous pas parlé du Maine, États-Unis d'Amérique ?

— J'ai dit barrière du Maine, M. le marquis ! Tenez, c'est à cinq minutes de l'embarcadère du chemin de fer de Versailles, rive gauche.

Hélas ! de toutes les roupies que j'avais rêvées, il ne me restait que celle du nez de mon visiteur, car elle était tombée sur la foyère de marbre blanc de ma cheminée !

Je demandai alors une explication, et voici en peu de mots celle qui me fut donnée, ainsi que les événements qui suivirent.

En 1792, le marquis de Bologne, mon grand-oncle, avait fait un mariage de conscience dont personne ne s'était douté, préoccupé qu'on était par les terribles événements de l'époque. La personne choisie, ou plutôt subie par lui, était une singulière créature, sorte de chevalière d'Éon, qui, toujours en habits d'homme, suivait le marquis à la chasse ou à l'armée, et mangeait même à table avec lui. On l'appelait le Baron, et mon père m'en avait souvent parlé

comme d'un personnage fort peu recommandable. Il était même établi dans la famille que le Baron avait contribué par ses dénonciations à faire périr le marquis sur l'échafaud révolutionnaire, pour pouvoir s'emparer d'une somme de trois cent mille francs en or dont la cachette lui avait été confiée. Eh bien, on se trompait : le Baron était une honnête femme, qui avait disparu du monde et vécu dans l'obscurité et la pauvreté, depuis 1794 jusqu'en 1843, époque de sa mort : elle avait alors quatre-vingt-dix ans. C'était son fils dont on venait m'apprendre le décès, en réclamant ma présence pour la levée des scellés.

Rien de plus touchant et de plus romanesque que l'existence de cet homme et de sa pauvre mère si méconnue. Fils parfaitement légitime du marquis de Bologne, il n'eût tenu qu'à lui de se faire reconnaître et de partager avec les héritiers directs environ cent cinquante mille livres de rente. Ne le voulant pas, pour des motifs dont on ne peut suspecter *l'honorabilité*, il avait pris la profession d'or-

fèvre, qu'il exerçait encore peu de temps avant sa mort. De la rue Bourbon-Villeneuve où était sa boutique, il s'était retiré barrière du Maine, dans une petite maison, achetée du fruit de ses économies. L'ami que je pourrais nommer était son exécuteur testamentaire et son héritier; la succession pouvait valoir une dizaine de mille francs.

Je donnai avis de ces circonstances à ma cousine, la comtesse de C...y, propre petite-fille du marquis de Bologne, et je cessai de m'occuper de cette affaire, qui, en définitive, ne me regardait pas [1].

Il y a de cela quelques jours, l'idée me vint que ce Bologne obscur avait bien pu avoir en sa possession quelques-uns des papiers de son père le marquis. Pardieu, pensai-je, il faut que je tire cela au clair; il ne m'en coûtera qu'une course à la barrière du Maine.

J'allumai un cigare, j'en mis une demi-

[1] Tous les détails qui précèdent, à dater de la page 9, sont de la plus rigoureuse exactitude.

douzaine d'autres dans ma poche et je partis de mon pied léger : ceci est une façon de parler, comme qui dirait une licence poétique.

Je n'eus pas de peine à trouver la maison dont j'avais retenu le numéro.

C'était un véritable presbytère de campagne, avec un petit jardinet en avant, une tonnelle entourée de chèvrefeuille dont les bourgeons commençaient à éclater, et une énorme niche à chien, veuve de son dernier locataire.

Je tirai une petite chaîne rouillée au bout de laquelle pendait une cloche, et j'eus la satisfaction de voir immédiatement arriver mon visiteur de l'année dernière, actuellement possesseur de la maison, en sa qualité d'héritier du défunt marquis de Cápisuchi-Bologne, comme il ne manquait jamais de dire.

M. F*** me fit très-bon accueil et parut flatté que j'eusse songé à lui rendre sa visite.

Introduit dans la petite maison, et assez confortablement établi dans une pièce du rez-de-chaussée qui me faisait l'effet de cumuler

les *fonctions* de salon avec celles de salle à manger, je ne tardai pas à amener la conversation sur le sujet qui me tenait au cœur.

— Il y a effectivement beaucoup de papiers, me répondit M. F ***, mais ils ne peuvent être d'aucun intérêt pour la famille : ce sont pour la plupart des manuscrits du pauvre marquis mort sur l'échafaud. Ça ne doit pas être bien bon : les marquis de ce temps-là ne savaient que se battre.

Au mot de manuscrit, j'avais dressé l'oreille comme un cheval de guerre qui entend la trompette : j'eus cependant assez de force pour dissimuler mon émotion, et pour ne pas montrer trop d'impatience, la minute d'après, quand M. F*** me dit avec une parfaite obligeance :

— M. le marquis serait-il curieux de voir les manuscrits laissés par son grand-oncle, père de feu mon ami le marquis de Capisuchi-Bologne?

Nous passâmes dans une pièce voisine.

— Voilà, me dit M. F*** en me désignant

un petit buffet fermé par deux portes grillagées en fil de laiton.

A travers le grillage on apercevait trente ou quarante volumes assez gros, reliés en maroquin rouge.

Le cœur me battait violemment, et sans vouloir flatter mes belles lectrices, c'était vraiment à elles que je pensais.

J'ouvris le buffet, et je pris le premier volume qui se trouva sous ma main.

Voici ce que contenait le feuillet placé en tête :

« *Histoire curieuse d'un sanglier des Vosges, et en particulier de ce qui arriva à une chanoinesse de Remiremont qui fut chargée par lui.* »

— Ceci est une chronique un peu gaillarde, me dit M. F***; on pourrait peut-être en tirer quelque chose.

J'étais, comme on le pense, singulièrement alléché par ma première découverte, de sorte que je pris successivement plusieurs volumes, dont voici les titres :

Remarques critiques sur la chasse royale de Sa Majesté Charles IX, et de quelques erreurs de M. du Fouilloux, gentilhomme poitevin.

Ce que c'était que le coup d'andouiller qui passe pour avoir mis fin aux jours de M. le comte de la Ruppière. Histoire secrète et tragique qui ne peut voir le jour qu'après la mort de madame la duchesse de C.....n.

Comme quoi fut pris un superbe dix-cors jeunement, par mon ami le vicomte de Milly, le jour même de ses noces. Hallali aux flambeaux.

Faits curieux de chasse; ma correspondance avec plusieurs veneurs célèbres, et en particulier avec S. A. S. le prince de Condé, le marquis et le comte de Fussey, mon ami le curé de Chapaize et la comtesse Diane de Bréhо, surnommée l'amazone des Ardennes.

Relations fidèles de ce qui arriva à trois officiers au régiment du roi, infanterie, qui s'étant égarés à la chasse, reçurent l'hospitalité chez mesdames les Visitandines de Clefmont.

Les chiens célèbres que j'ai connus chez moi et ailleurs, précédé de l'histoire véridique de mon limier Caligula.

Où l'on verra, racontées avec une entière bonne foi, toutes mes aventures, quand je revins en chassant depuis Prague en Bohême jusqu'à mon château de Thivet en Champagne, après la capitulation et la belle défense de MM. de Chevert et de Belle-Isle. Décembre 1742.

Je ne poussai pas mes investigations plus loin pour cette fois : j'en avais assez vu pour être sûr que je ne dormirais pas tranquille, tant que M. F*** ne m'aurait pas donné la permission de fouiller à mon aise dans les manuscrits de mon grand-oncle.

Je ne fus, Dieu merci, pas longtemps dans l'incertitude à cet égard, M. F***, comme s'il eût deviné mon secret désir, m'ayant dit presque aussitôt :

— M. le marquis, s'il vous était agréable de parcourir quelques-uns de ces manuscrits, ils sont bien à votre service : seulement vous

en aurez soin et ne les confierez à personne : j'y tiens, comme à tout ce qui me vient de feu mon ami le marquis de Capisuchi-Bologne.

Inutile de dire que j'acceptai avec ivresse, que je promis tout ce qu'on voulut, et que je revins chez moi en voiture, rapportant tous les volumes dont je viens de donner les titres.

Avais-je raison de dire à mes lecteurs et lectrices des *Gentilshommes chasseurs :* que le marquis de Bologne n'était pas mort pour eux puisqu'il était ressuscité pour moi ?

Ils vont le voir revivre dans ses œuvres cynégétiques et autres, lui et les principaux chasseurs de son temps. Je ne ferai que choisir dans les écrits qu'il a laissés, et je me bornerai à gazer ce qui sera un peu trop naïf, et à arranger ce qui ne me paraîtra pas assez soigné. J'y mettrai du zèle et de la conscience, deux choses qui s'excluent ordinairement, mais que je tâcherai pour cette fois de faire marcher ensemble.

Grâce soit rendue au hasard heureux qui

a mis à ma disposition ces précieux manuscrits, au moyen desquels le siècle présent verra, pour se distraire de ses inquiétudes, le dix-huitième siècle passer et repasser devant lui, le fusil sous le bras, le fouet à la main, la trompe sur l'épaule, et le propos galant sur la bouche en cœur.

Puisque l'avenir est sombre, regardons le passé.

Pourquoi chaque romancier ne ferait-il pas aussi sa page de l'histoire de France?

Celle-là du moins ne remettra pas en honneur les bourreaux de 1793, et ne faussera pas le bon sens de la nation.

Je commence donc.

C'est le récit de ce qui est arrivé à M. de Bologne quand il est revenu en chassant de Prague jusqu'à Thivet, que j'intitule : *Un capitaine de Beauvoisis.*

Ce n'est plus moi qu'on va lire, c'est lui : je suis sûr qu'on ne s'en plaindra pas.

PREMIÈRE PARTIE.

LA COMTESSE AURORE.

I

Les échantillons de Beauvoisis.

Le 24 décembre 1742, après une retraite de huit jours, qui fut plus glorieuse pour nos troupes qu'une victoire, le corps d'armée commandé par M. le maréchal de Belle-Isle arriva à Égra en Bohême, par un froid de quatorze degrés, qui nous avait tenu fidèle compagnie depuis Prague, que nous avions évacué huit jours auparavant. Le premier bataillon de

Beauvoisis dans lequel j'étais capitaine, avait toujours été à l'arrière-garde, de sorte que nous n'apprîmes qu'après tous les autres régiments de l'armée que nous allions prendre nos quartiers d'hiver. Comme l'ennemi, vigoureusement reçu chaque fois qu'il avait essayé de troubler notre retraite, avait cessé de nous poursuivre, nous accueillîmes avec une vive satisfaction l'espérance de quelques jours de repos. Le lendemain, M. le maréchal fit mettre à l'ordre du jour de l'armée, que les officiers qui voudraient obtenir quelques semaines de congé pour vaquer à leurs affaires pouvaient adresser leurs demandes à l'état-major, et qu'il y serait fait droit par la voie du sort jusqu'à la concurrence de quatre capitaines et de douze lieutenants et sous-lieutenants par régiment. Ma première pensée fut de m'abstenir de toute démarche; mais je fis la réflexion qu'il y avait près d'un an que je ne chassais que des Allemands et que je ne serais pas fâché de varier un peu mes plaisirs en déclarant de nouveau la guerre à mes anciens ennemis les sangliers.

Je fis donc ma demande ; le hasard, dans le tirage au sort, me favorisa, et je reçus une permission en règle pour aller passer trois mois en France : je fis immédiatement mes préparatifs de départ.

La veille au soir du jour que j'avais fixé pour me mettre en route, je reçus la visite de l'abbé Bouquet, aumônier de mon régiment, qui avait obtenu comme moi l'autorisation d'aller passer quelque temps dans sa famille. On ne me l'eut pas plutôt annoncé, que je devinai ce qui l'amenait. Il me dit :

— Eh bien , M. le marquis, nous sommes tous deux dans les favorisés. Ma foi, j'en suis bien aise ! Ces diables d'Allemands vous font faire une cuisine enragée; le vin chez eux coûte un prix fou, et on n'en a pas toujours pour son argent ; ce sera donc avec un très-grand plaisir que je leur tirerai ma révérence. Oserai-je vous demander quand vous comptez partir ?

— Demain à la pointe du jour, mon cher abbé ; à votre service.

— Oh! M. le marquis, vous êtes mille fois trop bon... mais je craindrais de vous gêner.

— Vous ne me gênerez pas le moins du monde, mon cher ami; et c'est de tout mon cœur que je vous offre une place à côté de moi. Je vais en Champagne, vous allez en Franche-Comté, nous pourrons donc faire route ensemble presque jusqu'à destination : croyez que je serai charmé d'avoir votre compagnie. Soyez ici demain à six heures et demie; nous mangerons un morceau sur le pouce, et nous détalerons dès qu'on y verra assez clair pour ne plus craindre de se casser le nez contre les arbres de la grande route.

— Que puis-je prendre de bagage avec moi?

— Aussi peu que possible, si vous m'en croyez : comme qui dirait le volume du havre-sac d'un de mes grenadiers.

— C'est entendu : à demain, M. le marquis; comptez sur ma gratitude.

— Bonsoir, mon cher abbé; ne doutez pas de la satisfaction que j'éprouve à pouvoir vous être agréable.

L'abbé Bouquet était un grand gaillard de trente-deux à trente-six ans, bien découplé, haut en couleur, l'œil à fleur de tête, le mollet détaché, le menton tout prêt à descendre en cascade sur son rabat. Dieu l'avait créé pour être le plus robuste et le plus actif de tous les hommes, mais il avait trouvé plus commode d'en devenir le plus mou et le plus paresseux. Il était en outre gourmand, poltron, un peu égoïste, très-avare; et quoiqu'on l'aimât assez, parce qu'au fond il était bon diable, comme dit M. de Voltaire, c'était à qui lui jouerait des tours, afin de mettre en relief ses défauts dominants. Tantôt on le faisait lever au beau milieu de la nuit, sous le prétexte d'aller visiter un officier malade dans un cantonnement voisin; une autre fois on l'invitait à dîner, en lui annonçant quelque bonne friandise; il arrivait, la table était dressée, mais on donnait une alerte, chacun courait aux armes, et quand on revenait, le cuisinier consterné annonçait que l'ennemi avait renversé la marmite, et qu'il ne lui restait plus qu'un aloyau

de cheval. Toutes ces folies nous divertissaient fort et faisaient une agréable diversion aux fatigues de la guerre ou aux ennuis de la garnison.

Le lendemain matin, comme six heures sonnaient aux Capucins d'Égra, mon valet de chambre Picard m'annonça l'abbé Bouquet.

Quand je n'aurais pas connu mon homme par cœur, son costume m'eût dit clairement ce à quoi il s'attendait en acceptant l'offre d'une place à côté de moi.

Il portait d'abord comme d'habitude un habillement complet, habit, veste et culotte en ratine noire, le tout doublé de molleton de même couleur. S'il s'en fût tenu là, c'eût été à merveille, malgré le froid rigoureux ; mais il avait endossé, par-dessus ce vêtement, une immense polonaise fourrée d'astrakhan, et pour que la chose fût complète, il s'était affublé d'un bonnet en peau de renard dont la queue faisait panache, et d'une paire de bottes intérieurement garnies de laine d'agneau : les gants étaient à l'avenant.

— Pardieu, l'abbé, lui dis-je, quand il entra, vous devez ressembler à feu le roi Sobieski; mais ne craignez-vous pas d'avoir bien chaud, sous ce costume, si le dégel arrive?

— J'ai eu si froid depuis trois semaines, M. le marquis, qu'il m'en faudra au moins autant pour me réchauffer.

— Eh bien, à la bonne heure. Maintenant déjeunons.

Une petite table avait été dressée près de ma cheminée, dans laquelle petillait un grand feu. Je fis un signe à Picard, qui nous apporta immédiatement un débris fort respectable de jambon de Westphalie, une longe de veau entière, et deux bouteilles de vieux Médoc que j'avais sauvées miraculeusement au milieu de tous les hasards de notre périlleuse retraite.

— L'abbé, dis-je, j'ai aussi pensé à vous : on va vous apporter une omelette.

C'était un vendredi.

— Mais, M. le marquis, en campagne nous avons des dispenses...

— En cas de nécessité, je le sais... Au surplus, comme vous voulez, mon cher ami.

Nous nous mîmes à table, et l'abbé Bouquet fonctionna merveilleusement bien. Les restes du jambon de Westphalie y passèrent, la longe de veau fut engloutie aux trois quarts, et l'omelette disparut presque en entier : il est inutile de dire quel fut le sort des deux bouteilles de vieux Médoc.

Quand je vis l'abbé bien restauré, je pensai qu'il pourrait supporter l'épreuve à laquelle j'allais le mettre.

— Voyons, lui dis-je, en route !

Il se leva gaillardement, convaincu que ma chaise de poste nous attendait dans la cour du bourgmestre chez lequel je demeurais.

Nous passâmes dans une pièce voisine, où nous trouvâmes Picard mon valet de chambre, et Brin-d'Amour, grenadier de ma compagnie qui ne me quittait jamais.

Ce dernier s'approcha de l'abbé, des mains duquel il prit respectueusement sa valise, lui remettant en échange un fusil à deux coups.

L'abbé crut qu'il ne s'agissait que de porter le fusil jusqu'à la voiture, et il ne fit aucune difficulté à l'accepter.

Nous étions six : l'abbé, moi, Picard, Brin-d'Amour, Merveille, magnifique et excellente chienne épagneule, et Mondor, vieux poitevin à poil rude qui chassait tout, depuis le lapin jusqu'à l'éléphant.

Il va sans dire qu'il n'y avait pas de voiture dans la cour.

Il n'y en avait pas davantage à la porte de la maison du bourgmestre.

Je jetai un coup d'œil à la dérobée sur l'abbé, et à la clarté du jour naissant je vis sur sa physionomie tranquille qu'il ne doutait pas que ma chaise de poste ne nous attendît hors des murs de la place.

Nous atteignîmes les faubourgs tout en causant. Le froid était très-vif, mais le ciel était pur et la neige sur laquelle nous marchions, réduite en poussière, ne communiquait pas la moindre humidité.

Je vis, à deux ou trois questions que m'a-

dressa l'abbé, qu'il commençait à concevoir quelques inquiétudes : je lui répondis de manière à le laisser dans le doute.

Les dernières maisons du faubourg étaient dépassées et nous étions en rase campagne. Une grande plaine s'étendait à notre droite, quelques boqueteaux [1] se montraient à notre gauche, à la distance d'une portée de fusil environ.

— Je crois, l'abbé, que nous ferons bien de prendre de ce côté, dis-je en montrant les boqueteaux. Qu'en pensez-vous? il me semble que la plaine est bien nue.

L'abbé examina avec attention un village situé à une demi-lieue à peu près, dans la direction de la grande route, et il crut qu'il s'agissait de couper au plus court pour y arriver.

Son avis fut qu'il valait effectivement mieux gagner le côté du petit bois.

J'avais pris aussi un fusil : j'en examinai les amorces, je l'armai, et sautant un petit fossé

[1] *Boqueteau :* petit bois.

je me trouvai dans les champs. Merveille quêtait devant moi, et Mondor avait déjà disparu dans un taillis.

— Ah çà ! M. le marquis, nous allons donc chasser ? me demanda l'abbé.

— Mais sans aucun doute, mon cher... Que diable voulez-vous que nous fassions jusqu'à Lure où nous devons nous séparer ?

— Si j'avais su cela, j'aurais envoyé d'avance ma polonaise jusqu'à l'endroit où votre voiture nous attend.

— Ma voiture, l'abbé ! mais vous ne savez donc pas que je l'ai brûlée au bivac il y a trois jours ?

— Cependant, M. le marquis, vous m'avez, si je ne me trompe, offert une place à côté de vous.

— N'êtes-vous pas à côté de moi ?

— Quoi ! nous nous en irions...

— A pied et en chassant : ne le saviez-vous donc pas ? comment ai-je pu faire un semblable oubli ?

— Et moi qui ai vendu hier mon pauvre

Carabi au chirurgien-major du régiment d'Armagnac! s'écria l'abbé avec un mélange de dépit et de consternation. Sans cela j'aurais suivi la grande route à cheval, pendant que vous auriez battu la plaine avec vos chiens. Ah! M. le marquis, vous m'avez joué là un bien vilain tour!

— Faire route, à cheval, par ce temps de Sibérie! Mon cher ami, permettez-moi de vous dire que ce projet n'aurait pas eu le sens commun; puis vous ne songez pas que les hussards ennemis ont toujours quelques rôdeurs en campagne, et que vous auriez très-bien pu être enlevé un beau jour comme un corps-saint, ce qui eût été à la fois un malheur et une injustice; en restant avec nous, vous risquez beaucoup moins, et sans vanité vous aurez bien plus d'agrément. Nous chasserons tout le jour, le soir nous ferons notre piquet dans les auberges, Picard est très-bon cuisinier, je payerai toute la dépense... En vérité, il n'y a pas là de quoi se désespérer.

L'abbé garda le silence un moment; je vis

à ne pouvoir m'y tromper qu'il faisait ses petits calculs.

Sa paresse était d'un côté de la balance ; mais j'avais jeté de l'autre sa gourmandise, sa poltronnerie, son avarice et son goût pour les cartes, dont je n'ai pas parlé : quatre vices contre un ; le combat ne pouvait pas être bien long.

— Si ce n'était ma chienne de polonaise, murmura-t-il entre ses dents, en essuyant son front ruisselant de sueur.

— Votre polonaise? je vous l'achète.

— Et qu'en ferez-vous ?

— Je la donnerai à ce pauvre diable qui passe là-bas : combien vous coûte-t-elle ?

— Quatre louis.

— Les voilà. Maintenant portez-la à cet homme, pour qu'il croie que c'est un prêtre français qui lui fait la charité ; seulement ayez soin, en l'abordant, d'ôter votre bonnet; autrement il vous prendrait pour un montreur de bêtes féroces. Dépêchez-vous ; je vous attendrai ici.

Cinq minutes après, l'abbé me rejoignit ; il avait eu le temps de mieux faire ses calculs, et il paraissait enchanté. J'étais également satisfait, car, sauf les petits inconvénients dont j'ai parlé, je m'étais donné là un excellent compagnon.

Nous nous mîmes donc en chasse tout de bon, et nous n'avions pas battu deux cents toises de terrain, que Merveille tomba en arrêt dans un buisson de genévriers.

— Ce doit être un faisan, dis-je à l'abbé après avoir examiné de quelle manière ma chienne portait sa queue.

— Les faisans de Bohême ne sont-ils pas renommés pour la table? me demanda vivement mon compagnon, dont la physionomie s'illumina.

— Certainement, lui répondis-je ; et avec raison, parce qu'ils sont exquis.

Et je me préparai à tirer en engageant l'abbé à en faire autant.

Nous nous postâmes, l'un à la droite, l'autre à la gauche de Merveille qui fit un pas en

avant, l'œil toujours plus flamboyant, les lèvres toujours plus tremblantes d'émotion.

Les branches du genévrier frémissaient légèrement, preuve certaine qu'elles nous cachaient un animal vivant.

Merveille fit encore un pas en se traînant sur le ventre : le faisan partit !

C'était un coq magnifique, dont le plumage était si chatoyant et le vol si bruyant, que l'abbé ébloui et étourdi manqua de tomber à la renverse.

Cependant il se remit presque aussitôt, et pendant que le faisan montait encore perpendiculairement, il lui jeta bravement son coup de fusil un peu au hasard.

Je vis quelques petites plumes voltiger dans l'air, mais comme l'oiseau commençait à filer à tire-d'ailes, je fis feu à mon tour, et il tomba, au grand contentement de l'abbé qui se consolait de ma victoire en songeant à son rôti.

Merveille partit au galop pour aller chercher ma proie, et l'abbé et moi nous nous

mimes à recharger nos fusils en causant de ce premier début de chasse.

Soudain mon attention fut attirée par un bruit de feuilles sèches.

Je levai les yeux et j'aperçus, sortant du taillis situé en face de nous, un homme entièrement habillé de vert avec quelques petits galons d'argent aux manches et au collet d'une veste dont la coupe ne manquait ni d'élégance ni d'originalité.

Cet homme, qui portait un couteau de chasse collé sur sa cuisse gauche et une carabine à deux coups posée négligemment sur son épaule droite, se dirigea tout droit sur nous, mais sans presser sa marche.

— Si c'était un hussard déguisé ! me dit à voix basse l'abbé en se rapprochant de moi.

— Je crois plutôt que c'est un garde qui ne se déguise pas ; au surplus, peu importe, hussard déguisé ou garde en uniforme, je me moque de l'un comme de l'autre.

Et je pris mon faisan dans la gueule de Merveille, qui arrivait en ce moment, portant à

grande peine le plus magnifique oiseau que j'eusse jamais vu.

Comme je le passais à Picard pour qu'il le mît dans sa carnassière, l'inconnu, ôtant son chapeau, m'aborda, après avoir jeté un coup d'œil de côté sur l'abbé, sans doute pour s'assurer lequel de nous deux occupait le plus haut rang dans la hiérarchie sociale.

— Monsieur, me dit-il en très-bon français, mais avec un accent allemand assez marqué, au sans-facon dont vous en usez avec le bien d'autrui, je n'ai pas besoin de vous demander de quel pays vous êtes.

Le début était des plus cavaliers et promettait un dialogue assez animé. L'abbé Bouquet craignit probablement qu'il ne le fût trop, car il prit la parole le premier dans le sens de l'inconnu :

— Il est certain, grommela-t-il entre ses dents, que nous venons de violer ouvertement le précepte du Décalogue qui ordonne de respecter le bien d'autrui.

— L'abbé, interrompis-je brusquement,

comme, grâce à votre maladresse, vous êtes parfaitement innocent du tort qu'on me reproche, je vous prie de trouver bon que je me charge seul de ma défense. Monsieur, continuai-je en m'adressant à l'inconnu qui avait remis son chapeau sur sa tête, vous vous êtes exprimé un peu légèrement sur le compte de mes compatriotes en général, et sur le mien en particulier ; je vous prie donc de me dire qui vous êtes, afin que j'avise dans ma dignité et dans ma sagesse si je dois vous infliger une correction pour une insolence, ou exiger de vous une réparation pour une insulte : en un mot, êtes-vous valet, comme vos manières pourraient le faire croire, ou maître, comme votre costume semble l'indiquer ?

Le visage de l'inconnu devint aussi pourpre que la crête du coq-faisan que Picard venait de coucher au fond de sa carnassière.

— Qui êtes-vous vous-même, monsieur, pour parler de ce ton au comte de Milnitz, chambellan de Sa Majesté l'impératrice Marie-Thérèse ? me répondit-il avec hauteur.

— Ah ! vous êtes le comte de Milnitz ? dis-je en soulevant mon chapeau avec un mélange d'impertinence et de politesse tout à fait français : eh bien ! moi, je suis le marquis Camille Antoine de Capisuchi-Bologne, capitaine de grenadiers au service de Sa Majesté Louis XV, dans le régiment de Beauvoisis : il ne reste donc plus qu'à régler les conditions du combat.

— Eh quoi ! messieurs, s'écria l'abbé Bouquet, tremblant comme la feuille et blanc comme un navet gelé, allez-vous donc vous couper la gorge comme si vous étiez des mécréants ?

— Non, repris-je, mais nous allons nous battre comme il convient à des gentilshommes. Mon cher abbé, vous servirez de témoin à M. le comte de Milnitz, et toi, Brin-d'Amour, tu m'assisteras.

— Je n'ai pas besoin d'ajouter, dit le comte, que je suis à vos ordres, M. le marquis.

En ce moment un formidable hurlement de mon vieux Mondor, toujours en quête dans les taillis environnants, arriva à mon oreille :

c'était tout à la fois un cri de colère et de détresse.

— Ces bois sont-ils fréquentés par les sangliers? demandai-je à mon adversaire.

— Ils en sont remplis, et...

Il n'eut pas le temps d'achever... Un solitaire haut comme une génisse de deux ans, velu comme un ours et soufflant comme un phoque, jaillit du boqueteau le plus voisin, et vint droit à nous.

— M. le marquis, si vous n'êtes pas sûr de le tuer, au nom du ciel ne le tirez pas, vous seriez perdu ! s'écria le comte de Milnitz.

Mais il était trop tard... ma charge de gros plomb avait cinglé dans l'épaule gauche le formidable solitaire, qui se retourna alors vers moi, écumant de rage.

Je lui lâchai mon second coup à bout portant, ce qui ne m'empêcha pas d'être culbuté et de sentir immédiatement l'haleine brûlante du monstre sur mon visage.

— A moi, l'abbé ! m'écriai-je.

II

Premier rayon de la comtesse Aurore.

Il y eut un moment de lutte pendant lequel j'ignorai complétement ce qui se passait. J'étais dans une obscurité profonde, un manteau de glace m'enveloppait de la tête aux pieds, et je roulais sur moi-même, poussé par une force puissante qui me labourait les côtes d'une façon peu agréable, je dois le dire.

Enfin, je sentis que je restais immobile, et

presque aussitôt plusieurs mains me saisissant avec vigueur et précaution, je me retrouvai sur mes pieds.

— Êtes-vous blessé, M. le marquis? me demanda une voix dont l'accent tudesque me rappela le personnage avec lequel je devais me couper la gorge deux minutes auparavant.

— N'êtes-vous pas mort, mon capitaine? me cria dans l'oreille droite mon brave grenadier Brin-d'Amour.

— Blessé, je le crois; mort, j'espère que non, répondis-je à mes interlocuteurs.

Et, dégageant la neige dont mes yeux étaient remplis, je promenai mes regards autour de moi.

Le comte de Milnitz, Brin-d'Amour et Picard, mon valet de chambre, m'entouraient, me soutenaient, me tâtaient et entr'ouvraient mes habits pour savoir où je pouvais être blessé.

Le premier tenait à la main son couteau de chasse ensanglanté jusqu'à la garde.

Le second me contemplait avec ce mélange

de compassion et d'insousiance qui caractérise le vieux soldat habitué à toutes les catastrophes.

Quant à mon pauvre Picard, il avait l'air d'un échappé des Petites-Maisons. Ses yeux étaient hagards, ses lèvres frémissantes, et des mots sans suite s'échappaient de son gosier contracté par la terreur.

Vérification faite de mon individu, il se trouva que je n'avais que quelques contusions peu importantes, de sorte que je ne tardai pas à voir reparaître la sérénité sur les visages des trois personnes qui s'évertuaient à qui mieux mieux autour de moi.

— Et le sanglier? demandai-je.

— Le voilà, M. le marquis, me répondit le comte de Milnitz en me montrant à huit ou dix pas du groupe que nous formions, une énorme masse qui se détachait sur la neige de la plaine, au milieu d'une auréole sanglante.

— Mordieu, mon capitaine, ajouta vivement Brin-d'Amour, sauf votre respect, vous

étiez... perdu [1] sans ce brave seigneur que voici.

Et il me désigna le comte de Milnitz, qui essuyait la lame de son couteau de chasse avec son mouchoir de poche de fine toile de Silésie.

Je crus que je ferais une chose convenable en tendant la main au comte avant de demander à Brin-d'Amour l'explication de ses paroles, et j'accomplis cette démonstration affectueuse et reconnaissante avec la franchise d'un soldat et la dignité d'un gentilhomme.

— Ma foi, M. le marquis, me dit le comte avec la plus aimable cordialité, j'aime mieux vous avoir sauvé la vie que si j'avais exposé la mienne en me battant contre vous; et maintenant que nous savons que nous sommes braves tous les deux, nous pouvons, ce me semble, nous estimer...

— Nous pouvons même faire quelque chose

[1] Ici je change un mot au texte de l'original.
(*Note de l'éditeur responsable.*)

de plus ! interrompis-je en serrant de nouveau la main de mon libérateur ; soyez mon ami, ne fût-ce que pour me dispenser de vous regarder comme mon vainqueur, car vous l'êtes en définitive, puisque vous vous êtes si noblement vengé de mon impertinence étourdie.

Je me fis alors rendre compte par Brin-d'Amour et Picard de ce qui s'était passé, et le voici :

Le sanglier, en me culbutant du premier choc, m'avait jeté à dix pas dans un endroit où le vent avait amassé cinq ou six pieds de neige. Cette circonstance avait d'abord été heureuse, car mon formidable adversaire, qui s'était élancé à ma poursuite, englouti comme moi, n'avait pu me porter que des coups mal assurés. Dans cette position, mes compagnons ne pouvaient pas songer à faire feu pour me délivrer, de sorte qu'ils avaient dû rester, pendant quelques instants, spectateurs inutiles et terrifiés de ma mésaventure. C'était le comte de Milnitz qui, le premier, avait perdu patience. Son couteau de chasse à la main, il

s'était précipité dans la bagarre au risque d'y rester lui-même, et, Dieu aidant, il avait enfin réussi à enfoncer son arme dans le flanc du sanglier toujours plus acharné sur moi.

— Qu'auriez-vous fait de plus pour un ancien ami ? lui demandai-je avec l'émotion de la gratitude.

— J'aurais probablement fait moins, me répondit-il. Les anciens amis, on les connaît trop bien, et alors on les laisse se tirer d'affaire eux-mêmes.

La misanthropie de cette réponse me plut, et je compris que nous ne pouvions guère manquer de nous convenir, le comte et moi.

— Mais où est donc l'abbé ? m'écriai-je.

— M. l'abbé ? répéta Picard.

— Notre aumônier ? ajouta Brin-d'Amour.

— Ce grand homme noir ? dit à son tour le chambellan de Sa Majesté l'impératrice Marie-Thérèse.

Personne n'avait pensé à lui, chacun devinant sans doute qu'il ne s'oublierait pas lui-même.

Nous regardâmes sur la neige à une centaine de pas à la ronde, mais nous n'aperçûmes rien.

Nous appelâmes, mais nous ne pûmes obtenir aucune réponse.

La grande route qui conduisait à Égra était solitaire; dans la direction opposée, il n'y avait personne non plus.

— Le diable l'aura emporté, grommela Picard qui n'aimait pas l'abbé, parce qu'ils étaient gourmands tous les deux.

— Le diable n'est pas si bête, répondit Brin-d'Amour à demi-voix : il n'emporte que les gens qui se refusent à le suivre de bonne volonté, et M. l'aumônier de Beauvoisis...

Un regard sévère que j'adressai, non sans avoir bien envie de rire, à ces drôles, les obligea au silence.

Il fallait cependant trouver l'abbé. Un gros homme de cinq pieds six pouces ne disparaît pas comme un sylphe dans les airs.

J'eus alors l'idée de jeter les yeux sur les arbres qui s'élevaient çà et là dans le taillis voisin.

Je n'en eus pas inspecté une demi-douzaine, que mon regard dut s'arrêter sur un énorme sapin au feuillage noirâtre et touffu.

Dans l'inextricable fouillis formé par ses branches, je crus remarquer un objet qui se mouvait avec précaution.

Je touchai le bras du comte de Milnitz et je lui indiquai du doigt l'arbre en question.

— Voilà notre homme, lui dis-je; n'ayons pas l'air de le voir, pour lui laisser le temps de descendre tranquillement.

Et nous tournâmes le dos au taillis, comme des gens bien élevés que nous étions.

Moins d'une minute après, l'abbé Bouquet accourait tout essoufflé.

— Le ciel soit loué, M. le marquis! je vous retrouve enfin sain et sauf! s'écria-t-il en me serrant dans ses bras.

— Doucement, doucement, l'abbé; j'ai déjà été embrassé tout à l'heure par quelque chose de noir, et mes côtes s'en ressentent, lui dis-je. Mais d'où diable sortez-vous?

— J'étais allé chercher du secours, me ré-

pondit avec un aplomb magnifique l'aumônier de Beauvoisis.

— Auprès du Très-Haut, riposta vivement le comte de Milnitz. Maintenant, messieurs, ajouta-t-il avec gaieté et bonhomie, vous allez me suivre, car vous êtes mes prisonniers.

L'abbé me regarda avec inquiétude, et depuis il m'a avoué que l'idée d'un hussard déguisé lui était revenue à l'esprit.

— Les lois de la guerre, répondis-je au chambellan de notre ennemie l'impératrice, vous donnent le droit de disposer de nous, M. le comte : je suis à vos ordres.

— Comment ! vous vous rendez, mon capitaine ? me demanda Brin-d'Amour à l'oreille en me toisant de la tête aux pieds avec une stupéfaction peu respectueuse.

— Tais-toi, imbécile ! Tu ne vois donc pas que ce digne gentilhomme nous offre l'hospitalité dans son château, et comme je suis un peu moulu, je ne serai pas fâché de me reposer pendant quelques jours chez lui.

Brin-d'Amour cligna de l'œil d'un air de

bonne humeur, et nous nous mîmes en route immédiatement.

Dès que nous eûmes traversé le taillis où mon vieux Mondor avait lancé le sanglier, nous nous trouvâmes au penchant d'une colline.

A nos pieds se déroulait gracieusement une vallée sinueuse, de l'aspect le plus pittoresque, malgré le linceul de neige qui la recouvrait comme tout le reste de la campagne.

Au centre de cette vallée et à demi caché dans des massifs d'arbres verts, s'élevait un château dont la façade en briques rose-vif se détachait harmonieusement, soit sur le sol éblouissant de blancheur, soit sur la verdure sombre des massifs qui l'environnaient.

— Voilà votre prison, M. le marquis, me dit gracieusement le comte en étendant le bras devant lui ; mais vous ne serez tenu d'y rester qu'autant que vous vous y trouverez bien.

— Et si cela durait trop longtemps?

— Alors je demanderais votre échange : j'ai

justement un de mes fils prisonnier... Vous voyez que tout est pour le mieux...

— Dans le meilleur des mondes possibles, ajouta un peu étourdiment l'abbé Bouquet, qui nous avouait ainsi avoir lu *Candide,* petit roman assez gaillard de M. de Voltaire, historiographe de Sa Majesté et gentilhomme ordinaire de sa chambre.

En vingt minutes de marche environ, nous atteignîmes la grille du château : le comte tira une cloche.

Aussitôt de nombreux domestiques se montrèrent sur un large perron et se précipitèrent à notre rencontre.

Le comte leur donna des ordres qui tous témoignaient de son intention de nous offrir une hospitalité vraiment seigneuriale, et l'abbé, qui savait assez d'allemand pour comprendre ce dont il s'agissait, me regarda du coin de l'œil d'une façon tout à fait significative.

On m'établit dans la chambre d'honneur du château ; l'abbé fut logé à quelque distance de moi dans le même corridor, et Brin-d'Amour

fut confié au chasseur du comte, vieux *Talpache* qui devait s'entendre merveilleusement avec un grenadier quelque peu ivrogne, grand coureur de fillettes, un de ces honnêtes mécréants, enfin, comme nos régiments en comptent par centaines.

Quant à Picard, en sa qualité de valet de chambre, on lui désigna un gîte qui faisait partie de mon appartement.

Tout ceci réglé avec une grâce infinie et les propos les plus aimables, notre hôte me quitta en m'engageant à me mettre au lit pour reposer mes membres endoloris, et en me prévenant que le dîner aurait lieu à deux heures précises, suivant les usages de sa maison, à moins que je ne désirasse qu'il fût retardé ou avancé, ce à quoi je me refusai positivement.

J'ai toujours eu un goût très-vif, un attrait invincible pour l'*imprévu*. En guerre, en chasse, en amour, partout enfin, l'imprévu a un charme qu'on ne trouve jamais dans les choses longtemps espérées. En guerre, vous cheminez tristement le long d'une grande

route monotone, poudreuse ou boueuse; vous vous dites que l'ennemi est loin, sans doute, et vous pensez qu'à tout prendre, c'est encore moins amusant que la paix. Puis, voilà qu'au détour de quelque bois une fusillade à bout portant vous tue une vingtaine d'hommes, et vous vous sentez tout à coup ragaillardi. En chasse, c'est à peu près la même chose : la meute est en défaut, la terre est mauvaise, le vent s'est élevé; vous vous étendez triste et grognon sur la berge d'un fossé, et vous songez à vous défaire de votre équipage. Soudain un chien donne; les autres se rallient à lui; vous êtes sur vos pieds, prompt comme l'éclair, attendant le lièvre de meute, et c'est un magnifique brocard qui vous passe à quinze pas et que vous roulez comme un lapin. Il va sans dire qu'ensuite vous relevez votre lièvre et que vous le tuez aussi; sans cela le plaisir ne serait pas complet. L'amour offre des chances pareilles, j'en demande bien pardon aux fanatiques de la constance et aux prôneurs de l'habitude. Vous avez atteint le sixième mois

d'un bonheur éternel, et, sans le dire tout haut, vous pensez que l'éternité est bien longue, et qui plus est vous ne le pensez pas seul. Chaque matin vous vous grisez avec cet amour aigri pour paraître passionné tout le jour; vous transformez des bâillements en soupirs, vous usez votre esprit à faire du sentiment, et tout bas vous chantez comme l'Arlequin de la comédie italienne : *J'étais bien plus heureux quand j'étais malheureux*. Dans cet état de langueur, vous surprenez, au moment où vous y pensez le moins, deux grands yeux noirs ou bleus, la couleur n'y fait rien pourvu que ce ne soient pas ceux de votre maîtresse, attachés sur vous : c'est l'imprévu qui commence : je me dispenserai de dire comment il finit, car lorsqu'il en est là il n'existe déjà plus.

J'étais donc ravi de l'aventure qui m'avait amené chez le comte de Milnitz, et, couché dans un lit moelleux, je frottais avec satisfaction mes côtes meurtries qui me la rappelaient. D'abord, j'avais fait la connaissance

d'un fort galant gentilhomme, ce qui est toujours très-agréable : un compagnon qu'on ne connaît pas et qu'on ne doit, selon toute apparence, jamais revoir, c'est là le véritable ami du *Monomotapa* rêvé par la Fontaine. Ensuite cet ami avait peut-être, je ne dirai pas une femme, fi donc ! mais une sœur, une cousine, quelque compagnie comme cela enfin, et cette idée me souriait. Une femme est toujours une chose charmante dans un château, même quand on ne lui fait pas la cour : quoi qu'il arrive, c'est le bonheur ou l'espérance, c'est-à-dire l'imprévu en fleur ou en bouton.

Tout en roulant ces idées et beaucoup d'autres dans ma tête, je m'endormis profondément.

J'étais plongé dans un rêve délicieux, ma foi, lorsqu'il me sembla entendre murmurer à mon oreille les paroles suivantes :

— M. le marquis, il est une heure trois quarts, vous allez faire attendre le dîner.

Je me dressai sur mon séant et j'aperçus l'abbé Bouquet debout au chevet de mon lit.

— Ah ! l'abbé, lui dis-je d'un ton de reproche, vous m'avez réveillé au plus beau moment.

— Le dîner...

— J'en voyais un tout servi devant moi, interrompis-je. Il n'y avait qu'un seul plat, mais je suis sûr qu'il était excellent... Vous auriez bien dû me laisser le temps d'y goûter.

— Ne regrettez rien, M. le marquis ; j'ai fait un tour à la cuisine, et je me suis assuré que le maître queux de Son Excellence est un homme du premier mérite.

— L'abbé, je défie tous les cuisiniers du monde de faire le ragoût que j'ai vu en rêve.

— Avez-vous eu du moins le temps d'en demander la recette ?

— A quoi bon ? vous n'auriez pas pu en tâter... Les saints canons sont positifs à cet égard.

Je ne sais ce que l'aumônier de Beauvoisis crut comprendre, mais il me quitta brusquement sous le prétexte d'aller prévenir mon valet de chambre, afin qu'il vînt sans retard *m'accommoder*.

Au bout de dix minutes, j'étais rasé, poudré, parfumé, et, dans mon habit blanc à revers écarlates, j'avais ma foi fort bon air ; je puis dire cela, maintenant que je suis vieux et revenu des vanités de ce monde.

Comme je finissais ma toilette, le majordome du comte, le chapeau sous le bras et l'épée au côté, se présenta à ma porte et m'annonça que le dîner était servi.

Je le suivis et il me conduisit au salon, où le comte était seul avec l'abbé.

Ceci dérangeait un peu mon rêve.

Mais mon désappointement ne fut pas de longue durée, car presque aussitôt j'entendis un pas léger effleurer le parquet, et en même temps le comte, me prenant par la main, me dit :

— Marquis, permettez-moi de vous présenter à ma nièce, la comtesse Aurore de Milnitz, chanoinesse régulière au chapitre noble de Sainte-Anne de Munich.

Je m'inclinai avec respect.

Aurore... Sur mon honneur, le parrain de

cette jeune fille avait été sorcier en lui donnant ce nom, car jamais plus rayonnante créature ne s'était offerte à mes regards. Le soleil de mai, quand il paraît à l'horizon, a moins d'éclat; la rosée qui tremble dans le calice des roses est moins brillante ; l'azur du ciel est terne en comparaison du bleu limpide de ses yeux. La comtesse Aurore était d'une taille moyenne, mais bien prise, et si admirablement proportionnée dans ses contours qu'elle paraissait grande. Sa peau était d'une blancheur éblouissante et d'une transparence merveilleuse ; sa bouche gracieuse et bien ornée, son nez spirituel et mutin. Un œil de poudre blonde, étendu comme un léger nuage sur sa chevelure, tempérait ce qu'elle avait d'un peu ardent peut-être. Ses bras, nus jusqu'au coude, sortaient fins et potelés d'une manche juste, terminée par un ample sabot de dentelle, et son pied mignon semblait à l'aise dans une mule à talon, digne de chausser une des fées des contes de feu Perrault. La comtesse portait une robe de velours mordoré, garnie de martre zibeline,

sur le haut de laquelle se détachait, à la naissance de l'épaule gauche, la croix de son chapitre, suspendue à un ruban de moire bleu céleste.

Je fus si ébloui par cette gracieuse apparition, que je restai immobile comme un terme et muet comme un sot; il fallut que le comte me rappelât à moi-même en me disant :

— Marquis, offrez la main à ma nièce, et allons dîner.

Je ne me fis pas prier, comme on se l'imagine bien, et, guidé par les plus jolis doigts du monde qui frémissaient dans les miens, je me dirigeai vers la salle à manger où la comtesse Aurore me désigna la place d'honneur à sa droite.

Le comte et l'abbé Bouquet se placèrent en face de nous.

Je ne voulus pas perdre de temps, et le potage n'avait pas encore été servi que j'étais déjà en conversation réglée avec ma charmante voisine.

Nous n'avions pas échangé vingt paroles que

j'avais découvert que son esprit n'avait rien à envier à sa beauté.

La comtesse était vive, piquante, un peu moqueuse, coquette comme une Française de la cour, avec une légère nuance de rêverie allemande qui ajoutait à ses charmes nombreux un attrait tout nouveau pour moi.

— Vous avez un cousin prisonnier, à ce que m'a appris M. votre oncle, dis-je à la comtesse.

— Hélas! oui, M. le marquis, me répondit-elle en rougissant.

Je vis que j'avais touché une corde sensible, mais cela ne me rebuta pas : on ne risque jamais rien à s'insinuer dans la confiance des femmes; le moins qu'on y gagne, c'est d'obtenir d'elles la permission de les plaindre, ce qui mène à tout.

— Et vous voudriez sans doute que la paix fût faite pour le revoir? repris-je.

— Sans doute. C'est si triste pour lui, le pauvre enfant!

— Le pauvre enfant! il est donc bien jeune?

— Deux ans de plus que moi, répondit-elle avec l'accent de la compassion.

Je regardai attentivement la jeune chanoinesse, et il me sembla bien difficile qu'une personne qui avait le nez retroussé fût bien naïve.

Je fis encore quelques questions à la comtesse, ou plutôt je l'amenai à me faire des confidences, et j'arrivai à conclure qu'il existait une petite amourette entre le cousin et la cousine, amourette assez innocente des deux côtés, mais surtout d'un seul : je laisse à deviner lequel.

J'appris aussi que le prisonnier n'avait pas encore été conduit en France, et qu'il suivait toujours le quartier général du maréchal de Belle-Isle, ce qui laissait l'espoir de le voir d'un moment à l'autre, et permettait la négociation prompte d'un échange, le cas échéant.

Une idée folle me passa par la tête.

— Madame la comtesse, dis-je à ma charmante voisine, que penseriez-vous de l'homme

qui ferait rendre la liberté à votre cousin, d'ici à quarante-huit heures ?

— Je penserais qu'il n'y en a pas de plus charmant sur la terre, M. le marquis.

— Même en y comprenant le prisonnier.

— Ma foi, oui.

— Et que feriez-vous pour ce libérateur ?

— Il ne serait donc pas désintéressé ?

— On ne l'est jamais. Celui qui se précipite pour relever le mouchoir d'une jolie femme, espère qu'il effleurera le bout de ses doigts en le lui rendant.

— Ce que vous dites là est bien triste, fit-elle avec un soupir qui mourait d'envie de se transformer en éclat de rire.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, repris-je.

— Je ne sais plus ce que vous m'avez demandé.

— Je vous ai demandé ce que vous feriez pour celui qui obtiendrait promptement la mise en liberté de votre beau cousin.

— D'abord, il n'est pas beau, repartit-elle vivement.

— Eh bien, votre aimable cousin.

— Mais c'est qu'il n'est pas aimable non plus, riposta-t-elle encore plus vite.

— Alors, votre *cher cousin,* car vous conviendrez que vous l'aimez.

— Que ferait-on, quand on passe sa vie dans le même château, si l'on ne s'aimait pas un peu ?

— Ah ! je suis bien de votre avis ! m'écriai-je.

— Les Français sont toujours de l'avis de tout le monde.

— Cela pourrait arriver si on les consultait sur votre beauté, madame la comtesse... Mais, j'y songe, vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous feriez pour celui...

— Eh bien, franchement, je ne lui devrais pas grand'chose, car le service qu'il me rendrait ne serait pas considérable, interrompit-elle en faisant une petite moue délicieuse.

— Mais encore ? repris-je en me disant tout

bas que le pauvre cousin était sur *ses fins*.

— Cela dépendrait alors de la personne qui aurait fait réussir la négociation.

— Si c'était moi, par exemple? dis-je résolûment pour en finir avec cette fine mouche qui me faisait l'effet de s'amuser un peu à mes dépens.

— Si c'était vous, M. le marquis, je croirais offenser un galant gentilhomme comme vous en vous offrant une récompense.

— Écoutez, madame la comtesse, continuai-je en baissant la voix, j'ai un moyen sûr de faire que M. votre cousin soit ici demain soir : il ne m'en coûtera qu'un stratagème honnête.

— Un stratagème honnête! Mais savez-vous bien que c'est un grand sacrifice que vous me ferez là?

— Peu importe... Voulez-vous que je l'emploie?

— Oh! cela fera tant de plaisir à mon oncle! Et puis, franchement, vous lui devez bien un peu de reconnaissance.

— Me donnerez-vous du moins votre main à baiser?

On conviendra que c'était réduire mes prétentions d'une façon presque honteuse; mais j'étais battu et je ne songeais plus, pour le moment du moins, qu'à sauver l'honneur.

— Ma main à baiser? c'est ce que nous ne refusons à personne, nous autres Allemandes : cela fait même partie de notre éducation.

— Il ne tiendra qu'à vous d'être plus généreuse.

— Écoutez à votre tour, repartit-elle avec une vivacité qui avait l'air de la franchise : je vous ai dit que mon cousin n'était ni beau ni aimable; eh bien, quand vous l'aurez vu, vous fixerez vous-même votre récompense. Cela vous convient-il, M. le marquis?

— Sans aucun doute, madame la comtesse.

— Mais vous ferez les choses en conscience?

— Je vous le jure!

En ce moment je crus remarquer que le comte de Milnitz nous observait, et je jugeai

prudent de transporter la conversation sur un autre terrain.

Nous parlâmes littérature, musique, sentiment : sur tous les sujets, je trouvai la comtesse aussi spirituelle que piquante, et elle acheva de me tourner la tête.

Elle m'apprit que le comte de Milnitz, son oncle et mon hôte, était le chasseur le plus déterminé de toute l'Allemagne ; qu'il vivait constamment dans ses terres, par suite de quelques démêlés avec la cour, et qu'il était séparé de sa femme depuis quelques années.

Tous ces renseignements me furent donnés en termes élégants, spirituels, et avec une finesse qui consistait particulièrement à faire entendre les choses sans les dire. Certainement M. Marivaux ne ferait pas mieux ; et si je n'avais pas été déjà amoureux de cette charmante fille, à coup sûr, je le serais devenu en l'écoutant.

Aussi l'heure que nous passâmes à table s'écoula-t-elle aussi vite que si j'eusse été sur un champ de bataille ou dans l'ardeur d'un *dé-*

bucher. L'abbé Bouquet, qui employait son temps d'une façon toute différente, semblait de mon avis, et ce fut avec une égale tristesse que nous entendîmes le comte nous donner le signal de la fin du dîner : l'abbé ne savait pas encore à quelle heure on soupait, et moi j'ignorais si le salon me serait aussi favorable que la salle à manger, pour le tête-à-tête devant témoins.

Puisque j'ai dit que j'étais amoureux, il faut que je me hâte d'ajouter que j'en avais parfaitement le droit à cette époque, en ma qualité de célibataire.

Je sais bien qu'en campagne on a des dispenses, comme disait l'abbé Bouquet à l'occasion d'un jambon et d'une longe de veau; mais je n'en avais pas besoin, et je tiens à le constater, pour le cas où quelqu'un trouverait un jour ce griffonnage dans mes paperasses.

III

Coquetteries.

Je donnai la main à la comtesse Aurore pour retourner au salon, puis je m'approchai du comte, auquel je demandai en plaisantant si, en ma qualité de prisonnier, j'avais le droit d'envoyer jusqu'à Égra mon grenadier Brin-d'Amour.

— Sans aucun doute, me répondit-il en homme d'esprit; car je me plais à croire que

vous ne le chargez pas de ramener votre régiment pour vous délivrer.

Je jetai un coup d'œil sur la belle chanoinesse, et je crus remarquer que son visage exprimait cette sorte de distraction vague que les jeunes filles spirituelles et éveillées savent donner à leurs traits quand elles veulent cacher qu'elles écoutent.

— Je vais m'occuper de vous, dis-je en passant auprès d'elle pour me retirer dans mon appartement.

— Pourquoi tant vous presser ? fit-elle en haussant légèrement ses blanches épaules encadrées dans la martre zibeline. Je vous assure que j'aurais bien pu attendre.

— En ma qualité de créancier, je suis plus impatient, et...

— Je ne vous dois rien encore ! interrompit-elle vivement en s'éloignant de moi.

Rentré dans ma chambre, j'écrivis en toute hâte ceci à M. le maréchal de Belle-Isle.

« M. le maréchal,

« Parti ce matin d'Égra pour me rendre en France, j'ai été fait prisonnier, à quelque distance de la ville, par un *partisan* qui m'a emmené, avec toutes sortes de façons courtoises, dans son château, d'où je prends la liberté de vous écrire. Mon hôte, qui s'appelle le comte de Milnitz, serait assez disposé à me rendre la liberté; mais comme son fils unique est dans la même position que moi au quartier général de Votre Excellence, il ne veut traiter que par voie d'échange. Je viens donc, M. le maréchal, vous supplier de peser dans votre sagesse si un capitaine de grenadiers au service de Sa Majesté le roi de France ne vaut pas un cadet dans les hulans de la reine de Hongrie [1]. J'attends votre décision suprême, M. le maréchal, avec la confiance et le respect

[1] C'est ainsi que nous appelions l'impératrice Marie-Thérèse pendant la guerre que nous lui faisions pour l'empêcher d'être impératrice d'Allemagne.

que vous inspirez à tous ceux qui ont l'honneur de servir sous vos ordres.

« Le marquis de CAPISUCHI-BOLOGNE,

« Capitaine de grenadiers au 1er bataillon de Beauvoisis,
« Au château de Milnitz en Bohême. »

P. S. « L'abbé Bouquet, aumônier de mon régiment, a été aussi pris avec moi; mais j'ai lieu de penser qu'il passera par-dessus le marché dans le traité d'échange. Maintenant, s'il était nécessaire de faire valoir un motif d'humanité pour intéresser M. le maréchal, j'ajouterais que le jeune officier dont je lui demande l'échange contre moi, est fiancé à une ravissante jeune fille qui se trouve au château de Milnitz en ce moment. Le cœur sensible de M. le maréchal m'est un sûr garant... »

Ici il y avait une phrase assez bête, une de ces phrases qu'on trouve superbes quand on est amoureux, et qui font hausser les épaules quand on les relit six mois après.

Cette lettre mise sous enveloppe et cachetée, je dis à Picard d'aller me chercher Brin-d'Amour.

Le digne grenadier arriva un peu en zig-zag, car il sortait de dîner avec son ami le *Talpache :* je ne m'inquiétai pas de cet état, sachant que les ivrognes de profession ne sont jamais aussi en jouissance de leurs facultés naturelles que lorsqu'ils sont à moitié gris.

— Tu vois bien cette lettre ? lui dis-je.

— J'en vois même deux, mon capitaine.

— Eh bien, tu peux perdre *l'autre,* mais celle-là je te la recommande sur ta tête. Tu vas la porter à M. le maréchal de Belle-Isle, à son quartier général.

— Ça suffit, mon capitaine.

— Ce n'est pas encore tout. Si M. le maréchal te demande si je suis prisonnier ici, tu lui répondras que oui.

— Pardon, mon capitaine... mais je ne puis pas dire que trois Français, car je ne compte pas M. l'abbé, ont été pris par un seul homme.

— Mais, maraud, tu auras soin d'insinuer

que nous avons été attaqués par des forces très-supérieures.

— C'est différent, mon capitaine. Soyez tranquille, j'arrangerai très-bien les choses.

— Ne reviens pas sans m'apporter une réponse.

— Cependant, mon capitaine, si M. le maréchal me la faisait trop attendre?

— Eh bien, tu l'attendrais toujours.

— C'est que...

Et Brin-d'Amour se gratta l'oreille d'un air mécontent.

— Voyons, drôle, quel mauvais coup as-tu déjà trouvé à faire par ici?

— Oh! rien, mon capitaine... Seulement, mon ami le *Talpache* a une très-jolie nièce qui m'a promis de me donner ce soir une leçon de valse.

— Une jolie nièce! Voyons, quand renonceras-tu à tes habitudes de mauvais sujet?

— Oh! capitaine, c'est seulement pour l'histoire de rire un moment avec cette jeune fille.

— Tu riras demain... Mais, dans tous les

cas, si tu fais un peu de diligence, tu peux être de retour ici dans trois heures... Allons, pars vite.

Je redescendis au salon, où je ne trouvai personne.

J'entendis rire et causer dans une pièce voisine, et comme la porte était ouverte, j'entrai sans façon.

C'était la salle de billard : la comtesse Aurore et l'abbé Bouquet faisaient une partie.

La comtesse était d'une gaieté folle qui contrastait avec l'air penaud du pauvre aumônier. Elle riait, chantait, faisait des coups magnifiques, et rien ne saurait donner l'idée de la grâce coquette avec laquelle elle étendait sur le tapis vert sa main effilée, éblouissante et potelée ; sans compter que lorsque la position de la bille l'exigeait, elle levait la jambe droite assez haut ma foi, et alors sa petite mule tombait, et on voyait un pied à damner un saint octogénaire.

Je compris aussitôt la situation de l'abbé et je la comparai intérieurement à celle d'un

lièvre qu'on eût mis tout vivant à la broche.

Comme je le savais très-soigneux de sa santé, je crus que je me débarrasserais facilement de lui en lui faisant une peur quelconque sur ce sujet.

— L'abbé, lui dis-je, si vous n'allez pas prendre l'air tout de suite, je ne vous donne pas cinq minutes pour tomber frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

— Est-ce que je suis rouge? me demanda-t-il en cherchant des yeux une glace qu'il ne trouva pas d'abord.

— Rouge, non, mais violet... Vous aurez trop dîné.

— Mais je ne puis laisser ainsi une partie commencée avec une...

— Je la finirai pour vous, soyez tranquille: l'honneur de Beauvoisis sera sauf.

Et je pris sa queue sans aucune espèce de cérémonie.

Alors il se dirigea vers une fenêtre et je le vis qui posait la main sur l'espagnolette.

— Qu'allez-vous faire, M. l'abbé? s'écria

la comtesse Aurore. Songez donc à la manière dont je suis vêtue, ajouta-t-elle en passant à plusieurs reprises sa main dans les environs de son cou de cygne.

— Pardon, madame la comtesse, balbutia le pauvre aumônier ; mais je n'ai pas remarqué... je ne savais pas... j'ai la vue fort mauvaise... M. le marquis m'avait engagé à prendre l'air.

— Dans la cour, mon cher abbé ; mais pas dans cette pièce.

La comtesse partit d'un éclat de rire qui acheva de déconcerter mon compagnon de voyage. Il fit encore deux ou trois tours dans la salle de billard, puis il se décida à s'éloigner, mais non sans regret.

— Est-ce que nous allons sérieusement continuer cette partie ? demandai-je à la comtesse.

— Mais certainement. Que voulez-vous que nous fassions ?

— J'aimerais mieux causer.

— L'un n'empêche pas l'autre, au contraire.

Je poussai ma bille avec humeur contre un carambolage que je manquai.

— C'est que, repris-je avec une remarquable gaucherie, j'ai déjà écrit à M. le maréchal de Belle-Isle; ma lettre est partie, et il est possible que votre cousin soit ici ce soir.

— Pourquoi vous êtes-vous tant pressé? Je vous avais dit que moi je ne l'étais pas.

— Les femmes ne sont jamais sincères.

— Eh bien, quand mon cousin arriverait ce soir, cela peut-il nous empêcher de jouer au billard à présent?

Ma maladresse était mise à nu et je pris la résolution de m'appliquer à mon jeu, de manière à faire supposer au charmant démon qui me troublait la cervelle, que je n'étais plus distrait par d'autres pensées.

Je soutins admirablement ce rôle pendant dix minutes; mais la diable de mule tomba deux ou trois fois; la petite main potelée s'étalait à chaque instant sur le tapis vert du billard, comme une blanche marguerite dans un pré; le jour baissait; ma foi, je pris bra-

vement le parti de déclarer mon amour à la chanoinesse, ne fût-ce que pour soutenir l'honneur de Beauvoisis, ainsi que je l'avais promis à l'abbé Bouquet.

Dans cette pensée, je m'approchai de ma belle antagoniste, et posant ma main sur mon cœur, je lui dis que je l'adorais, et, sur mon honneur, je le lui dis fort bien, en termes galants, spirituels, tels qu'on les trouve enfin quand un goût très-vif n'est pas embarrassé par une grande passion.

— Je m'y attendais, répondit-elle avec un sourire doucement railleur et un regard qui n'avait rien de courroucé. M. le marquis, vous n'êtes pas...

Elle n'eut pas le temps d'achever : trois laquais, portant trois candélabres garnis de bougies allumées, entrèrent, précédant le comte de Milnitz, qui vint à moi et me dit du ton le plus aimable :

— Excusez-moi si je vous ai un peu délaissé depuis le dîner, mon cher hôte ; mais je m'occupais de vous : je viens, sauf votre approba-

tion, d'organiser pour demain une chose très-rare en tout temps dans notre Allemagne, mais particulièrement dans cette saison. Il s'agit d'une chasse à courre.

— Une chasse à courre! sur cette neige unie comme un miroir! m'écriai-je.

— Justement; mais soyez tranquille, nous la suivrons chacun dans un traîneau. J'espère que vous voudrez bien vous charger de conduire celui de ma nièce.

J'acceptai de l'air le plus hypocrite qu'il me fut possible de trouver dans les bonnes traditions de Beauvoisis.

IV

Les colombes effarouchées.

J'avais pour principe autrefois, quand je m'apercevais que mes affaires étaient en bon train avec une femme, de la laisser un peu à elle-même après une première tentative, et sans fatuité aucune je puis dire que ce procédé m'a toujours assez bien réussi. Si vous avez affaire à une coquette, cette espèce d'abandon lui donne une certaine inquiétude, et aussitôt

elle escarmouche pour recommencer le combat ; si au contraire vous vous êtes adressé à une prude que votre déclaration ait effarouchée, elle se rassure en voyant que vous ne l'attaquez plus, et elle finit par se dire qu'après tout la cour d'un homme bien élevé n'est pas une chose si terrible. Dans un cas comme dans l'autre, l'imagination travaille à votre profit, et quand la tête d'une femme trotte en liberté, elle fait bien plus de chemin que lorsqu'on veut la forcer de courir. M. le maréchal de Richelieu, avec qui j'ai eu l'honneur de me trouver au siége de Philisbourg, me disait un soir à la tranchée : *Ce n'est pas le jour d'une attaque qu'une femme et une place se rendent, c'est le lendemain, parce qu'elles ont eu la nuit pour réfléchir qu'un peu plus tôt, un peu plus tard il faudrait toujours en venir là.*

Fidèle à cette tactique d'un grand maître dans l'art de la séduction, je laissai passer les premières heures de la soirée sans adresser une seule parole de galanterie à la belle Aurore de Milnitz. En vain son grand œil bleu cher-

chait à rencontrer mon regard, en vain aussi son bras plus blanc que la neige s'accoudait sur l'angle d'une cheminée de marbre noir près de laquelle j'étais assis, je restais froid comme un glaçon, je n'avais pas l'air de me douter que toutes ces grâces fussent à mon adresse, et je causais imperturbablement chasse ou guerre avec le comte qui paraissait goûter ma conversation. Tant que la comtesse put supposer que ce petit manége était le résultat d'un parti pris qui ne se soutiendrait pas, elle fit assez bonne contenance; mais quand elle crut qu'il y avait de ma part indifférence ou oubli, son dépit fut évident, et je la surpris deux ou trois fois frappant le parquet du talon de sa mule, avec une impatience qu'elle ne pouvait plus déguiser, quelque envie qu'elle en eût.

Sur ces entrefaites un valet de pied vint me dire que mon grenadier Brin-d'Amour était de retour d'Égra et qu'il demandait à me parler.

Je passai dans une pièce voisine où Brin-d'Amour m'attendait pour me remettre en mains propres la réponse de M. le maréchal de

Belle-Isle. Le drôle, impatient de prendre sa leçon de valse, avait fait diligence.

Je me hâtai de le congédier, et m'approchant d'une bougie je lus ce qui suit :

« Monsieur le marquis,

« Il n'y a pas dans les troupes du roi de France un seul capitaine que je ne fusse prêt à échanger contre tous les cadets des armées de Sa Majesté la reine de Hongrie si je les avais sous la main. Vous n'avez donc qu'un mot à dire pour que le jeune comte de Milnitz soit rendu à son père et à sa jeune et belle fiancée, que vous pouvez dès à présent préparer à cet heureux événement avec le tact qui vous caractérise.

« Je suis, M. le marquis, votre dévoué et affectionné tout à vous servir.

« Le maréchal DE BELLE-ISLE. »

« *P. S.* J'avais d'abord eu la pensée de renvoyer le jeune cadet de hulans ce soir même ; mais j'ai réfléchi ensuite que pour vous laisser

tout le mérite de cette affaire il fallait que vous eussiez la liberté de la terminer quand et comment vous l'entendriez. »

Le maréchal, comme je m'y attendais, m'avait deviné, en digne petit-fils du surintendant Fouquet qu'il était.

Je mis la lettre dans ma poche et je rentrai au salon.

Pendant ma courte absence, tout avait conspiré en ma faveur. Le comte de Milnitz s'était mis à une table de trictrac à l'extrémité de l'appartement avec l'abbé Bouquet, et la comtesse Aurore n'avait pas quitté le coin de la cheminée de marbre noir.

Je m'approchai d'elle et je lui dis à voix basse :

— Madame, M. votre cousin est libre.

— Serait-il déjà de retour ? s'écria-t-elle avec une vivacité qui me sembla bien plus inspirée par l'inquiétude que par le plaisir.

—Pas encore ; mais il reviendra quand vous voudrez ; je n'ai qu'un mot à dire pour cela.

— Alors, c'est vous que cela regarde et non pas moi, et il me semble, M. le marquis, que vous pourriez agir sans me consulter.

— Vous m'avez dit que je ne devais pas trop me presser : aurais-je mieux fait de croire le contraire ?

— Vous connaissez bien mal les femmes, me dit-elle avec une adorable petite moue de mépris.

— Ce n'est pas étonnant, lui répondis-je : j'ai passé ma vie à les étudier. C'est comme la science : ce qu'on apprend ne sert qu'à vous laisser entrevoir ce qu'on ignore.

— Cela peut être vrai avec vos coquettes Françaises ; mais nous autres Allemandes, nous sommes si simples, si faciles à deviner.

Il n'eût pas été adroit de la démentir, et je m'inclinai respectueusement en signe d'approbation.

Mon apparente crédulité la dérouta probablement, car elle garda le silence pendant quelques instants, et le talon de sa mule frappa de nouveau le parquet.

— Comment savez-vous que mon cousin est libre? me demanda-t-elle après avoir attendu si je parlerais le premier.

— Par une lettre de M. le maréchal de Belle-Isle, que je viens de recevoir à l'instant même.

— Et quelles sont les conditions de cette mise en liberté? reprit-elle en attachant sur moi un regard qui perça ma conscience d'outre en outre.

— Un échange.

— Un échange! contre qui?

— Contre moi.

— Contre vous, M. le marquis! mais vous n'êtes pas prisonnier.

— Je le sais, madame la comtesse... dis-je d'une voix aussi émue qu'il me fut possible de la faire : toujours les traditions de Beauvoisis.

La comtesse Aurore baissa les yeux, et au lieu de frapper le parquet du talon de sa mule, elle en posa l'extrémité sur la tête d'un gros amour joufflu en cuivre doré qui terminait l'un des chenets.

— M. l'abbé, douze points d'école ! s'écria le comte. Vous êtes d'une distraction depuis quelques instants !

— C'est qu'il fait un froid près de cette fenêtre, M. le comte... balbutia l'abbé. Si nous nous rapprochions de la cheminée... poursuivit-il plus timidement.

— Vous seriez bien plus distrait encore, reprit mon hôte, car vous écouteriez la conversation. *Carme,* M. l'abbé, je prends mon coin et je m'en vais.

La comtesse Aurore étouffa un éclat de rire dans un gros bouquet de violettes qu'elle tenait à la main.

— A propos, me dit-elle, vous ne connaissez pas encore les serres de mon oncle : voulez-vous que je vous y conduise ?

— A cette heure et par ce froid rigoureux ? repartis-je, plus inquiet que ravi de cette brusque résolution.

— Oh ! c'est ici à côté, répondit-elle en souriant de mon effroi un peu ridicule, j'en conviens.

Et faisant quelques pas vers la droite de la cheminée, elle ouvrit une large porte placée justement en face de celle qui conduisait dans la salle à manger.

Cette porte donnait entrée dans la serre où l'on arrivait par une espèce d'avenue d'arbres étrangers d'un aspect vraiment merveilleux.

Entre ces arbres on avait placé des vases en marbre qui contenaient des plantes artificielles, dont le feuillage était de bronze vert, et les fleurs ou les fruits en cristal de diverses couleurs.

Les unes représentaient d'énormes clochettes bleues, vertes ou rouges; les autres avaient la forme d'une boule ou d'un cône; toutes servaient de globes à autant de foyers de lumière : l'ensemble de cet éclairage était éblouissant.

La serre, véritable jardin, était illuminée de la même manière, et à côté de ces fleurs et de ces fruits de cristal, il y en avait d'autres véritables qui embaumaient l'air et réjouissaient le regard.

Des milliers d'oiseaux au plumage cha-

toyant et au ramage harmonieux et doux voltigeaient çà et là avec plus de gaieté que d'effroi, et donnaient une vie singulière à ce séjour enchanté.

— Mais tout ceci est un rêve ! m'écriai-je dans un inexprimable transport.

— Prenez cette rose, et vous croirez à la réalité, me dit la comtesse.

Et cueillant de ses doigts mignons une magnifique mousseuse, elle me l'offrit avec la majesté d'une déesse et la grâce d'une chatte.

Je pris la rose, que je passai à la boutonnière de mon revers écarlate, après l'avoir effleurée respectueusement du bout de mes lèvres, puis j'offris mon bras à la comtesse pour parcourir les nombreux labyrinthes de cette espèce d'Éden.

— Mais c'est le paradis terrestre ! lui dis-je avec une extase qui n'avait rien de joué.

— Cela y ressemble un peu effectivement, reprit-elle en souriant.

— Pourriez-vous, ajoutai-je, m'indiquer l'arbre de la science?

— Non, mais je vous dirai volontiers où est le serpent, pour peu que cela vous soit agréable.

— Vous l'avez donc déjà rencontré ?

— Non, mais je sais où il se cache et je ne passe pas trop près de lui.

— Alors vous en avez peur.

— Je crains de lui faire du mal... vous savez qu'il est écrit que le talon de la femme lui écrasera la tête. Voulez-vous que nous nous reposions là ? continua l'enchanteresse en m'indiquant un sofa de velours vert qui imitait à s'y méprendre un banc de gazon.

A peine étions-nous assis, que deux colombes blanches comme la neige vinrent se poser sur l'épaule de la comtesse, épaule aussi éblouissante que leur plumage.

Je voulus en prendre une, ou du moins je fis un geste qui pouvait le faire croire.

— Vous allez effaroucher ces oiseaux, M. le marquis ! s'écria la comtesse en se reculant ; et ils ne voudront plus revenir près de moi.

— Leur confiance est-elle donc si fragile ?

— Toutes les confiances le sont ; il n'y a de solide que la crédulité, parce que c'est une niaiserie.

J'étais abasourdi de cette assurance, et j'aurais donné tout au monde pour plonger un seul regard au fond de l'âme de cette jeune fille, à la fois si imprudente et si forte.

« Est-elle naïve comme une Iroquoise, ou rusée comme un démon ? me demandai-je.

« En venant ici, a-t-elle voulu me favoriser ou me braver? pensai-je ensuite. »

L'énigme du sphinx m'aurait paru une plaisanterie en comparaison de ce mystère de velours et de dentelle.

Évidemment j'étais entre deux difficultés : celle de parler et celle de me taire ; être téméraire ou maladroit ; mais comment me décider?

L'âne de Buridan me revint en mémoire, ce qui n'était pas fait pour me donner de la résolution.

— Eh bien, madame la comtesse, dis-je après avoir fait rapidement toutes ces ré-

flexions, que décidez-vous pour M. votre cousin?

— Rien, me répondit-elle sèchement.

— Comment! rien... mais vous ne l'aimez donc pas?

— Que ferez-vous si je vous dis que je l'aime beaucoup?

— Je le ferai revenir ici dès demain! m'écriai-je dans un transport chevaleresque.

— J'ai presque envie de vous croire un honnête homme, me dit-elle avec une certaine hésitation et un regard inquiet... mais si j'allais me tromper...

— Où serait le malheur?

— Faites ce que vous voudrez, repartit-elle avec une précipitation pleine de trouble, et comptez sur ma...

En ce moment un pas lourd et pressé retentit sur l'arène sablonneuse de la serre; les deux colombes s'envolèrent effarouchées, la comtesse se leva brusquement, et l'abbé Bouquet, rouge comme un coquelicot et essoufflé comme un bidet de poste, parut devant nous.

— Madame la comtesse, M. le marquis, le souper est sur table! s'écria-t-il avec autant d'angoisse que s'il criait au feu ou à l'assassin.

J'eus la force de dissimuler le dépit que me causait cette brusque arrivée, et je suivis la comtesse qui courait devant nous.

Je trouvai le comte à la porte de la serre, et à l'accueil qu'il me fit je jugeai qu'il n'était pas le moins du monde inquiet de mon tête-à-tête avec sa charmante nièce, qui venait de lui dire rapidement quelques mots à l'oreille.

Nous passâmes dans la salle à manger.

V

La fatalité d'un ours blanc.

Il était plus de onze heures quand nous sortîmes de table, de sorte que le comte, prenant prétexte de ma mésaventure du matin, qui devait m'avoir froissé les muscles et les os, nous engagea à nous retirer immédiatement dans nos logis respectifs, ce que nous fîmes en effet.

J'ai dit que nous habitions le même corri-

dor, l'abbé et moi : il en résulta que lorsque j'eus chaussé mes pantoufles, enfilé ma robe de chambre et relevé mes ailes de pigeon et mon catogan sous ma coiffe de nuit, j'allai frapper chez mon voisin.

— Qui est là ? me demanda l'abbé qui avait déjà mis son verrou.

— Eh ! pardieu, c'est moi ! répondis-je avec humeur. Mais quelle diable d'idée avez-vous là, mon cher, de vous barricader comme si vous étiez logé dans une auberge de la forêt Noire ? Avez-vous donc peur des voleurs dans ce château où il y a soixante domestiques ?

— Ah ! M. le marquis, quelle injure ! moi avoir peur ! Ne vous souvient-il donc plus de m'avoir vu administrer les secours de la religion à des mourants sous le canon de l'ennemi?

— C'est justement parce que je ne l'ai pas oublié que je vous demande pourquoi vous vous enfermez chez vous comme un poltron.

— Mais, M. le marquis, les convenances... une femme n'aurait qu'à se tromper de porte...

— Eh bien, elle se sauverait à toutes jam-

bes en vous voyant, et il n'en serait pas davantage... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mon cher abbé : que comptez-vous faire pendant cette chasse de demain ?

— Mais je compte y aller avec vous : M. le comte de Milnitz me l'a positivement offert, et j'ai accepté avec autant d'empressement que de gratitude : je me fais une fête de cette partie.

— Vous savez que c'est en traîneau et à courre que nous chassons ?

— Oui, M. le marquis : j'aurai même pour moi seul un équipage que j'ai déjà vu : le cheval est pie, et le traîneau représente un ours blanc couché : j'y serai étendu comme dans un lit.

— Alors il n'y a plus qu'une chose qui m'inquiète pour vous, mon cher abbé.

— Et laquelle, M. le marquis ?

— C'est d'apprendre que vous serez seul dans votre équipage, comme vous dites. Je sais que les bois dans lesquels nous devons chasser sont immenses : vous vous y perdrez infailliblement.

— C'est un accident qui peut vous arriver comme à moi, M. le marquis.

— Non, mon cher abbé : je conduis la comtesse Aurore, alors vous comprenez qu'elle m'indiquera les routes à prendre.

— Eh bien, en suivant votre traîneau, je ne risquerai pas de m'égarer.

J'eus d'abord la pensée de protester contre cette prétention de mon compagnon de voyage, mais je réfléchis ensuite que je ferais mieux de m'y prendre autrement, et en bon camarade je dis à l'abbé que je serais charmé de lui servir de guide, puis je lui souhaitai le bonsoir, et j'allai me coucher, l'imagination remplie de rêveries fantastiques et le cœur gros d'émotions qui tournaient insensiblement au sérieux. Cette dangereuse chanoinesse m'avait à la lettre ensorcelé.

Je dormis mal et peu longtemps : bien avant le jour j'étais éveillé et je m'agitais sur ma couche comme un page qui a reçu une première œillade d'une duchesse sur le retour.

Enfin un faible rayon de lumière se glissa à

travers les épais rideaux de damas abaissés devant ma fenêtre, et presque aussitôt une joyeuse fanfare sonnée en partie par quatre cors de première force retentit dans les vastes cours du château.

Je sautai hors de mon lit, et dans le même moment Picard entra portant un énorme paquet enveloppé dans un morceau de soie amarante.

— Voici ce que madame la comtesse Aurore de Milnitz envoie à M. le marquis avec mille compliments.

J'ouvris le paquet avec le même empressement qu'on met à rompre le cachet du premier billet qu'on reçoit d'une femme qui ne vous a pas encore donné de preuves de son amour.

Il contenait une magnifique pelisse en drap gros vert, doublée d'astrakhan gris perle, un bonnet de renard bleu terminé par une flamme rouge et un gland d'argent, enfin des bottes et des gants fourrés.

Deux lignes d'écriture m'auraient peut-être fait plus de plaisir, mais ce n'était guère pos-

sible, puisque je n'avais pas écrit moi-même, et à tout prendre l'attention était aimable et délicate.

Tout en m'habillant je réfléchis à ce que je devais faire, et après avoir pesé le pour et le contre je me déterminai pour une conduite généreuse : on devine qu'il s'agit du retour de mon rival, le cadet de hulans.

— S'il n'est ni beau ni aimable, pensai-je, j'aurai tous les mérites d'une bonne action et tous les bénéfices d'une mauvaise. C'est un calcul que les fils d'Adam et d'Ève font assez volontiers.

En conséquence de cette vertueuse résolution, j'écrivis de nouveau à M. le maréchal de Belle-Isle, et cette fois ce fut pour le prier de renvoyer son prisonnier vers la fin de la journée. Ce fut Picard que je chargeai de cette seconde lettre en lui défendant d'en parler à qui que ce fût au château.

Le déjeuner était pour neuf heures : à neuf heures moins cinq minutes l'abbé entra dans ma chambre. Il était affublé de la tête aux

pieds d'un costume dans le genre du mien, mais moins riche et moins élégant.

— Voyez, voyez, M. le marquis, ce que madame la comtesse m'a envoyé, et cela avec un charmant billet.

— Eh bien, l'abbé, je suis plus heureux que vous : elle m'en a fait remettre autant, et de plus elle ne m'a pas écrit. On voit que j'avais réfléchi sur cette circonstance.

— Et vous appelez cela être plus heureux que moi ? reprit-il d'un ton railleur.

— Mais sans doute ; elle vous a traité sans conséquence, mon pauvre ami.

Il commença à comprendre, et sa figure habituellement joviale se rembrunit.

— C'est un hommage rendu à vos bonnes mœurs, mon cher abbé, lui dis-je pour le consoler : la vertu a ses charges, il faut savoir les supporter.

Et prenant son bras, nous descendîmes au salon, où le comte et sa nièce arrivèrent bientôt.

La comtesse Aurore était d'une beauté res-

plendissante, et peu s'en fallut que je ne laissasse échapper un cri d'admiration en la voyant.

Elle portait une ample polonaise de velours vert-émeraude, doublée de véritable hermine et fermée jusqu'au cou par dix gros boutons de diamants; une petite toque carrée était posée coquettement sur son oreille droite, et sa jupe qui s'arrêtait un peu au-dessus de la cheville laissait voir son pied mignon et sa jambe fine et nerveuse chaussés d'une petite bottine de maroquin du Levant écarlate, bordée d'un large revers en duvet de cygne noir. Un couteau de chasse à poignée de nacre et à fourreau d'acier damasquiné, reposait sur sa hanche gauche, supporté par un ceinturon d'argent qui lui faisait une taille à prendre aisément dans les dix doigts.

Je la remerciai avec effusion et respect de l'aimable attention qu'elle avait eue en m'envoyant un costume chaud, et je trouvai moyen de lui faire entendre que j'étais très-flatté qu'elle m'eût traité avec plus de cérémonie que l'abbé.

— Je vois qu'il est bien difficile à une femme de n'être pas gauche, me répondit-elle en prenant mon bras pour aller déjeuner : une autre fois j'écrirai, et ce sera encore une maladresse.

A dix heures précises on vint nous avertir que tout était prêt pour le départ, et nous nous rendîmes dans le vestibule du château.

Trois traîneaux stationnaient au bas du perron ; un cheval était attelé à chacun d'eux ; un homme se tenait à la tête de chaque cheval.

Je reconnus l'ours blanc destiné à l'abbé ; une vigoureuse jument pie se dressait fièrement dans les brancards.

Le traîneau du comte représentait un énorme cerf au repos, dont le corps évidé devait recevoir le voyageur ; la tête se relevait en avant comme la proue d'une barque, surmontée d'un bois magnifique garni de douze andouillers gigantesques. Un étalon de l'Ukraine, isabelle doré, piaffait, hennissait en avant de ce char pittoresque.

Celui qui devait nous porter, la comtesse

Aurore et moi, était une merveille d'un autre genre. Il consistait en une espèce de fauteuil bas et rond fermé par un tablier de peau d'ours. Derrière ce fauteuil se trouvait une sellette longue bien rembourrée, sur laquelle le conducteur devait se mettre à califourchon. Un cheval noir comme le jais le plus pur et le plus brillant était attelé à ce petit meuble qu'on aurait cru sorti plutôt d'un boudoir que d'une remise.

Les trois chevaux étaient couverts de grelots depuis l'oreille jusqu'à la queue. Ils en avaient à la bride, au collier, aux traits, à la croupière, et la peau de panthère qui leur couvrait le dos en portait un attaché sur chacune de ses mouchetures.

L'abbé s'étendit dans son ours blanc, le comte dans son dix-cors; la comtesse s'élança d'un bond dans son fauteuil, je me mis à cheval derrière elle, et nous partîmes au grand trot, au bruit assourdissant de trois mille grelots de différents timbres.

Je prie mes lecteurs, si jamais j'en ai, de se

rendre compte de la position dans laquelle j'étais, et ils conviendront que, pour un homme amoureux, elle devait être à la fois agréable et périlleuse.

Placé derrière la comtesse, ma poitrine s'appuyait contre son dos, et comme je sentais les battements de son cœur, il est probable que ceux du mien ne devaient pas passer inaperçus pour elle.

De plus l'obligation de guider le cheval qui nous entraînait avec la rapidité de l'éclair m'avait condamné à enlacer mes bras autour de la taille de ma belle compagne, et mes mains frémissantes tenaient les rênes à un demi-pouce de son corsage : il est facile de comprendre tout ce qui devait résulter de cette situation, chaque fois que les difficultés du terrain nécessitaient un temps d'arrêt.

Qu'on ajoute à tous ces périls l'obligation de se parler à l'oreille pour neutraliser le bruit des grelots, et l'on avouera que saint Laurent sur son gril ne devait pas être plus mal à son aise que moi.

Ce fut ainsi que nous atteignîmes en quelques minutes le rendez-vous situé à trois quarts de lieue du château, au rond-point d'une magnifique forêt, dont les routes larges et nombreuses étaient unies comme un miroir.

J'acquis à cette occasion une nouvelle preuve de la supériorité des grandes existences allemandes sur celles de notre pays.

Même à Chantilly, chez S. A. S. monseigneur le prince de Condé, je n'avais rien vu d'aussi splendide, d'aussi vraiment seigneurial que le rendez-vous de chasse du rond-point de la forêt de Milnitz.

Quand nous débouchâmes de la route que nous avions suivie pour y arriver, nous fûmes reçus par quarante gardes-chasse rangés en haie et commandés par le maître des forêts du comte qui vint recevoir ses ordres chapeau bas.

Tous ces hommes étaient uniformément vêtus d'un costume à la fois sévère et pittoresque; ils avaient des figures martiales et des tournures lestes et dégagées.

Lorsque nous eûmes passé dans leurs rangs au petit pas de nos chevaux, nous trouvâmes au centre du rond-point l'équipage lui-même, au grand complet comme on va voir.

En voici la composition exacte, dont je voulus prendre note, le soir au retour :

Un capitaine des chasses,
Un piqueur en premier,
Deux piqueurs en second,
Quatre sous-piqueurs,
Huit valets de limier,
Seize conducteurs de relais,
Vingt-quatre suivants [1],
Cinquante crieurs [2].

Avec les quarante gardes-chasse, le tout devait donc faire un personnel de cent cinquante individus environ.

L'équipage aboyant présentait un effectif de quatre-vingt-dix chiens à poil rude, blancs comme la neige qu'ils piétinaient en ce mo-

[1] Leurs fonctions seront expliquées plus tard.

[2] *Item.*

ment. Ils étaient un peu levrettés mais robustes, et semblaient également propres à la course et au combat. Le comte me dit qu'il tirait cette espèce des grandes plaines de la Servie, où elle existe à l'état demi-sauvage, perpétuellement en guerre avec les loups qui sans elle dévasteraient la contrée.

— Au surplus, vous les verrez à l'œuvre, me dit le comte en terminant la biographie de sa meute.

A l'exception des seize conducteurs de relais, des cinquante crieurs et des quarante gardes-chasse, tout le reste était à cheval. J'en témoignai mon étonnement à mon hôte, en lui montrant la neige glacée qui couvrait le sol.

— Si vous connaissiez l'adresse de nos petits chevaux du Bannat, et la manière dont nous les ferrons, vous seriez moins surpris. Il n'y aura pas plus de chutes aujourd'hui que si nous chassions sur le sable, répondit le comte.

Et disant quelques mots en allemand à un de ses gens, cet homme leva le pied de devant

de son cheval du côté du montoir, et me montra un fer hérissé de petites aspérités qui devaient mordre sur la glace comme les dents d'une scie : je fus alors complétement rassuré.

Après ces explications, les valets de limier firent leur rapport.

Il ne s'agissait plus que de choisir, car ils avaient de tout en abondance.

Le comte me pria obligeamment de décider.

Je répondis que je n'acceptais cet honneur que pour le mettre aux pieds de la comtesse Aurore, attendu que là où se trouvait une femme il n'y avait plus que des esclaves.

— Hypocrite ! murmura à voix basse la belle chanoinesse.

— Voyons, Aurore, dit le comte, donnez vos ordres.

— Ce sera bientôt fait, mon oncle. Les cerfs me font pitié : ils pleurent à l'hallali, ce qui m'attriste pour le reste de la journée ; les sangliers ne tiennent pas assez longtemps ; je ne vois donc qu'un loup qui soit digne du noble

étranger auquel nous faisons aujourd'hui les honneurs de notre forêt.

L'abbé Bouquet fit la grimace dans son ours blanc.

— Vous entendez, Oberchirch? reprit le comte en se tournant vers son capitaine des chasses : ma nièce veut chasser un loup.

Le capitaine Oberchirch s'inclina avec respect, puis il alla conférer avec ses inférieurs.

Le comte profita de ce moment pour m'expliquer en quoi consistaient les fonctions des *crieurs* et celles des *suivants*.

— Les premiers, à pied, comme vous voyez, sont dispersés dans certains passages qu'on veut interdire à l'animal de chasse. Quand ils entendent la meute arriver de ce côté, ils crient, frappent les gaulis avec leurs bâtons, et obligent la bête à rebrousser chemin; par ce moyen, nous sommes toujours à peu près sûrs des refuites, et nous plaçons nos relais avec connaissance de cause.

Je témoignai vivement l'approbation que je donnais à ce procédé, auquel je ne trouvais

que l'inconvénient de ne pouvoir pas être employé par tout le monde.

— Quant aux suivants, reprit le comte, ils doivent se tenir isolément ou par deux au plus sur les derrières de la chasse, ou dans les routes qui la côtoient. Ils vont au pas et écoutent de manière à toujours être au courant de ce qui se passe. Si un veneur égaré vient à eux, ils le remettent dans son chemin, et ne le quittent pas qu'il n'ait rejoint. Par exemple, pour aujourd'hui, ajouta le comte en baissant la voix, je leur ai particulièrement recommandé l'abbé Bouquet.

Cette assurance me fit plaisir : plus tard on saura pourquoi.

— Excellence, tout est prêt, vint dire le capitaine Oberchirch. La brisée est à...

Il prononça un nom diabolique que je n'ai jamais pu retenir.

— C'est à cinq minutes d'ici, au pas, fit le comte en mettant son isabelle en mouvement.

La foule se dispersa dans diverses directions conformément aux ordres qu'elle avait reçus,

et nous descendîmes une côte rapide à la suite des chiens qui marchaient devant nous sous la conduite des piqueurs.

Je profitai de ce moment pour échanger quelques paroles avec ma belle compagne.

— Je vous apprends, comtesse, lui dis-je, que M. l'abbé Bouquet a l'intention de ne pas nous quitter de toute la journée.

— Il faut le laisser faire.

— Mais ce sera très-ennuyeux.

— Non, car il ne réussira pas.

— Si vous le lui défendez, il est capable de vous désobéir.

— Je ferai tout le contraire, en le priant de vouloir bien me servir de mentor.

— Je ne comprends pas...

— Vous comprendrez plus tard... pour le moment, vous n'avez besoin que d'une chose, c'est de vous résoudre à suivre aveuglément mes avis, quelque périlleux qu'ils vous paraissent au premier abord.

— Songez que je réponds de vos jours.

— Bah ! il n'y a jamais de dangers pour les

audacieux : les catastrophes n'arrivent qu'aux poltrons.

— Eh bien, comtesse, je suis à vous corps et âme.

— Je me contenterai de la moitié de ce beau présent, si vous voulez bien le permettre.

— Et laquelle choisissez-vous ?

— La plus légère.

Le coup était rude dans sa forme gracieuse ; mais comment l'aurais-je paré ? je le demande aux plus habiles.

En ce moment nous arrivions à la brisée de l'enceinte où le loup était remis ; le comte m'invita poliment à la vérifier.

Je mis mes rênes dans les doigts mignons de la comtesse, et, quittant ma sellette, je me dirigeai vers la rentrée de la bête détournée.

La voie était de bon temps, saignante, comme disent les vieux piqueurs : à la largeur du pied, à la profondeur des empreintes, je jugeai que nous aurions affaire à un animal vigoureux, et j'exprimai cette opinion, en ob-

servant toutefois la réserve dont les veneurs élevés à bonne école ne s'écartent jamais.

On découpla d'abord trente chiens, c'était le tiers de la meute environ.

Au premier coup de gueule un peu chaud on en découpla trente autres.

La voie se réchauffant de plus en plus, on lâcha le reste, et les trompes commencèrent à appuyer vigoureusement.

J'étais remonté sur ma sellette, et mes bras enlaçaient de nouveau la taille de déesse de la comtesse Aurore.

— M. l'abbé, dit-elle d'une voix câline, vous seriez bien aimable si vous me promettiez de faire tous vos efforts pour ne pas me quitter de la journée.

— Madame la comtesse, certainement... je serai très-empressé si... très-heureux de... rien ne m'empêchera..., balbutia l'abbé en me regardant d'un air de triomphe.

Une formidable explosion de hurlements sombres et féroces, auxquels se mêlèrent bientôt d'éclatantes fanfares, nous annonça que

l'animal était sur pied. Nos chevaux, qui écoutaient en frémissant d'impatience, s'élancèrent en avant sans y être sollicités, et notre traîneau prenant la tête des deux autres, nous atteignîmes avec la rapidité de la pensée un vaste carrefour, où, trois secondes après, le loup passa suivi par les quatre-vingt-dix chiens qui lui soufflaient le poil avec un merveilleux ensemble et une colère que je n'avais jamais remarquée dans aucun équipage.

Je ne m'étais pas trompé dans le jugement que j'avais porté sur l'animal de chasse. Il était grand, vigoureusement taillé, et je devinai à sa robe tirant sur le gris qu'il devait connaître toutes les ressources de son métier de bandit. Je fis part de cette remarque à la comtesse, dont l'enthousiasme annonçait autant d'ardeur que de connaissances.

— Qu'il mette seulement le bout du museau dans la grande plaine de Molvitz, et vous verrez ce qui lui arrivera. Quelle heure avez-vous?

— Onze heures cinq minutes, comtesse.

— Nous avons tout le temps..... *Hup!* fit-elle.

Nous partîmes à un train insensé.

VI

Beauvoisis éprouve un échec.

Quoique la température fût très-rigoureuse en réalité, elle ne paraissait pas telle, et si je n'avais eu le soin de consulter le thermomètre du comte avant de quitter le château, j'aurais donné un démenti à quiconque m'eût affirmé qu'il gelait à 15 ou 16 degrés. Le soleil roulait étincelant dans un ciel sans nuages, le

vent d'est me semblait bien moins fort que certains hâles de mars que j'avais entendus mugir en Champagne et en Bourgogne, et sans la condensation rapide de nos haleines et du souffle de nos chevaux, nous aurions pu nous figurer que nous étions encore en plein automne.

C'était un de ces froids du nord, clairs, calmes, transparents, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Même sur les pentes exposées au sud, la neige ne s'amollissait pas, et les traverses coupantes de nos traîneaux ne laissaient aucune trace de notre passage sur les routes que nous suivions avec une vitesse désordonnée et un indicible enivrement.

Pendant la première heure nos trois équipages ne se quittèrent pas, semblables à des navires qui marchent de conserve par un vent favorable. Tantôt ils se suivaient à la file, le nôtre toujours en tête; tantôt ils se rassemblaient de front, et alors, les chevaux se piquant d'émulation, la course devenait plus rapide. De moment en moment la chasse passait

devant nous, bruyante et prompte, puis nous allions par une voie raccourcissante l'attendre plus loin, et nous arrivions ordinairement en même temps qu'elle. La comtesse paraissait folle de joie : elle encourageait les chiens de la voix, elle les applaudissait à leur passage, et elle appelait par leur nom les plus hardis, comme pour exciter leur ardeur ; puis, quand je lui disais qu'on ne force jamais un grand loup, elle haussait les épaules avec mépris et elle répétait en parlant de l'animal, toujours dispos et frais : *Qu'il mette seulement le bout du museau dans la plaine de Molvitz, et vous verrez ce qui lui arrivera.*

La vérité m'oblige à dire que bien que la fougueuse allure de nos chevaux rendît notre course périlleuse, l'abbé, que j'avais connu jusqu'à ce jour pour le plus poltron de tous les hommes, faisait une très-bonne contenance. Je ne saurais affirmer qu'il dirigeât adroitement sa jument pie, mais il se laissait entraîner par elle avec cette insouciance que le danger inspire toujours, en présence de deux beaux

yeux : j'avoue que j'aurais autant aimé qu'il en fût autrement.

— Vous voyez comme il est tenace et comme il prend au sérieux ses fonctions de mentor, dis-je à la comtesse après deux heures de chasse.

— Oh ! il ne nous gêne pas beaucoup, convenez-en, répondit-elle.

— C'est vrai ; mais sa présence m'importune parce qu'il en triomphe.

— Voilà bien les hommes ! s'écria-t-elle. Toujours et partout les mêmes : attachant moins de prix à ce qu'ils ont réellement qu'à ce qu'on croit qu'ils ont eu.

— Comme vous les connaissez bien !

— J'en connais un, cela me suffit... Cet abbé vous est donc bien désagréable ? reprit-elle après quelques secondes de silence.

— On ne saurait davantage, répondis-je.

— Eh bien, donnez-moi encore un quart d'heure, et je vous en débarrasserai.

— Comment ferez-vous ?

— Cela me regarde ; rappelez-vous seule-

ment la promesse que vous m'avez faite, et arrêtez Corbeau. (C'était le nom de notre cheval.)

J'obéis, et les deux autres traîneaux s'arrêtèrent aussi.

— Mon oncle, dit Aurore en s'adressant au comte, j'ai peur qu'Oberchirch n'ait envoyé personne pour garder le passage du Hartz, et si cela était, nous pourrions regarder notre chasse comme manquée.

Le comte prêta l'oreille.

— Cette gaucherie serait impardonnable, dit-il, mais elle est possible; je vais tâcher de la réparer.

Et tournant la tête de son cheval dans une autre direction, il nous quitta après nous avoir fait un petit salut de la main.

Nous reprîmes alors notre course : la chasse était assez loin sur la gauche, mais nous ne tardâmes pas à la rejoindre, et nous eûmes le plaisir de lui voir traverser un immense étang gelé dont la surface miroitait sous la lumière du soleil qui commençait à descendre vers l'horizon.

Nous nous étions arrêtés de nouveau pour contempler ce spectacle, et quand la meute eut disparu dans les bois de la rive opposée, la comtesse, se retournant vers moi, me dit d'un ton solennel :

— M. le marquis, si nous ne voulons pas perdre la chasse pour le reste de la journée, il faut absolument passer sur cette glace : j'espère, ajouta-t-elle avec une légère altération dans la voix, qu'elle sera assez forte pour nous porter.

— On pourrait la faire sonder par cet homme ! s'écria l'abbé en désignant un *suivant* qui se trouvait là.

— Ce serait certainement le plus sage, reprit la comtesse en m'adressant un regard d'intelligence ; mais cette épreuve prendrait du temps, et nous n'en avons pas à perdre. *Hup !*

J'avais lâché la main, prévoyant ce qui allait arriver, et Corbeau s'élança résolûment sur la glace qui résonna sourdement sous ses sabots d'acier.

Je tournai un peu la tête et j'aperçus l'abbé qui faisait le signe de la croix ; presque aussitôt il fut à nos côtés.

— M. l'abbé, vous avez toute mon estime, dit la comtesse, et...

Elle n'acheva pas... Un effroyable craquement se fit entendre sous nos traîneaux et se prolongea au loin; au même instant nous apercûmes des lignes blanchâtres se dessiner sur le parquet d'azur qui nous portait : évidemment le poids de deux traîneaux était trop considérable pour la force de la glace.

L'abbé se cramponna à ses rênes et la jument pie s'arrêta court.

— Hup ! fit la comtesse : nous en voilà débarrassés, et le loup se dirige décidément vers la grande plaine de Molvitz : le passage du Hartz était gardé.

Ma foi ! je n'en fis ni une ni deux, et je serrai la comtesse dans mes bras.

— Est-ce que vous avez peur ? me demanda-t-elle.

— Peur ! m'écriai-je. Peur ! femme adora-

ble! mais je serais le plus heureux des hommes si ce gouffre s'entr'ouvrait sous nos pas.

— J'ai des goûts plus modestes, répondit-elle avec un sourire railleur. Au surplus, calmez votre enthousiasme : ce n'est pas la glace qui craque qui est fragile, c'est l'autre... Il y aurait une charmante comparaison à tirer de là, ajouta-t-elle après un moment de repos : je vous en laisse le soin : ce que je pense est tout à fait dans le goût français. Mais nous voilà de nouveau dans les bois, pressez Corbeau, ou sans cela nous n'arriverons jamais à temps.

— Que m'importe cette chasse ! Je ne pense qu'à vous, je ne vois que vous... je...

— Vous me direz tout cela ce soir, ou vous ne me le direz jamais, ce qui vaudra encore mieux.

— Mais je vous adore !...

— *Hup ! Hup !* Voilà la plaine de Molvitz ! M. le marquis, si vous êtes vraiment chasseur, contemplez ce spectacle et avouez que le reste est bien peu de chose en comparaison.

Aujourd'hui que je ne songe plus à l'amour et que j'aime toujours la chasse, je suis forcé de convenir que la comtesse était dans le vrai. Une plaine immense et sans ondulations s'étendait devant nous ; à deux portées de fusil environ en avant de notre traîneau qui semblait voler, les quatre-vingt-dix chiens blancs du comte de Milnitz dévoraient l'espace avec la rapidité de ces vapeurs transparentes et chaudes qui courent sur les collines dans les jours brûlants de la canicule ; sous le nez du premier, le malheureux loup luttait de vitesse, mais il était facile de prévoir que si cette poursuite se prolongeait, il serait vaincu, et j'avoue que cette perspective me fit tout oublier. Sur notre gauche se montrait le traîneau du comte, emporté par son isabelle dont la robe brillante étincelait comme ces nuages que le couchant colore. Les piqueurs arrivaient de tous les côtés, remplissant l'air de joyeuses fanfares ; puis le cœur de la belle comtesse battait contre ma poitrine, son sein haletait de bonheur contre mes poignets : il n'y avait qu'un

moyen de ne pas devenir fou de tous ces enivrements, c'était de se figurer qu'on les rêvait au lieu de les sentir, et c'est ce que je fis.

Les *hup! hup!* de la comtesse ne discontinuaient plus, et à chacun d'eux Corbeau trouvait dans son infatigable vigueur de nouvelles ressources pour allonger et précipiter ses bonds. L'allure qu'il avait prise ne ressemblait ni au trot ni au galop : c'était à la fois la vague qui roule et l'avalanche qui se précipite. Le traîneau bondissait derrière lui comme une coquille de noix emportée par un ouragan ; quelquefois il se mettait en travers et menaçait de se renverser ; le moment d'après, un élan de Corbeau le faisait se dresser comme un cheval qui se cabre. Certes, si j'avais été simple spectateur de cette course folle, mon cœur se fût serré plus d'une fois, mais enivré comme je l'étais, la possibilité d'un danger ne se présenta même pas à mon esprit, et je suis convaincu que la sécurité de ma compagne ne le cédait pas à la mienne.

Le loup baissait de pied, de sorte que la

chasse se ralentissait insensiblement : cette circonstance, que la comtesse avait prévue, nous permit de rejoindre la meute, et même d'en prendre la tête. Il était évident que le dénoûment approchait.

Toutefois des masses sombres se montraient à l'horizon déjà chargé des vapeurs du soir. Bientôt je distinguai des bois, et la comtesse me dit que si le loup les atteignait avant l'entier épuisement de ses forces, il pourrait encore se tirer d'affaire.

Le destin en ordonna autrement. Le pauvre animal, déjà saisi plus d'une fois au jarret, finit par comprendre que s'il avait encore une chance de salut, ce ne pourrait être que dans la résolution de faire face à l'ennemi, et il se retourna bravement en grinçant des dents.

La meute s'arrêta court pour montrer aussi ses crocs ; je n'en avais jamais vu une aussi belle collection.

Ce dialogue muet ne pouvait pas être de bien longue durée : c'était comme dans un duel, quand les combattants ont déjà l'épée à

la main. Les deux chiens les plus avancés se précipitèrent sur le loup. L'un le saisit à la gorge, l'autre l'empoigna par le milieu des reins.

Que se passa-t-il? je l'ai toujours ignoré, mais les deux chiens rentrèrent clopin-clopant dans la meute; je n'avais cependant vu faire aucun mouvement extraordinaire au loup.

A l'instant même vingt vengeurs se présentèrent, et la bataille recommença plus terrible.

Le malheureux loup renversé, roulé, déchiré, se relevait toujours, et chaque fois qu'il reprenait pied, deux ou trois chiens plus ou moins éclopés passaient sur les derrières, comme des soldats blessés qui s'en vont à l'ambulance. La force, l'agilité, le courage, la présence d'esprit de cet animal, en faisaient quelque chose de merveilleux et le rendaient vraiment intéressant, ce qui n'arrive guère à ses pareils. Plus d'une fois je fus tenté de lui crier : « Bravo, loup! Tiens bon, mon ami...»

— Cette boucherie a assez duré! s'écria la

comtesse, et prompte comme l'éclair elle sauta hors du traîneau.

Puis elle tira son mignon couteau de chasse à manche de nacre de perle, et elle se jeta dans la mêlée.

Je m'élançai pour la suivre... Le comte me cria de la laisser faire si je ne voulais pas me brouiller avec elle.

Le loup se retourna furieux de son côté... mais dans ce mouvement il lui présenta le défaut de l'épaule, et elle y enfonça son arme jusqu'à la garde.

Le vaincu tomba, la meute se précipita sur lui, quinze ou vingt trompes entonnèrent la joyeuse fanfare de la mort, et la comtesse, calme et souriante, se replaça dans son petit fauteuil avec une grâce toute féminine.

J'étais stupéfait à force d'admiration.

— Eh bien, M. le marquis, me dit la belle Aurore d'une voix harmonieuse et douce, croyez-vous maintenant qu'on puisse forcer un loup ?

— Je crois bien d'autres choses encore, lui

répondis-je; seulement si je les raconte jamais, personne ne voudra y ajouter foi.

— Vous avez donc bien mauvaise réputation dans votre pays ? Mais envoyez les incrédules en Allemagne, nous les convaincrons.

— Ma chère enfant, interrompit le comte, il faut partir ; nous avons huit grandes lieues à faire, le jour baisse, le froid devient très-vif, il ne serait pas prudent de rester davantage. Oberchirch, continua-t-il en se tournant vers son capitaine des chasses, je suis on ne peut plus satisfait de la journée d'aujourd'hui : vous ferez distribuer deux cents florins à l'équipage, et vous viendrez souper au château... Quel malheur que mon fils n'ait pas été des nôtres !

— C'est de votre faute, murmurai-je à l'oreille de la belle comtesse.

— Comment cela ?

— Ne m'avez-vous pas défendu de mener cette affaire trop vite ?

— C'est vrai ; j'ai eu le tort de vous croire un homme d'esprit, mais je reparerai cette

erreur à la première occasion : ce qui me console, c'est qu'elle ne sera pas contagieuse.

— Comme vous êtes rude pour moi !

— Rude pour vous ! depuis vingt-quatre heures que je vous connais, j'ai toujours fait tout ce que vous avez voulu. A quoi donc vous attendiez-vous ?

— A plus de bienveillance au moins.

— Cette bienveillance est peut-être dans mon cœur ; mais si je vous la montrais, vous vous l'exagéreriez, et Dieu sait alors ce qui arriverait.

— Je vous forcerai à me rendre justice ! lui dis-je avec une sorte de dépit.

Et à dater de ce moment, je gardai un absolu silence, sous le prétexte que toutes mes facultés étaient absorbées par l'attention qu'il me fallait donner à la conduite de mon traîneau.

Il y avait au surplus quelque chose de vrai dans cette excuse, car la nuit était venue peu après notre hallali, et il s'en fallait de beaucoup que les chemins qui nous ramenaient à Milnitz fussent aussi beaux et aussi larges que

ceux que nous avions suivis le matin. Nous n'en allions pas plus lentement pour cela, de sorte que c'était à chaque instant que nous manquions de verser sur le côté, ou qu'un soubresaut menaçait de nous lancer en l'air. La comtesse, après avoir essayé à plusieurs reprises de m'arracher à ma taciturnité, avait fini par l'imiter ; mais pour ne pas me laisser tranquille, elle s'était penchée en arrière, et elle dormait ou feignait de dormir, la tête appuyée sur ma poitrine et les deux bras enlacés dans les miens.

Ce fut ainsi que nous passâmes deux heures ; elles me parurent longues : c'était à la fois trop et trop peu qu'une situation pareille.

Enfin, à l'ardeur de mon cheval, à des routes plus unies et à quelques lumières qui brillaient dans un espace resserré, je reconnus que nous approchions de Milnitz. Bientôt le comte, qui nous suivait à quelque distance, nous rejoignant, me confirma dans cette supposition.

Les quelques paroles que nous échangeâ-

mes dans cette circonstance ne réveillèrent pas la comtesse Aurore, et elle dormait réellement quand nous entrâmes dans la cour du château.

Au bruit des grelots de nos chevaux, plusieurs personnes portant des torches parurent sur le perron. L'abbé Bouquet était au milieu d'elles; à côté de lui se tenait un jeune homme en uniforme dont le visage se trouvait dans l'ombre.

J'arrêtai mon cheval au bas de l'escalier ; la comtesse à demi couchée se remit sur son séant.

On s'approcha d'elle pour l'aider à descendre, ce qu'elle fit d'abord machinalement; mais tout à coup je la vis s'élancer, et elle s'écria :

— Ludwig !

— Quoi ! mon fils ! reprit le comte en accourant à son tour ; mais quel bonheur ! et qu'est-il arrivé ?

— Je suis échangé contre le capitaine français que vous avez fait prisonnier hier, répondit le jeune homme, en remontant entre son

père et sa fiancée les degrés du perron conduisant dans le vestibule, où je ne tardai pas à les rejoindre.

Là nous nous expliquâmes, c'est-à-dire que je donnai à entendre à mon hôte que je n'avais pas cru pouvoir mieux m'acquitter envers lui, qui m'avait sauvé la vie, qu'en lui rendant son fils.

Je passe sous silence les remercîments qui me furent adressés, ainsi que les éloges qu'on donna à ma générosité et à ma délicatesse : je reçus le tout avec modestie, et franchement je n'avais pas le droit de me vanter beaucoup.

La comtesse prit mon bras pour se rendre au salon ; chemin faisant, je sentis qu'elle le serrait affectueusement sous le sien.

— Vous avez un noble cœur ! me dit-elle à voix basse, et si vous voulez de mon amitié, elle vous est acquise pour la vie. Ce n'est pas sans regret que je ne vous offre que cela, ajouta-t-elle avec sentiment, mais je ne possède pas davantage.

— Pourquoi m'avez-vous trompé ? repris-je d'un ton de reproche. Votre cousin est le plus beau jeune homme que j'aie jamais vu.

— Je ne sais pas s'il est beau... je l'aime ! répondit-elle ; pardonnez-moi et soyez heureux.

Il fallut me contenter de cette explication peu sincère, car je n'avais pas été beaucoup plus franc moi-même, et j'aurais eu mauvaise grâce à me plaindre. Je fis donc de la générosité ; c'est un moyen que je recommande dans toutes les circonstances analogues à celle où je me trouvais.

A souper le jeune comte de Milnitz fut charmant pour moi et me fournit l'occasion de découvrir que son esprit et sa grâce égalaient sa merveilleuse beauté.

— Que ferons-nous demain, M. le marquis ? me demanda son père en portant ma santé avec un verre de Tokai.

— Demain, mon cher comte, je vous demanderai la permission de continuer mon voyage.

L'abbé Bouquet laissa échapper sa fourchette de ses doigts.

Le comte se récria.

Le jeune cadet de hulans combattit avec chaleur ce projet de départ.

Étonné du silence de la comtesse, je dirigeai mon regard sur elle et je vis avec un douloureux bonheur une grosse larme briller sur le cristal de ses beaux yeux.

O bizarreries du cœur féminin ! pensai-je dans le plus profond de mon âme, qui parviendra jamais à vous expliquer? Vous êtes plus variables que l'aspect du ciel pendant la tempête, plus nombreuses que les grains de sable qui roulent au fond des mers, plus imprévues que les ruses du lièvre sur ses fins, et plus incompréhensibles que les mystères de la nature les plus inconnus ! Aurore de Milnitz s'était jouée de moi, je n'en pouvais guère douter, et cependant l'idée de mon prochain départ lui faisait verser des larmes ; elle aimait son cousin, cela était clair comme le jour, et pourtant elle avait souffert que je la serrasse

dans mes bras pendant une journée entière ; elle avait dormi ou feint de dormir la tête appuyée sur mon sein ; elle s'était ménagé des tête-à-tête avec moi, avec l'habileté d'un diplomate consommé ! « *Ah ! les femmes ! les femmes !* me disait encore M. le maréchal de Richelieu, *ce sont de bien délicieuses créatures ; mais comment les connaîtrait-on ? elles ne se connaissent pas elles-mêmes. Celle qui fuit souhaite qu'on la poursuive ; celle qui résiste a sa capitulation toute rédigée dans un coin de son cerveau ; celle qui cède s'était bien promis d'être inébranlable ; la plus honnête est ravie qu'on l'attaque ; la plus prudente aime le péril, et toutes ont l'excuse que leurs intentions sont toujours trahies par leurs instincts, mais à tout prendre,* ajoutait l'excellent maréchal, *comme on n'en épouse qu'une et qu'on en aime mille, le profit l'emporte sur la perte.* »

Ces paroles, qui me revenaient à la mémoire, n'étaient pas une consolation pour moi, ainsi qu'on peut se l'imaginer. J'avais été dupe : c'est un genre de malheur contre lequel la

philosophie est impuissante jusqu'au jour où l'on s'est vengé, et, hélas ! je devais partir le lendemain, ne croyant pas la vengeance possible.

Après le souper, le comte et son fils se retirèrent dans l'embrasure d'une fenêtre pour causer de leurs affaires, ce qui était bien naturel après une séparation de quelques jours, et la comtesse me proposa de faire une dernière visite à la serre.

L'abbé, qui ne nous quittait jamais qu'à son corps défendant, voulut nous suivre, mais aussitôt que la comtesse s'aperçut de son dessein, elle lui dit :

— M. l'abbé, excusez-moi, mais je désirerais causer quelques instants avec M. le marquis.

— Madame la comtesse, balbutia le pauvre aumônier, je sais trop bien vivre pour me permettre d'écouter...

— J'en suis convaincue, reprit-elle ; mais votre robe noire effaroucherait mes oiseaux, et ils auraient le cauchemar toute la nuit.

Et sans plus de cérémonie, elle tira derrière nous la porte de la serre, puis elle passa son bras sous le mien, et bientôt nous nous perdîmes dans les nombreux détours de ce séjour enchanté.

« Où veut-elle en venir? » me dis-je tout bas en marchant à son côté sans prononcer une parole.

Nous parcourûmes ainsi plusieurs allées, chacun attendant sans doute que l'autre rompît le silence le premier : j'avais juré que ce ne serait pas moi.

— Vous m'en voulez donc beaucoup? murmura-t-elle enfin en s'appuyant tendrement sur mon bras.

— J'en ai le droit, lui répondis-je sèchement, ce qui était une brutalité et une maladresse.

— Je ne vois pas comment, repartit-elle avec douceur.

— Vous m'avez trompé, madame, et c'était une injure à ma loyauté.

— Voyons, reprit-elle, étiez-vous vraiment

bien loyal? interrogez sérieusement votre conscience.

— Il me semble que ma conduite me dispense de répondre.

— Au premier aperçu, c'est vrai; mais si j'avais été bien sincère avec vous, c'est-à-dire si je vous avais naïvement avoué que mon cousin était un homme charmant et que je l'aimais à l'adoration, serait-il ici ce soir?

— Je le crois, dis-je avec un peu d'hésitation.

— Mais vous n'en êtes pas sûr, et vous avez raison. Mon seul tort a été de vous deviner : il était, je vous jure, bien involontaire, et je le regrette amèrement, puisque ma pénétration m'a fait perdre votre amitié, à laquelle...

— Vous en êtes si bien dédommagée, interrompis-je avec un profond sentiment d'amertume.

— Pas autant que vous le croyez, M. de Bologne; j'aurais toujours revu Ludwig plus tard, tandis que vous me quitterez demain, en emportant l'idée que je suis une indigne coquette

que vous ne désirerez jamais revoir... Eh bien, ajouta-t-elle avec un léger tremblement dans la voix, la main sur mon cœur, cette pensée me gâte tout le bonheur que je dois à votre générosité.

— Ah! vous convenez que j'ai été généreux.

Je vis une malice errer sur ses lèvres, mais elle ne la laissa pas échapper.

— Je conviendrai de tout ce que vous voudrez, pourvu que vous redeveniez aimable comme vous l'étiez le jour de votre arrivée. Je veux vous regretter... passez-moi cette fantaisie, elle est bien innocente, reprit-elle.

Il me sembla que mon bras serrait le sien, mais j'atteste que c'était sans le vouloir.

Je me tirai d'affaire en ne répondant rien, et elle ajouta :

— Vous êtes vraiment cruel! Vous ne savez donc pas que le regret fait presque une douceur de l'absence? Voyons, ne me refusez pas cette triste joie.

— Je n'ai plus rien à vous dire, maintenant

que je ne puis plus vous parler d'amour.

— Faisons un marché, me dit-elle en rougissant.

— Lequel ?

— Vous ne me parlerez pas de ce que vous venez de nommer, et moi, je vous promettrai d'y croire.

— A quoi bon ?

— Cela me fera plaisir.

— Mais puisque je pars ?

— Raison de plus : votre présence ne me gênera pas.

— Quelle femme extraordinaire vous êtes ! m'écriai-je en portant à mes lèvres sa main qu'elle ne chercha pas à retirer.

— Ne le croyez pas : je ne diffère des autres que par un peu plus de sincérité ; nous sommes toutes ravies d'inspirer un sentiment noble et délicat, même quand nous ne nous croyons pas libres d'y répondre.

— Et vous n'appelez pas cela de la coquetterie ?

— Non, fit-elle avec une admirable naïveté.

Non, je vous le jure ! répéta-t-elle avec énergie, en remarquant que je souriais d'un air d'incrédulité.

— Je suis presque tenté de vous croire ; mais à quoi cette confiance me mènera-t-elle ?

— A pouvoir vous dire dans un an, dans deux ans, plus longtemps encore, qu'il existe de par le monde une femme qui conserve de vous un doux souvenir, qui se rappelle avec émotion les instants que vous avez passés près d'elle, qui désirera vous revoir, ce qu'elle n'oserait peut-être pas faire si vous l'aviez vue davantage... N'est-ce donc rien ? ajouta-t-elle en posant la main sur la serrure de la porte du salon, près de laquelle nous étions revenus sans que je m'en doutasse.

— Oui, oui, vous avez raison ! m'écriai-je en la pressant chastement sur mon cœur, et...

Je ne pus achever : la porte s'ouvrait et nous nous retrouvions en présence du comte, de son fils et de l'abbé : ce dernier seul avait l'air furieux.

Le lendemain, à la pointe du jour, j'étais

sur la grande route, comme quarante-huit heures auparavant, mais je ne pourrais pas dire que je marchasse d'un pas aussi léger. L'abbé Bouquet grognait à mon côté ; Picard était silencieux ; Brin-d'Amour seul paraissait content : la fille du Talpache lui avait appris la valse, et lui, par reconnaissance, il lui avait enseigné un certain menuet galant fort en usage dans Beauvoisis.

DEUXIÈME PARTIE.

LES MOINES.

I

Le bouquet de roses.

Ma mésaventure au château de Milnitz m'avait laissé une sorte de mélancolie irritable, dont j'aurais donné tout au monde pour me débarrasser, car je voyais que mon compagnon de voyage en triomphait dans son for intérieur, ce qui m'était particulièrement désagréable. Excellent homme dans l'habitude de la vie, l'abbé Bouquet était envieux comme

tous les petits esprits, et il ne pouvait me pardonner les succès, hélas! bien éphémères, que j'avais semblé avoir auprès de la comtesse Aurore de Milnitz. Peut-être se les exagerait-il : j'avoue que j'avais la faiblesse de le souhaiter, et que je faisais honnêtement tout ce qui dépendait de moi pour lui laisser cette pensée s'il l'avait, ou pour la lui donner s'il ne l'avait pas. Sur ce point une petite circonstance toute gracieuse vint à mon aide, le premier soir de la reprise de notre voyage : je la raconterai en aussi peu de mots que possible.

Après une marche de dix lieues environ, marche rendue fort pénible par une pluie continue qui se transformait en verglas dès qu'elle avait touché le sol, nous atteignîmes une misérable auberge située sur l'extrême frontière des États de S. A. l'électeur de Bavière, du côté de la Bohême que nous venions de quitter. Le gîte était d'une désolante pauvreté, et s'il n'avait pas fallu faire encore deux mortelles lieues pour en trouver un autre, à coup sûr nous ne nous en serions pas con-

tentés. Quand nous demandâmes deux chambres, on nous montra un immense taudis où le vent mugissait comme sur la grande route, et qui n'avait d'autres meubles qu'une demi-douzaine de grabats, dont la moitié était déjà au pouvoir de voyageurs d'une physionomie fort équivoque. L'abbé Bouquet, qui avait la sensualité des membres aussi développée que celle de l'estomac, fit une figure de l'autre monde en voyant ce bouge, et je l'entendis qui murmurait tout bas : *Si le souper est à l'avenant, qu'allons-nous devenir, mon Dieu?* Ce triste pressentiment se réalisa : avec beaucoup de peines et après une foule de supplications, nous obtînmes un morceau de lard rance que Picard mit frire dans une poêle à moitié rongée par la rouille, et quelques œufs douteux avec lesquels il nous fit une omelette. Par bonheur le pain de seigle était assez bon, et la petite bière qu'on nous servit avait un montant tout à fait agréable. Quant à du dessert, l'idée ne nous était pas même venue d'en demander, et il est dès lors facile de compren-

dre quelle dut être notre surprise, lorsque, notre frugal repas étant terminé, la grosse servante bavaroise qui nous servait plaça au milieu de notre table vermoulue un grand plat de terre grossière sur lequel s'épanouissaient deux monstrueux ananas, mûrs à point et couronnés de leur magnifique panache vert tendre. L'abbé et moi nous poussâmes ensemble un cri de stupéfaction à la vue de ces deux fruits si élégants, et en vérité mon étonnement était aussi grand que si au lieu d'eux j'avais vu entrer et s'asseoir à notre festin rustique la reine de France en personne. Comment ces merveilles de la nature tropicale se trouvaient-elles dans un ignoble cabaret où tout sentait la misère? Nous nous fîmes cette question sans pouvoir la résoudre, comme bien on se l'imagine, et nous ne fûmes pas plus heureux lorsque nous interrogeâmes notre maritorne et les maîtres du cabaret. Ils ne savaient rien de bien positif : un voyageur avait oublié ces fruits, et en voyant des étrangers de distinction, ils s'étaient empressés de les leur

offrir. Cela fut dit avec force réticences et quelques contradictions qui me donnèrent l'éveil. En ce moment mon épagneule *Merveille* posa discrètement, chose qu'elle ne faisait jamais, une de ses pattes soyeuses sur mon genou gauche; j'allais la repousser doucement lorsque l'abbé Bouquet s'écria :

— En voici bien d'une autre, M. le marquis! Regardez donc ce que tient votre chienne.

— Mais c'est un admirable bouquet! m'écriai-je à mon tour. Il sera venu avec les ananas.

Et je pris dans la gueule de Merveille, qui la tenait délicatement par les tiges, une touffe de roses mousseuses parfaitement semblables à celle que la comtesse Aurore de Milnitz avait cueillie pour moi dans la serre de son oncle, le soir de mon arrivée au château.

— Je crois, l'abbé, dis-je à mon compagnon, que nous pouvons manger ces ananas en toute sûreté de conscience : c'est bien à nous qu'ils étaient destinés.

— C'est aussi mon opinion, M. le marquis,

riposta l'aumônier qui avait eu les mêmes soupçons que moi, parce qu'il n'était guère possible d'en avoir d'autres ; mais dans ce cas je vous demanderai aussi la moitié de ces admirables fleurs, sur lesquelles je dois avoir autant de droit que vous.

— C'est ce que je nie, mon cher abbé, répondis-je avec une profonde conviction.

— Mais qui vous dit que les ananas sont pour nous deux, et les fleurs pour vous seul ?

— Tout, mon cher ami : d'abord, le choix du messager : ce qui était pour la communauté nous a été apporté par la servante qui est à vous autant qu'à moi ; ce qui m'était particulièrement destiné a été confié à Merveille. Il y a dans tout cela un tact, un esprit qui ne nous permettent guère de douter...

— Oh ! interrompit l'abbé, je n'ai aucun doute sur l'auteur de ces présents ; mais je ne saurais, M. le marquis, en déterminer l'intention d'une manière aussi absolue que vous.

— Voyons, l'abbé, soyez de bonne foi :

est-il d'usage que les jolies femmes envoient des bouquets de roses aux hommes de votre état?

— Cela m'est arrivé fort souvent, M. le marquis, repartit l'aumônier d'un ton piqué.

— La veille de la Fête-Dieu, quand vous étiez curé de Fontaine-Française, vos paroissiennes vous donnaient les fleurs qu'elles destinaient à être jetées sur le passage du saint sacrement... Au surplus, ajoutai-je, voilà qui va nous mettre d'accord.

Et je ramassai sur la table un petit papier plié en quatre qui venait de tomber du bouquet, que je n'avais pas quitté, de peur que l'abbé n'y fourrât son gros nez tout barbouillé de tabac.

Le petit papier contenait ces deux lignes, écrites d'une main un peu tremblante :

Souvenir d'une affection fidèle,
Au plus aimable et au plus généreux des hommes.

Je le passai à l'abbé Bouquet.

Il le lut, puis il le retourna.

— Mais il n'y a pas d'adresse, me dit-il avec un aplomb extraordinaire : ainsi les choses en sont toujours au même point.

— Comment, mon cher abbé, vous persistez encore à croire que ces fleurs sont pour vous ?

— M. le marquis, je douterai jusqu'à plus ample information.

— Ceci est trop fort ! m'écriai-je en frappant du poing sur la table : que diable, l'abbé, chacun a son métier dans ce monde, et le vôtre n'est pas de faire de la fatuité comme un capitaine de grenadiers. Eh bien, puisque vous voulez tirer les choses au clair, elles le seront !

Et d'un geste impératif et presque menaçant, je fis signe au maître du cabaret de venir près de moi.

— Tu vois ces deux pièces d'or ? lui dis-je en tirant de ma poche deux doubles louis que je jetai sur la table.

— Oui, Excellence, me répondit-il.

— Tu vois aussi cette canne ? repris-je en désignant un énorme jonc à pomme d'or, que Picard portait toujours, pour le cas où je voudrais m'en servir en route.

— Oui, Excellence, répéta le cabaretier en tremblant de tous ses membres.

— Eh bien, choisis, ou de ces deux louis cachés dans ton armoire, ou de cette canne cassée sur ton dos.

— J'aime mieux les deux louis, Excellence.

— Je m'y attendais, drôle.

— Mais que faut-il faire, Excellence, pour gagner l'or et ne pas gagner la canne ?

— Peu de choses : me dire l'exacte vérité sur la manière dont ces fruits et ces fleurs sont arrivés ici.

— Excellence, il m'est défendu de parler.

— Cela m'est égal : alors chante.

Toute cette conversation avait lieu en allemand, que l'abbé entendait aussi bien que moi, de sorte qu'il ne pouvait supposer que je cherchasse à le tromper.

Le cabaretier se grattait l'oreille et regardait sa femme comme pour la consulter.

— Excellence, grommela-t-il enfin entre ses dents, je ne puis rien vous dire, mais voilà ce qu'on m'a écrit...

Et il me remit une lettre qu'il tira de sa poche.

Cette lettre était de la même écriture que le petit billet tombé du bouquet de roses, et en outre elle était signée en toutes lettres : *Comtesse Aurore de Milnitz.*

En voici la traduction fidèle, scrupuleuse :

« Mon cher Schlune,

« Le hasard et la grande route vous amèneront probablement ce soir deux voyageurs français qui retournent dans leur pays.

« L'un est un fort aimable gentilhomme.

« L'autre est un bon abbé très-gourmand.

« Comme vous n'aurez probablement pas de dessert à leur offrir après le maigre souper que vous leur donnerez sans doute, je vous envoie les deux plus beaux ananas de notre

serre : vous les placerez devant vos hôtes au moment où ils croiront n'avoir plus rien à manger.

« Quant au bouquet de roses, quelque extraordinaire que cela vous paraisse au premier abord, vous le remettrez à une magnifique chienne épagneule qui voyage avec ces messieurs : elle saura parfaitement ce qu'il faut en faire.

« Si l'on vous questionne, vous direz que vous ne savez rien : cette recommandation est très-sérieuse.

« Je vous prie aussi de veiller à ce que l'homme à cheval que je vous envoie par la route de traverse soit reparti avant l'arrivée de ces messieurs : s'ils le voyaient, il n'y aurait plus moyen de rien leur cacher.

« Portez-vous bien, mon cher Schlune, et si vous êtes discret comptez sur une bonne récompense et sur la continuation de mon intérêt. »

— Eh bien, qu'en pensez-vous? dis-je à l'abbé après qu'il eut lu à son tour.

— Si j'étais chicaneur, M. le marquis, j'aurais encore bien des observations à vous faire, car, enfin, vous n'êtes pas nommé dans cette lettre ; mais dans le doute, l'affection que je vous porte, le respect que je vous dois... Bref, je renonce à toutes les prétentions que je pourrais encore avoir... Donnez-moi seulement une de ces roses pour la tenir entre mes lèvres jusqu'à demain matin.

— Je m'en garderai bien, vous ne pourriez pas fermer l'œil.

— Oh ! rien ne m'empêche jamais de dormir quand une fois onze heures sont sonnées.

— Alors ce serait encore pis ; vous feriez de mauvais rêves, je sais ce que c'est.

— De mauvais rêves parce que j'aurais une rose à la bouche ! M. le marquis, vous voulez rire à mes dépens.

— Mon cher abbé, je vous jure que rien n'est plus dangereux pour un ecclésiastique que de s'endormir ainsi. Si vous étiez capitaine de grenadiers ou sous-lieutenant de dra-

gons, je ne me bornerais pas à vous offrir une rose, je partagerais mon bouquet avec vous ; mais, en conscience, dans votre position, ce serait faire courir de trop grands risques au salut de votre âme.

— Mais, M. le marquis, le mal qu'on fait en rêve étant involontaire, ce ne saurait être un péché.

— D'accord ; mais maintenant que je vous ai averti, vous pécheriez si vous n'évitiez pas le danger. Tenez, la seule chose que je puisse faire pour vous, c'est de vous donner cette feuille de rose qui vient de tomber ; vous la mettrez dans votre tabatière, mais toujours à la condition que je ne vous entendrai pas priser cette nuit.

Le pauvre abbé se résigna d'assez bonne grâce, et pour se consoler il se servit une troisième moitié d'ananas. J'ai idée qu'il avait l'espoir que ce fruit avait sur les rêves la même influence que j'attribuais aux roses, mais je n'eus pas la cruauté de lui faire subir une nouvelle privation.

A dater de ce moment il prit des airs beaucoup moins triomphants avec moi, et je crus remarquer, à quelques questions qu'il m'adressa, qu'il n'était pas parfaitement sûr du bonheur conjugal du jeune cadet de hulans, ce qui signifiait qu'il s'exagérait un peu l'étendue de celui dont j'avais joui.

Ma foi, je ne le détrompai pas, car c'eût été tout à fait contraire aux bonnes et vieilles traditions du régiment de Beauvoisis.

II

Les manteaux rouges.

Il ne nous arriva rien qui mérite la peine d'être raconté, le lendemain et le surlendemain de la soirée dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. Le temps s'était fort heureusement remis à la gelée, et le pays que nous traversions, moins ravagé par la guerre, nous offrait de meilleurs gîtes, à la grande satisfaction de l'abbé Bouquet, avec lequel j'avais eu maille à

partir, parce qu'il voulait absolument séjourner à Bayreuth où nous avions trouvé une excellente auberge. Je crois même qu'il m'aurait quitté là, si, peu de temps après notre arrivée, nous n'avions été avertis par l'hôte du *Faucon blanc,* l'auberge en question, que des partis ennemis battaient la campagne, ramassant çà et là, sans le moindre scrupule, nos blessés, nos convalescents et ceux de nos camarades qui, comme nous, avaient obtenu des congés pour aller passer quelques semaines dans leurs familles. Parmi les corps de l'armée de Sa Majesté la reine de Hongrie, dont l'abbé Bouquet avait conservé un souvenir peu agréable, il en était un surtout qu'il ne pouvait entendre nommer sans frissonner depuis les boucles de ses souliers jusqu'à la ganse de son tricorne. C'étaient les *Manteaux rouges,* sortes de compagnies franches recrutées sur les frontières de la Turquie, parmi les peuplades à demi barbares qui habitent la rive gauche du Danube. Moins soldats que bandits, les hommes qui les composaient étaient peu redoutables sur les

champs de bataille, mais la veille ou le lendemain d'une affaire ils rôdaient comme des loups affamés aux environs du théâtre de l'action, et malheur à la vedette perdue ou au pillard attardé qui les rencontrait. Or, c'était justement un parti de ces gueusards qui s'était montré aux environs de Bayreuth, sans respect pour notre allié l'électeur de Bavière, dont nous voulions à toute force faire l'Empereur d'Allemagne. L'abbé Bouquet, dès qu'il eut connaissance de ce terrible voisinage, renonça donc à se séparer de nous ; mais il employa tout ce qu'il avait d'éloquence, et je dois convenir que la peur lui en donnait beaucoup, pour me persuader de remplacer mon uniforme et celui de Brin-d'Amour par un costume moins compromettant si par malheur nous nous trouvions face à face avec l'ennemi. Il est, je pense, inutile de dire que tous ses efforts n'eurent d'autre résultat que de lui attirer, comme toujours, force brocards, et le pauvre diable, à défaut de la bravoure du soldat, s'armant de la résignation du chrétien, se

remit en route entre Brin-d'Amour et moi, tous deux en grande tenue.

La première journée se passa assez bien, si ce n'est que l'abbé fit encore quelques tentatives pour nous empêcher de chasser chemin faisant, disant avec raison que les coups de fusil pourraient attirer sur nos traces ces mécréants de *Manteaux rouges*. Nous ne tînmes aucun compte de ces nouvelles supplications, et un délicieux civet de lièvre, accompagné d'un faisan rôti, me donna raison à la couchée dans un petit bourg nommé Greüsen, sur la route de Nuremberg.

Partis deux heures avant le jour, le lendemain, nous cheminâmes sans encombre jusqu'au lever de l'aurore, qui nous surprit à l'entrée d'une magnifique forêt de sapins que la grande route traversait. Aussitôt Merveille et Mondor se mirent en quête, l'une battant le terrain à trente pas sur notre droite, l'autre fouillant d'épaisses touffes de houx qui s'élevaient à notre gauche. Bientôt Mondor, rencontrant une piste, commença à rapprocher

chaudement. Je l'appuyai de la voix, Picard sauta dans le taillis pour essayer *d'en revoir* sur la neige, et quelques minutes après, Mondor ayant décidément lancé, nous nous trouvâmes en pleine chasse sur un animal dont le pied gigantesque avait mis la science de Picard en complet désarroi.

— Maintenant, mon cher abbé, dis-je à mon compagnon, qui était blême comme le Gilles de Nicolet, il s'agit de nous placer.

— Nous placer, M. le marquis ! répondit-il avec terreur et stupéfaction : mais il n'y a pas de bon sens, permettez-moi de vous le dire : comment deviner les bons passages dans ce pays qui nous est totalement inconnu ?

— Il faut prendre les grands devants, interrompit Brin-d'Amour avec un sang-froid homérique.

— Savons-nous seulement ce que nous chassons ? reprit l'abbé avec humeur.

— Ceci importe peu, repartis-je à mon tour : et puis d'ailleurs l'inconnu...

— Mais, M. le marquis, répliqua l'abbé,

vous disiez vous-même tout à l'heure, à l'inspection du pied, que ce pourrait bien être un bœuf que ce vieux radoteur de Mondor eût lancé.

— D'abord, l'abbé, je vous prie de parler de mon chien avec plus de respect.

— Cependant, M. le marquis, permettez-moi de vous faire observer que pour un veneur comme vous, chasser un bœuf...

— Eh bien, nous mettrons le pot au feu ce soir et nous aurons un aloyau rôti pour souper; au surplus, l'abbé, liberté pour tout le monde : si vous aimez mieux suivre la grande route en disant votre bréviaire, que de venir vous poster avec nous sur le passage de la bête, vous en êtes parfaitement le maître. Je vous donne rendez-vous pour après-demain, à l'hôtel *des Trois-Rois* sur la grande place de Nuremberg.

— Mais, M. le marquis, *les Manteaux rouges*, balbutia l'abbé en tremblant de tous ses membres; votre intention n'est pas, j'espère...

— Ma foi, mon cher ami, ceci vous regarde : j'aime la chasse, vous ne l'aimez pas : faisons chacun ce qui nous convient. Tout ce que je peux vous promettre, si *les Manteaux rouges* vous tuent, c'est de tâcher de vous venger en bon camarade : je ne ferais pas plus pour mon frère, si j'en avais un.

— Je vous suivrai donc, murmura-t-il avec un accablement profond... Mais si jamais on m'y reprend, continua-t-il à voix basse, je permets à mon ange gardien de me brûler la politesse.

Pendant ce colloque la chasse avait gagné du terrain, de sorte qu'après avoir écouté un instant, pour nous bien assurer de la direction qu'elle prenait, nous nous jetâmes, en courant à toutes jambes, dans un sentier qui s'enfonçait obliquement sous une haute futaie à notre gauche.

Après un quart d'heure de marche rapide, nous rejoignîmes Picard qui était en avant.

— J'ai vu la bête de chasse, me dit-il en écarquillant de grands yeux étonnés.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est ?

— Je n'en sais rien, sur mon honneur, M. le marquis... je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Est-ce grand ?

— Comme un cheval.

— Velu ?

— Comme un ours.

— De quelle couleur est le poil ?

— Brun roux sur le dos et fauve clair sous le ventre.

— C'est un chameau, dit l'abbé en me regardant d'un air narquois.

— Un chameau qui porte sur la tête un bois chargé de quarante andouillers au moins, repartit Picard avec humeur. M. l'abbé...

— Mais c'est un élan ! m'écriai-je ; quelle bonne fortune ! L'abbé, dites un *pater* et un *ave* à votre patron pour le remercier.

— Ça se mange-t-il ? demanda l'abbé.

— Je n'en sais rien, mais nous pourrons à tout hasard en essayer si nous parvenons à le tuer en route !

Mondor donnait toujours à pleine voix dans une profonde vallée au-dessous de nous, et par moments on eût dit que la voix se rapprochait de notre petite troupe, alors en marche sur le flanc d'une colline qui encadrait un des côtés de la vallée au fond de laquelle la chasse se faisait entendre.

Nous fîmes encore une centaine de pas en observant plus de précautions, puis nous nous arrêtâmes tous en même temps : nous venions de reconnaître spontanément que la chasse remontait vers nous.

Il n'y avait pas une minute à perdre : je désignai rapidement un poste à chacun de mes compagnons, gardant pour moi celui que je jugeai le meilleur, comme cela s'est toujours pratiqué et se pratiquera toujours chez les chasseurs, les plus égoïstes de tous les hommes après les rois et les amoureux.

Une courte description des localités est nécessaire pour bien faire comprendre tout ce qui va suivre.

Nous étions, ainsi que je l'ai dit plus haut,

sur le flanc d'une colline boisée, dont nous avions parcouru environ le tiers à partir de sa crête. Cette crête était couronnée de rochers assez pittoresques, les uns entièrement nus, les autres couverts de buissons touffus ; la vallée située au-dessous de nous était ou semblait fort étroite, et la montagne qui nous faisait face n'offrait aucune différence avec celle que nous occupions, car elle était également boisée dans toute son étendue et rocheuse vers son sommet. Le tout représentait cet ensemble, aussi peu flatteur à l'œil qu'à la pensée, qu'on est convenu d'appeler un coupe-gorge. L'abbé m'en fit l'observation à voix basse, et je lui dis avec le plus grand sérieux du monde que j'étais entièrement de son avis, mais seulement quant à l'animal que nous chassions.

On sait que nous étions postés. Brin-d'Amour se trouvait sur ma droite, l'abbé Bouquet marmottait son *in manus* à ma gauche, Picard occupait un point plus avancé, ayant pour consigne, si l'animal se dirigeait de son côté,

de le régaler d'une fanfare quelconque, pour le rejeter sur nous.

— Mais quelle fanfare? avait dit l'abbé, que la peur rendait de plus en plus taquin.

— Le *dies iræ*, avais-je répondu ; maintenant, messieurs, du silence.

Il était plus que temps de faire cette recommandation, car Mondor montait toujours la colline : à peine si une distance de cent cinquante pas nous séparait de lui.

A deux reprises différentes l'animal passa sur notre front, mais le taillis, très-fourré en cet endroit, ne nous permit pas de l'entrevoir suffisamment, pour risquer un coup de fusil qui n'eût eu peut-être d'autre résultat que de lui faire rebrousser chemin ; seulement nous pûmes juger au vacarme qu'il faisait en passant sous bois, que Picard n'avait pas exagéré en comparant sa taille à celle d'un cheval.

Enfin je vis l'abbé se signer dévotement, puis mettre en joue en tremblant un peu de la manchette.

Quelques secondes s'écoulèrent... le coup

partit et gronda sourdement dans les profondeurs de la vallée.

— A vous ! à vous, M. le marquis ! me cria l'abbé : il se dirige de votre côté... c'est un éléphant !

Ces derniers mots étaient à peine arrivés à mon oreille, que l'animal débouchait sur moi au galop ; je lui tirai mon premier coup en plein poitrail, et j'eus l'indicible satisfaction de le voir tomber sur ses genoux ; mais il se releva, fit demi-tour assez lestement et reçut mon second coup dans le flanc gauche, comme il s'éloignait. Je jugeai qu'il n'irait pas loin.

Mondor accourut, je le mis sur la voie de l'élan, et ayant appelé Brin-d'Amour, Picard et l'abbé, nous nous élançâmes sur ses traces à toutes jambes.

En quelques minutes nous fûmes au fond de la vallée et sur le bord d'un petit ruisseau dont le courant très-rapide n'était pas gelé.

Sur la rive opposée, l'élan acculé dans un épais buisson de houx et de genévriers faisait tête à Mondor, qui ne paraissait pas plus

étonné que s'il eût chassé l'élan toute sa vie.

— L'abbé, voilà mon couteau de chasse ; allez servir ce magnifique animal, dis-je à mon compagnon en lui tendant l'arme que je venais de dégaîner.

— M. le marquis, ministre d'un Dieu de paix, vous trouverez bon que..., balbutia le pauvre homme.

Je compris qu'il serait inutile d'insister et franchissant d'un bond le ruisseau, j'allai faire mon opération moi-même. La vérité m'oblige à dire qu'elle ne me donna aucune peine : le malheureux élan se mourait.

C'était un magnifique animal, dont les proportions gigantesques avaient entre elles une singulière harmonie. La tête était majestueuse ; le regard, voilé des ombres de l'agonie, avait de la douceur ; tout en lui annonçait la force unie à ces habitudes paisibles qui caractérisent les différentes espèces de *ruminants branchus*, même à l'état sauvage. Quand l'abbé, un peu revenu de sa frayeur, se fut décidé à venir nous joindre, il nous fit observer que la bête

était en bonne venaison et qu'il fallait à tout hasard lui lever les filets et *les daintiers,* dans l'intérêt de l'art culinaire.

— *Les daintiers*, l'abbé ! répondis-je, permettez-moi de vous faire observer que ce propos me semble un peu léger pour un homme de votre profession.

Néanmoins je suivis le conseil qu'il m'avait donné, et Picard reçut l'ordre de procéder à la curée en s'y prenant comme pour un dix-cors.

L'opération terminée, nous songeâmes à regagner la grande route, et j'envoyai Brin-d'Amour à la découverte, pour nous chercher un sentier.

Il revint au bout d'un quart d'heure et nous apprit qu'il en avait trouvé un.

En ce moment je rechargeais mon fusil, dans lequel j'allais faire couler une poignée de gros plomb.

— Mettez des balles, capitaine, me dit Brin-d'Amour en clignant de l'œil d'une façon très-significative.

— Auriez-vous vu quelque chose de suspect? demanda l'abbé en laissant échapper une prise de tabac qu'il allait humer avec sa sensualité habituelle.

— Oh! une misère! répliqua l'impassible grenadier en faisant claquer ses doigts. Quelques drôles, attirés sans doute par nos coups de fusil, se sont embusqués sur les rochers, là-haut et...

— Là, je vous le disais bien, interrompit l'abbé en me lançant un regard de reproche. Et combien sont-ils, mon Dieu?

— Ma foi, je ne les ai pas comptés, répondit Brin-d'Amour... Ça n'est pas notre habitude dans Beauvoisis.

— Et portent-ils des manteaux rouges? reprit le pauvre abbé, dont les dents claquaient comme les castagnettes de ces brunes et souples Espagnoles qui venaient danser devant nos tentes pendant que nous faisions le siége de Mahon.

— Et pourquoi n'en porteraient-ils pas? repartit Brin-d'Amour; puisque c'est l'uni-

forme de leur régiment, il faut bien qu'ils se soumettent à l'ordonnance : ils ont même une calotte de la même couleur.

Je fis cesser d'un geste ce bavardage, et je pris mon grenadier à part, afin de savoir au juste ce qu'il avait observé.

Son rapport, je dois le dire, était peu satisfaisant : les rochers au pied desquels nous devions passer portaient plusieurs groupes de ces bandits dont le but était évidemment de nous faire un mauvais parti.

— Je suis désolé de ce qui nous arrive, dis-je à l'abbé ; mais vous savez le proverbe, mon cher ami : *quand le vin est tiré il faut le boire, bon ou mauvais, sans faire la grimace...*

— Ministre d'un Dieu de paix...

— Vous m'avez déjà dit cela, mon très-cher; mais comme il s'agit de sauver votre peau, je présume que vous avez des dispenses... Voyons, prenons nos mesures : toi, Brin-d'Amour, tu feras l'avant-garde : *disperse-toi en tirailleur;* jette des coups de fusil à droite et à gauche,

mais pas en l'air; crie sur tous les tons comme si vous étiez nombreux; M. l'abbé et moi, nous te soutiendrons, car nous sommes le corps de bataille. Picard assurera nos derrières, et quand le diable s'en mêlerait, nous devons passer. Mon cher abbé, si vous vous conduisez vaillamment, comme je n'en doute pas, je vous promets d'envoyer un bulletin détaillé de l'action à la comtesse Aurore de Milnitz.

— *Parce, Domine, servum tuum...* marmotta le pauvre aumônier en se plaçant derrière moi, cuirasse bien insuffisante, car je ne lui couvrais pas la moitié du corps, à son grand désespoir, comme on peut se l'imaginer.

Les choses se passèrent assez bien pendant quelques minutes, c'est-à-dire tant que nous n'eûmes pas atteint les points où l'ennemi se tenait embusqué; mais bientôt deux coups de fusil tirés à notre avant-garde nous apprirent que l'action était engagée, et que nous ne tarderions pas à y prendre part.

Je jetai à la dérobée un coup d'œil sur l'abbé, et sans la solennité du moment je lui eusse certainement éclaté de rire au nez, tant il avait l'air malheureux de marcher à la gloire malgré lui.

Brin-d'Amour fit encore feu deux fois, puis il se replia sur nous.

— Capitaine, me dit-il, j'en ai déjà descendu quatre : les autres, au nombre de huit, se sont réunis à cent pas d'ici environ, et l'un d'eux a été détaché, sans doute pour aller chercher du renfort. Si nous n'enlevons pas la position sur-le-champ, nous courons le risque d'avoir une centaine de ces gredins sur les bras avant une heure.

— Voyons, montre-moi ceux qui nous barrent le chemin en ce moment.

— Venez, mon capitaine.

Il me mena à une dizaine de pas, et écartant une grosse touffe de genêts, il m'indiqua une roche ronde et plate qui s'avançait comme un balcon attaché au sommet de la montagne. Les *Manteaux rouges,* au nombre de huit,

étaient pittoresquement groupés sur cette espèce de terrasse naturelle.

C'étaient de grands gaillards vigoureusement taillés, au teint bistre, à la longue moustache noire pendante, à la mine farouche et martiale; chacun d'eux était appuyé sur un long fusil turc, et portait à la ceinture une paire de pistolets, un poignard et un cimeterre.

Ils paraissaient délibérer et regardaient de tous les côtés, comme pour tâcher de découvrir d'où avaient pu partir les quatre coups de feu qui venaient, suivant l'expression énergique de Brin-d'Amour, de descendre quatre de leurs camarades.

— Tu as raison, dis-je à mon brave grenadier, notre meilleure chance est de les attaquer à la minute même. Cours vite prévenir M. l'abbé et Picard; pendant ce temps-là je combinerai mon plan de bataille.

Brin-d'Amour s'éloigna en se traînant sur les mains et sur les genoux : c'était comme cela que nous étions venus.

III

L'abbaye de Saint-Hubert.

Quand mes compagnons m'eurent rejoint, je m'empressai de montrer à l'abbé Bouquet la position qu'il s'agissait d'enlever, n'importe à quel prix.

— Seigneur mon Dieu, M. le marquis, voulez-vous donc vous battre contre ces mécréants ?

— Préférez-vous, mon cher ami, aller leur proposer de les baptiser? Au fait, c'est une assez bonne idée que vous avez là, et je vous laisse entièrement le maître de la mettre à exécution. Attachez votre mouchoir au bout d'une branche verte, et présentez-vous en parlementaire : ministre d'un Dieu de paix...

— Mais vous désirez donc ma mort?

— Si je me suis trompé sur vos intentions, n'en parlons plus et dans ce cas voici mon plan : nous avancer aussi près que possible, en nous couvrant de tous les accidents du terrain, qui sont, Dieu merci, nombreux, et quand nous serons à portée de pistolet, faire feu tous ensemble, puis monter à l'assaut en poussant de grands cris.

— Regardez donc comme ils sont armés. Chacun d'eux ressemble à une boutique d'arquebusier.

— J'ai très-bien vu : allons, vérifions nos amorces, un coup d'ongle sur nos pierres, et en route.

Et, donnant l'exemple, je me mis à plat

ventre, rampant d'une main et tenant mon fusil de l'autre.

Nous atteignîmes ainsi un quartier de roc que j'avais désigné dans ma pensée comme le point d'où nous pourrions faire notre première décharge.

— Préparez-vous à tirer à mon commandement, dis-je à mes compagnons, en levant la tête pour regarder par-dessus le quartier de roc.

Au même instant une balle siffla et fit sauter mon chapeau à dix pas.

— Debout et feu ! criai-je.

Quatre coups partirent, et trois *Manteaux rouges* roulèrent au bas de la plate-forme. L'abbé avait tiré en l'air.

— Culbutons cette canaille ! repris-je en m'élançant. *Vive le roi !*

Une décharge nous répondit, mais nous n'en continuâmes pas moins notre route, prêts à faire feu de nos coups gauches encore chargés.

Les *Manteaux rouges*, voyant notre petit

nombre, descendirent bravement de leur rocher et vinrent à notre rencontre le poignard dans les dents, le pistolet au poing.

Celui qui paraissait le chef me déchargea son arme à brûle-pourpoint. La balle m'effleura la joue ; mais, avant qu'il eût pu prendre à sa ceinture son second pistolet, je l'étendis roide d'un coup de crosse sur la tête ; alors sautant sur lui, je m'emparai de son sabre turc et de son poignard, et je volai au secours de Brin-d'Amour, que deux de ces bandits avaient terrassé et auquel ils allaient couper la tête.

J'abattis le poignet de l'un et je fis sauter la cervelle de l'autre.

Picard en avait aussi tué un ; le reste s'était enfui, du moins nous ne vîmes plus personne.

Je procédai à l'appel de mon monde : chacun répondit : *présent,* à l'exception de l'abbé.

— Aurait-il attrapé une balle ? dis-je à Brin-d'Amour qui regardait tout autour de lui, comme s'il eût perdu quelque chose... Les

poltrons ont quelquefois de ces mauvaises chances.

Nous l'appelâmes à plusieurs reprises, mais sans pouvoir obtenir de réponse.

Brin-d'Amour continuait toujours son inspection du sol.

— A quoi diable t'amuses-tu là? lui demandai-je, impatienté de son indifférence pour le sort du pauvre abbé, dont je commençais à être vraiment inquiet.

— Excusez-moi, mon capitaine; mais je cherche une bague; vous savez cette grosse bague d'argent que la *Contrescarpe* m'a donnée.

La *Contrescarpe* était une vivandière de Beauvoisis, dont Brin-d'Amour passait pour avoir eu les bonnes grâces, ce qui lui avait valu une soixantaine de duels à peu près.

— La voilà ta bague, nigaud, lui dis-je en me baissant pour ramener quelque chose qui brillait sur un tas de mousse que la neige n'avait pas recouvert.

— Quelle horreur! m'écriai-je aussitôt en

laissant retomber l'objet que j'avais pris, et qui n'était autre qu'un des doigts de Brin-d'Amour auquel le gage de tendresse de la *Contrescarpe* tenait encore.

L'intrépide grenadier ramassa son *index* et en ôta l'anneau, qu'il passa tranquillement au *medium* de l'autre main ; puis il tira son mouchoir de sa poche, entoura son poignet mutilé, et me demanda ensuite si je voulais qu'il allât à la recherche de son aumônier.

— Nous irons tous ensemble, lui répondis-je les larmes aux yeux, car son sang-froid chevaleresque m'avait vraiment attendri. Seulement dépêchons-nous, car les camarades que ces drôles ont envoyé chercher peuvent arriver d'un moment à l'autre, et franchement j'en ai assez pour aujourd'hui.

Nous reprîmes notre contre-pied, ce qui était facile sur la neige, et nous arrivâmes bientôt à l'endroit où nous avions vu l'abbé pour la dernière fois, mais il n'y était plus.

Nous retrouvâmes, après quelques recherches, son pas qui redescendait vers le fond de

la vallée, d'où nous conclûmes d'abord qu'il ne lui pouvait être rien arrivé de bien fâcheux.

Les pas nous reconduisirent jusqu'à l'épais buisson de houx et de genévriers près duquel gisaient les restes de l'élan : la *nappe*[1] d'un côté et la carcasse de l'autre, toutes deux sur le bord opposé du petit ruisseau.

Là, toutes traces de notre compagnon disparaissaient : je crus un moment qu'il s'était noyé dans le petit ruisseau, la frayeur lui ayant fait perdre la tête.

— Faites quêter Merveille, M. le marquis, me dit Picard. Elle l'aura lestement déniché, à moins qu'il ne se soit envolé par les airs.

— Cherche par là, ma belle, dis-je à mon intelligente épagneule, qui semblait n'attendre qu'un signe pour se mettre en quête.

Elle franchit le ruisseau d'un seul bond et elle s'en alla tout droit le nez au vent jusqu'auprès de la *nappe* de l'élan, sous laquelle elle

[1] La peau, en termes de vénerie.

introduisit son museau comme si elle voulait la retourner.

J'allais la rappeler et même la gronder de ce rabâchage, lorsque j'aperçus un gros pied qui cherchait à se retirer tout doucement.

Je sautai le ruisseau à mon tour, et prenant la nappe de l'élan par une de ses extrémités, je la retournai comme j'eusse fait de la couverture de mon lit : j'aperçus alors l'abbé étendu de tout son long, sous cette espèce de tente.

— Grâce... grâce... messieurs... murmura-t-il entre ses dents qui claquaient de plus belle. Ministre d'un Dieu de paix...

— Mais nous sommes vainqueurs ! lui criai-je dans les oreilles de toutes les forces de mes poumons. Relevez-vous vite et partons grand train, car il n'est point sage de rester ici.

En un clin d'œil il fut sur ses deux pieds : j'avais trouvé le meilleur de tous les arguments pour le déterminer à se remettre debout.

— Quoi! vous avez remporté la victoire... me demanda-t-il d'une voix entrecoupée en promenant autour de lui des yeux hagards : en êtes-vous bien sûr, M. le marquis?

— Tellement sûr que je viens vous apprendre que les passages sont libres, mais que nous n'avons pas une minute à perdre, parce que l'un de ces drôles est allé chercher du renfort selon toute apparence.

— Alors nous les rencontrerons en chemin, répondit l'abbé en jetant un coup d'œil de regret sur sa peau d'élan.

— Peut-être que non; mais dans tous les cas, comme nous n'avons pas le choix entre plusieurs partis à prendre, le mieux est de quitter les environs du champ de bataille... Allons, allons, mon cher ami, en route.

— Suivrez-vous du moins mes avis une autre fois? reprit-il en repassant le ruisseau avec moi, pour rejoindre Picard et Brin-d'Amour qui étaient restés de l'autre côté.

— S'ils ne sont pas trop téméraires, répondis-je. Mais que diable portez-vous là sous

votre bras gauche? ajoutai-je aussitôt. Serait-ce la tête d'un de nos ennemis?

Et je désignai un paquet roulé dans un mouchoir ensanglanté.

— Ce sont les *daintiers* et le filet de l'élan, M. le marquis, repartit l'abbé, un peu confus de cette présence d'esprit de son estomac, qui ne l'avait pas abandonné au milieu de ses terreurs.

— L'abbé, il y a des moments où vous êtes vraiment un héros, et ce dernier trait peut aller de pair avec celui de l'étang de la forêt de Milnitz. Je vous promets d'en écrire à mon cousin le duc de Choiseul.

Il me regarda d'un air si piteux, que je pris la résolution de l'épargner; d'ailleurs, en ce moment nous traversions notre champ de bataille, ce qui donne toujours une certaine gravité aux pensées des plus étourdis.

De tous nos adversaires, celui dont j'avais abattu le poignet était le seul qui ne fût pas mort. Il se tenait debout sur le bord du sentier que nous suivions, et lorsque nous arri-

vâmes près de lui, il nous supplia en mauvais allemand de mettre un appareil sur sa blessure qui était horrible.

Ce pouvait être une ruse pour nous faire prolonger notre séjour dans ce périlleux passage; toutefois je ne repoussai pas la prière de ce pauvre diable, et aidé par Picard, nous fîmes pour lui tout ce que permettaient les faibles ressources dont nous pouvions disposer. Quand ce fut fini, il offrit de nous suivre comme notre prisonnier, ce que nous refusâmes : je lui donnai un louis et nous nous remîmes en route.

Après une heure de marche nous atteignîmes le point d'où nous étions partis pour nous mettre en chasse, et nous n'avions plus que cinquante ou soixante pas à faire pour nous retrouver sur la grande route, lorsque les sons d'une trompe arrivèrent distinctement à mon oreille.

— Ah! mon Dieu, les voilà qui arrivent! dit l'abbé qui avait aussi entendu ; nous sommes...

— Silence ! interrompis-je impérieusement. Je crois qu'il y a aussi des chiens.

— Il ne nous manquerait plus que d'être chassés comme des bêtes fauves, reprit le pauvre abbé, que le ciel semblait avoir destiné à passer dans ce jour par tous les genres de frayeurs.

En ce moment je jetai les yeux sur la grande route et je vis un spectacle peu rassurant : une troupe considérable de *Manteaux rouges* arrivait dans la direction que nous avions suivie le matin, et une autre un peu moins nombreuse nous barrait le chemin du côté opposé.

Comme nous n'avions pas encore quitté le couvert, il était possible que ces gens ne nous eussent pas aperçus : j'en fis l'observation à mes compagnons, en leur disant que notre seule chance de salut était de rentrer dans les bois.

Tous furent de mon avis, même l'abbé.

J'avais une carte du pays dans ma poche. Je la consultai, pour m'orienter de manière à nous éloigner le moins possible de la grande

route, et quand ce fut fait, nous gagnâmes le plus épais du taillis sur notre gauche, nous dirigeant toujours vers le midi.

De temps en temps le vent nous apportait encore les sons d'une trompe, confondus avec les aboiements d'une meute en pleine chasse, et j'enrageais de bon cœur que les circonstances ne me permissent pas d'aller m'enquérir de ce qui se passait.

Avec cette crédulité des amoureux, auxquels l'impossible même paraît la chose la plus naturelle du monde, je me figurais que cette meute que j'entendais était celle du comte de Milnitz, et j'aurais volontiers fait le sacrifice d'un de mes doigts comme Brin-d'Amour, pour aller la rejoindre.

Le jour commençait déjà à baisser, que les bruits de cette chasse mystérieuse nous poursuivaient toujours : à plusieurs reprises ils avaient retenti si près de nous, que malgré les supplications de l'abbé je m'étais arrêté, m'attendant à voir apparaître l'animal poursuivi.

La nuit venue, nous crûmes qu'il n'y avait

plus d'inconvénients à gagner la grande route, et nous cherchâmes à nous en rapprocher.

L'abbé criait la faim et prétendait qu'il porterait plus facilement le filet d'élan dans son ventre que sous son bras.

Brin-d'Amour souffrait de son doigt coupé.

Picard allongeait péniblement le jarret, et moi, pourquoi n'en conviendrais-je pas? j'aurais contemplé avec un certain plaisir l'enseigne d'un cabaret se balançant au vent du soir.

Nous marchions, nous marchions, et ces diables de bois ne finissaient pas; et il n'était pas plus question de la grande route que s'il n'y en eût pas eu à cinquante lieues à la ronde.

Les bruits de chasse avaient cessé avec les dernières lueurs du jour, et nous n'entendions plus que les mugissements de la bise dans les vallées, et les croassements des corbeaux qui se querellaient au sommet des chênes et des sapins sous lesquels nous cheminions paisiblement.

— Eh bien, M. le marquis, que pensez-vous de cette manière de voyager? me demanda

l'abbé Bouquet, dans un moment où je venais de laisser échapper un jurement entre mes dents serrées par le dépit.

— Elle a son côté pittoresque.

— Mais l'adopterez-vous à la première occasion ?

— Je n'ai aucune raison jusqu'à présent pour décider le contraire. Cette journée, j'en conviens, est un peu fatigante ; mais, qui sait, celle de demain nous dédommagera peut-être.

L'abbé se mit à siffler du bout des lèvres un vaudeville fort connu dans l'armée, mais dont je me dispenserai de rapporter les paroles quelque peu gaillardes.

— Qu'est-ce que je vois là-bas dans les arbres ? s'écria Picard ; il me semble que c'est une lumière.

— C'en est une en effet, dit à son tour mon brave grenadier. Capitaine, si vous voulez, j'irai à la découverte : ça n'a pas l'air bien loin d'ici.

— Pourvu que ce ne soit pas le feu d'un bivac, grommela l'abbé.

— C'est ce que je pourrai vous dire quand je le saurai, reprit Brin-d'Amour.

— Pars, mon vieux, ajoutai-je affectueusement ; mais ne t'expose pas : nous t'attendrons ici.

Au bout d'un quart d'heure qui nous parut terriblement long, car le vent du nord soufflait à nous renverser, Brin-d'Amour revint.

— C'est bien une auberge, nous dit-il, et même elle a fort bon air ; mais il faudrait d'abord commencer par en faire le siége.

— Pourquoi cela ? lui demandai-je.

— Elle est pleine de *Manteaux rouges,* mon capitaine ; seulement, comme ils sont occupés à boire et à manger, on pourrait peut-être...

— C'est assez de folies pour un jour, repartis-je à la grande satisfaction de l'abbé ; et mieux vaut tenter encore de retrouver la grande route qui nous mènera dans quelque village où nous risquerons moins de rencontrer cette canaille. Il faut convenir que Son Altesse l'électeur de Bavière fait bien mal la police de ses États.

Nous marchâmes encore une mortelle heure, mais hélas ! ce fut pour arriver au pied d'une montagne à pic qui se dressait devant nous comme un toit gigantesque.

Nous nous arrêtâmes consternés, car tout ce que nos jambes pouvaient faire, c'était de nous porter sur un terrain à peu près uni.

— Il faut allumer du feu et passer la nuit ici, dis-je après quelques instants d'un morne silence. Nous ferons cuire notre filet et nos daintiers d'élan; j'ai encore une demi-bouteille d'eau-de-vie : on n'en trouve pas autant dans tous les bivacs.

Picard avait une petite hache qui ne le quittait jamais : il se mit sans retard à couper du bois, pendant que nous cherchions, l'abbé et moi, un emplacement convenable pour établir notre gîte improvisé.

Nous venions de faire choix d'un espace circulaire abrité par de grands chênes, quand il nous sembla entendre des sons de cloches qui traversaient les airs au-dessus de nos têtes.

— Serions-nous près d'un village? dis-je en prêtant l'oreille pour mieux écouter.

— Ces cloches n'appartiennent pas à une église, me répondit l'abbé.

— Et à quoi diable voulez-vous qu'elles appartiennent, mon cher ami ?

— A quelque communauté religieuse : une fois l'heure de l'angelus passée, on ne sonne plus dans les paroisses.

— Votre observation est assez juste... Mais qu'est-ce que cela ? des sons de trompe à présent... une fanfare... et les cloches qui vont toujours leur train... Ma foi, je n'y comprends plus rien, mon cher abbé.

— C'est l'office du soir, dit-il après avoir écouté.

— C'est l'hallali par terre et la quatrième tête, ajoutai-je après avoir suivi son exemple.

— Ce sont des moines, M. le marquis.

— De l'ordre de Saint-Hubert, que je ne connaissais pas encore, mon cher abbé, repris-je.

— Dans tous les cas, continua Brin-d'A-

mour, que nous avions appelé pour lui faire part de nos conjectures, cloches et trompes, tout cela sonne en haut de cette montagne.

— Dis toujours à Picard, ordonnai-je à mon grenadier, de ne plus couper de bois ; nous serions bien niais de coucher à la belle étoile quand nous sommes si près d'un lieu habité : qu'en pensez-vous, l'abbé ?

— Que mieux vaut un peu plus de fatigue et meilleur repos ensuite. Béni soit Dieu si ces moines sont chasseurs, ils n'en seront que plus hospitaliers.

— Allons, levons le camp, dis-je en reprenant gaiement mon fusil ; j'ai dit que la fin de cette journée vaudrait mieux que le commencement.

Ce n'était pas une petite affaire que d'escalader la montagne qui se trouvait en face de nous : non-seulement elle avait la rapidité d'un toit, mais encore elle était couverte d'une neige durcie, en quelques endroits unie et glissante comme un miroir. Jamais nous ne nous en serions tirés si je n'avais eu l'idée

d'employer la hache de Picard à nous tailler des espèces d'escaliers dans les passages les plus difficiles ; puis je dois avouer que nous étions aussi puissamment aidés par les sons de la trompe, qui nous arrivaient plus distincts, à chaque pas en avant que nous faisions.

Enfin nous atteignîmes le sommet de la montagne, et nous commençâmes à être bien sûrs que nous étions, pour ce soir-là du moins, au bout de nos peines.

A la clarté de la lune qui venait de se dégager des nuages, nous aperçûmes à une portée de pistolet, et justement nous faisant face, un immense édifice qui avait tous les caractères extérieurs d'une maison religieuse appartenant à un ordre riche et puissant.

— Je crois que nous ne risquons rien de demander l'hospitalité ici, dis-je à l'abbé : vous y serez en pays de connaissance.

— C'est aussi mon avis ; mais si la règle de ces moines est sévère, ils ne nous laisseront pas manger notre filet d'élan, et ce sera bien dommage.

— Vous leur direz que c'est de la loutre, et en gens bien appris ils feront semblant de vous croire... Mais voici qui a l'air de la porte d'entrée, je tiens quelque chose comme le cordon d'une cloche... le sort en est jeté !

Et je tirai vigoureusement le cordon que ma main avait rencontré.

Une grosse cloche retentit aussitôt : la trompe, ou plutôt les trompes, car il y en avait plusieurs, sonnaient toujours vigoureusement.

— On n'a pas entendu, me dit l'abbé après quelques secondes d'attente : tirez encore le cordon, M. le marquis.

Je suivis ce conseil, et cette fois ce ne fut pas en vain, puisque je n'avais pas encore lâché le cordon que déjà quelqu'un accourait vers la porte.

Puis on ouvrit un guichet, et une figure réjouie s'encadra dans l'ouverture.

— Qui êtes-vous ? nous demanda une voix joviale.

— Des voyageurs égarés.

— Que demandez-vous?

— Ce qu'on demande dans notre fâcheuse position : l'hospitalité.

— Votre pays?

— La France.

— Votre état?

— Soldats du roi Louis XV et alliés de S. A. l'électeur de Bavière.

— Soyez les bienvenus, messieurs.

Et la porte s'ouvrit à deux battants.

Mais en dépit de cet accueil hospitalier nous hésitâmes avant d'en franchir le seuil.

Cette porte donnait sur une vaste cour carrée au centre de laquelle se passait une scène digne du pinceau de ce Hogarth qui est si à la mode en Angleterre depuis une trentaine d'années.

Une trentaine de moines de toutes les tailles et de tous les âges étaient rangés en cercle au milieu de cette cour, tenant chacun une torche de résine à la main.

— C'est le sabbat! dit l'abbé en se signant.

— Eh ! non ! m'écriai-je : c'est une curée aux flambeaux.

Et j'entrai résolûment.

IV

Dom Conrad de Homspech.

Le frère qui nous avait ouvert la grande porte de l'abbaye et qui nous précédait de quelques pas, une torche à la main, alla parler à un moine de haute taille et de magnifique prestance qui se tenait debout, la trompe collée sur les lèvres, au milieu du vaste cercle formé par ses compagnons, dans la cour où

nous venions d'être introduits, après avoir eu pendant quelques heures la crainte de passer la nuit à la belle étoile par un froid de quatorze degrés.

Après un rapide colloque avec notre introducteur, ce personnage, qui paraissait revêtu d'une haute dignité, remit sa trompe sur son épaule gauche avec l'aisance d'un veneur consommé, et s'avança avec une majesté toute gracieuse à notre rencontre.

Je fus à la fois et également frappé de la beauté vraiment merveilleuse de sa personne et de l'originalité de son costume, dont je n'aurais jamais pu me faire une idée si je ne l'avais pas eu sous les yeux. *Où diable sommes-nous,* pensais-je tout en cheminant, suivi de l'abbé et de mes deux serviteurs, *et à quelle espèce de gens avons-nous affaire?*

Notre hôte, car il me sembla que dès lors je pouvais lui donner ce nom, était un homme de trente à trente-cinq ans. Il avait cinq pieds dix pouces environ, mais il était si admirablement proportionné dans tous ses membres, il

y avait une telle harmonie dans toute sa personne, qu'il fallait le comparer à son entourage ou se mesurer de l'œil avec lui pour arriver à se faire une juste idée de l'élévation peu commune de sa taille. Tout en lui annonçait la vigueur unie à l'agilité, et cet indéfinissable mélange de dignité et d'aisance qu'on ne peut acquérir que dans une vie calme, mêlée d'habitudes actives et ennoblie par l'usage du commandement. Deux frères lais, qui l'accompagnaient, portant des torches de résine enflammée, me permirent de remarquer aussi facilement que s'il eût fait grand jour, que son visage était plein , coloré et singulièrement expressif, quoiqu'un peu chargé déjà d'embonpoint fleuri. Son grand œil bleu clair à fleur de tête laissait jaillir l'éclair d'une résolution joviale et spirituelle, qui me séduisit dès que nous eûmes échangé deux regards. Sa bouche bienveillante et sensuelle montrait en s'ouvrant une double rangée de dents nacrées, dont les fonctions ne devaient pas se borner à jouer leur rôle dans les gracieux sourires qui

nous les exhibaient en ce moment ; le menton se développait sans lourdeur sur la naissance du rabat, et le nez, un peu gros, un peu long, mais légèrement recourbé à son extrémité, avait de la distinction, de la finesse et même une certaine goguenardise rabelaisienne qui donnait fort à penser. Le front était haut, majestueux avec douceur, et l'ensemble de la tête admirablement moulé, ce qu'il était facile de juger, attendu qu'elle n'avait pour tout ornement qu'une couronne de cheveux ; tout le reste était rasé comme le visage et aurait pu rivaliser de blancheur avec le sein de madame la duchesse de Châteauroux, fort en faveur à cette époque, comme on sait, à la cour de Sa Majesté Louis XV.

Le moine avait ôté un de ses gants, et je remarquai que sa main était parfaitement belle. Un magnifique saphir monté en bague scintillait à l'un de ses doigts : je jugeai que c'était la marque distinctive de la dignité dont je le supposais revêtu.

Son costume, que tous les autres moines

portaient aussi, à l'exception des deux frères lais et du frère portier qui nous avait ouvert, consistait d'abord en une ample jaquette de molleton blanc très-souple qui descendait jusqu'à mi-cuisses, et qui était ornée devant et derrière, à la hauteur de la poitrine et entre les deux épaules, d'une large croix de velours noir. Des culottes en peau de daim blanche assez peu justes pour être rigoureusement décentes, se montraient sous ce premier vêtement et allaient se perdre dans des bottes molles à la d'Abzac, en se garantissant des contacts de leur cuir noir par des manchettes de fine toile d'une blancheur éblouissante. La coiffure consistait en un feutre couleur gris clair à vastes bords, dont la forme basse était entourée d'un galon de soie noire fermé par une boucle d'argent sur le côté droit : un couteau de chasse, à manche d'ivoire incrusté d'acier poli, reposait sur la hanche gauche, soutenu par un ceinturon de velours blanc, et la trompe dont j'ai parlé complétait cet accoutrement d'une sévérité monastique un peu dou-

teuse, je ne fais nulle difficulté d'en convenir.

La cour de l'abbaye, outre une trentaine de moines qui en occupaient le centre, était remplie de chiens, de chevaux, de mulets de bât, enfin de tout ce qui constitue un retour de chasse vraiment royal. Je n'avais rien vu de semblable depuis les Saint-Hubert de Son Altesse Sérénissime le prince de Condé à Chantilly, si ce n'est ce que je venais d'admirer quelques jours auparavant chez le comte de Milnitz.

A la lueur des torches il me fut facile de remarquer aussi que les bâtiments composant l'abbaye occupaient une vaste étendue de terrains, et que leur aspect était majestueux sans tristesse. Somme toute, j'étais confondu de ce que je voyais, et j'étais tenté de me pincer pour m'assurer que je ne rêvais pas. L'abbé Bouquet avait l'air complétement ahuri : je jugeai que son idée de sabbat ne l'avait pas encore abandonné, et je pensais que les événements de cette journée étaient vraiment trop

forts pour ce que le pauvre homme possédait de courage et de présence d'esprit.

Le beau moine en nous abordant avait soulevé son chapeau avec la plus gracieuse politesse, et ses premières paroles prononcées en très-bon français, ma foi, furent celles-ci :

— La paix soit avec vous, messieurs les voyageurs. Je rends grâce au hasard providentiel qui vous a conduits jusqu'à la porte de cet humble asile.

Je jetai un regard sévère sur l'abbé Bouquet, pour arrêter un *retro Satanas* que je voyais errer sur ses lèvres tremblantes de peur.

Puis je répondis avec effusion au gracieux accueil du moine, et après lui avoir présenté le pauvre aumônier, et nommé mes deux serviteurs Picard et Brin-d'Amour, je lui racontai aussi brièvement que possible toutes nos aventures de la journée, sans omettre, bien entendu, la blessure de mon brave grenadier qui me semblait l'affaire la plus pressante.

Aussitôt le moine s'écria avec le plus aimable mélange d'intérêt et de jovialité :

— Des Français ! des serviteurs de Sa Majesté le roi Louis XV, notre magnanime allié ! des chasseurs !!! messieurs, soyez trois fois les bienvenus ! Et d'abord, reprit-il en élevant la voix d'un ton d'autorité, qu'on prévienne en toute hâte le frère chirurgien, afin qu'il s'occupe sur-le-champ de la blessure de ce vaillant soldat. Un doigt de moins ! heureusement qu'il lui en reste encore neuf, et qu'avec cela on peut très-bien tirer son sabre et lever son verre. Messieurs, vous êtes ici chez vous, et par les os de notre saint patron, vous n'en sortirez pas que le pays à vingt lieues à la ronde ne soit débarrassé des bandes peu courtoises de Sa Majesté la reine de Hongrie ! Touchez là, M. le marquis, morbleu ! mon cher aumônier, voilà mon autre main. Les cérémonies ne sont bonnes que pour les hypocrites, et Dieu merci l'hypocrisie n'a pas encore franchi les murailles de cette respectable demeure. Quand nous parlons, c'est le cœur sur la main ; quand nous chantons, c'est à gorge déployée ; quand nous chassons, c'est *de meute à mort,* et quand nous

buvons, mille pipes de Tokai ! c'est rubis sur l'ongle. Vous savez maintenant la règle de la maison.

— Monsieur, repris-je dès qu'il me fut possible de placer un mot, ayez donc la bonté de me dire où nous sommes, et à qui nous devons un si gracieux accueil.

— Vous êtes dans l'abbaye *den Diekenkrügen* sous l'invocation du grand saint Hubert, et vous voyez en moi dom Conrad de Homspech, abbé supérieur de cette communauté, la seule de notre ordre en Allemagne.

Au nom de Homspech, je saluai profondément, comme j'eusse fait en France, si je me fusse trouvé, moi jeune homme, en face d'un Montmorency authentique.

Dom Conrad me rendit mon salut avec la plus aimable courtoisie, puis il reprit aussitôt :

— Je suppose que vous avez faim et que vous êtes fatigués, messieurs. Voyons, dites-moi sans détour ce qui vous plaira le mieux : partager le repas de la communauté qui va sonner dans un quart d'heure, ou souper dans

votre chambre les pieds sur les chenets.

Je consultai de l'œil l'abbé Bouquet, et je répondis à notre hôte que je préférais qu'on voulût bien nous servir chez nous, si toutefois cela ne devait pas causer de plus longs embarras.

— Eh bien, vous avez raison! s'écria-t-il gaiement, car vous serez plus tôt libres d'aller vous coucher que si vous soupiez avec nous : les jours et les veilles de chasse *nous tablons* longtemps, afin de n'avoir pas besoin de nous relever pour aller à la chapelle chanter matines.

— Et chassez-vous souvent? demandai-je.

— Tous les deux jours, régulièrement.

— Ce qui fait...

— Que nous soupons longuement tous les soirs, car lorsque ce n'est pas jour de chasse, c'est veille de chasse. Nos statuts le veulent ainsi... Mais, messieurs, je ne veux pas vous retenir plus longtemps dans cette cour où l'on gèle ; la curée de ce cerf s'achèvera sans moi ; permettez donc que je vous conduise dans vos appartements. Ce ne sont que des cellules, je

vous en avertis ; mais j'espère que vous voudrez bien m'excuser, et je tâcherai que vous ne soyez pas trop mal.

Il fit signe aux deux frères lais qui se tenaient à ses côtés, immobiles comme des heiduques, et ils se mirent aussitôt en marche vers l'entrée principale de la maison qui nous faisait face. Dom Conrad, l'abbé Bouquet, mes gens et moi, nous les suivîmes.

Nous entrâmes d'abord dans un immense vestibule octogone, auquel aboutissaient quatre longs corridors dont l'extrémité se perdait dans l'éloignement quoiqu'ils fussent parfaitement éclairés.

Des bas-reliefs représentant divers épisodes de chasse, tirés de la vie de saint Hubert, étaient sculptés dans le marbre blanc dont étaient revêtus les huit pans de murs qui formaient l'enceinte du vestibule.

Le plafond était en voûte et à compartiments séparés par des arêtes de pierre finement travaillées. Chacun de ces compartiments renfermait une fresque dont le sujet était em-

prunté aux différents âges de la chasse, depuis Nemrod jusqu'à dom Conrad, abbé de la communauté *den Diekenkrügen*.

Huit lampes d'argent d'une forme simple et gracieuse éclairaient cette pièce.

Nous nous engageâmes dans le corridor de gauche que nous suivîmes dans toute sa longueur, puis nous montâmes un large escalier, dont la pente très-douce nous conduisit au premier étage.

Les deux frères lais s'arrêtèrent dans un autre vestibule beaucoup plus petit que celui du rez-de-chaussée, sur lequel donnaient quatre hautes portes en bois de chêne foncé, mais très-brillant.

Dom Conrad, qui nous précédait, ouvrit une de ces portes et nous dit gracieusement :

— Messieurs, vous êtes chez vous. Ici, à droite, l'appartement de M. le marquis; là, à gauche, la chambre de M. l'aumônier; dans le fond, deux cabinets pour ces braves gens.

— Mais, mon révérend, vous nous aviez parlé de cellules, répondis-je.

— Ce n'est que cela, messieurs : des pièces de vingt pieds carrés au plus, avec un lit, quelques siéges, une table... Maintenant je vous demanderai la permission de vous quitter afin de donner des ordres pour votre souper. Je reviendrai plus tard savoir comment vous vous trouvez. Je n'oublierai pas le chirurgien.

Et il s'éloigna après m'avoir serré la main et s'être borné à adresser un salut poli, mais un peu protecteur, à l'abbé.

Un des frères lais ouvrit la porte du logis qui m'était destiné ; l'autre resta avec l'aumônier pour remplir le même office ; mes gens et mes chiens me suivirent.

J'entrai dans ma chambre et je m'arrêtai stupéfait.

Ma cellule eût été digne de figurer dans le ravissant rez-de-chaussée de Trianon.

Elle n'avait en effet que vingt pieds de large environ, ainsi que venait de me le dire dom Conrad, mais c'était un véritable bijou.

Elle avait pour portières, rideaux de fenê-

tres et tenture une étoffe de soie brun carmélite sur laquelle courait un léger dessin jaune-bouton d'or du plus galant effet. Le lit, à baldaquin et à colonnes torses, était entouré d'amples draperies disposées avec un goût infini et une recherche des plus voluptueuses. En face de ce meuble qui chassait la fatigue rien qu'à le regarder, se dressait une toilette surmontée d'un miroir ovale que supportaient deux anges ou deux Amours à demi cachés dans un nuage de dentelle. Un bureau d'ébène à incrustations de cuivre complétait, avec un buffet pareil et quelques siéges moelleux même à l'œil, l'ameublement de cette pièce dont la vue m'avait vraiment troublé l'esprit.

Picard et Brin-d'Amour étaient ébahis comme moi ; mes deux chiens eux-mêmes me regardaient avec une sorte de vague inquiétude.

En un clin d'œil le frère lai eut allumé les bougies des deux candélabres fixés dans la tenture, et enflammé une pyramide de pommes de pin artistement arrangée dans la cheminée,

de sorte que j'eus à la fois et comme par enchantement de la lumière et du feu.

Puis il me fit un profond salut et se retira en m'annonçant qu'il reviendrait bientôt avec le souper.

— M. le marquis, me dit Brin-d'Amour, les moines de France ne sont que de pauvres gueux en comparaison de ceux-là , et si leur cuisine est à l'avenant, M. l'abbé Bouquet ne reverra jamais reluire les baïonnettes de Beauvoisis.

J'allais répondre à cette boutade de mon brave grenadier, lorsque la porte, que le frère lai avait fermée discrètement, se rouvrit avec fracas et me montra, se précipitant dans ma chambre, un bougeoir à la main, le susdit abbé Bouquet, dont le visage était bouleversé par la colère et l'indignation.

— M. le marquis... M. le marquis... s'écria-t-il d'une voix entrecoupée par la violence de sa colère, c'est une indignité!... un manque d'égards sans exemple!... une insulte inouïe, dont vous m'aiderez à tirer vengeance !

— Mon Dieu, l'abbé, qu'avez-vous? lui demandai-je.

— Se jouer à ce point d'un homme de mon caractère!

— Mais enfin de quoi s'agit-il?

— Et dans une abbaye encore!

— Si vous disiez ce qui vous offusque, je pourrais peut-être partager votre irritation et m'associer à votre vengeance.

— Eh bien, suivez-moi, et si vous restez calme, je dirai que vous n'avez aucune considération pour votre compagnon de voyage.

Il sortit en prononçant ces mots, et je le suivis, très-intrigué sur mon honneur de ce que j'allais apprendre.

Il me conduisit dans sa chambre, située en face de la mienne, et quand il fut arrivé au milieu, il éleva son bougeoir vers le plafond et me dit d'une voix sourde et humiliée :

— Si ce n'est pas une horreur!

— Mais, mon cher abbé, répondis-je, ce plafond me semble très-joli, et je crois cette fresque d'un grand maître.

— J'en étais sûr ! quoi ! M. le marquis, vous ne trouvez que cela à me dire ?

— Que voyez-vous donc là de si monstrueux ?

— Comment !... ces Amours...

— D'abord, l'abbé, qui nous dit que ce sont des Amours ?

— Mais leurs ailes.

— Les chérubins n'en ont-ils pas ?

— Et ces carquois... et ces flèches...

— Ah ! je conviens que les carquois et les flèches... ce sont des anges de l'ancien régime.

— C'est-à-dire des Amours... Voilà justement ce que je disais et ce qui me révolte... Mais ce n'est pas tout encore... avez-vous remarqué cette femme ?

— Êtes-vous bien sûr que ce soit une femme, l'abbé? Règle générale, il ne faut juger les gens que sur le costume... et ici... je vous engage à prendre des informations auprès des personnes de la maison.

— Mais, M. le marquis, il n'y a pas à s'y tromper... regardez donc.

Et l'abbé se haussa sur la pointe du pied pour rapprocher sa bougie du plafond.

— Je m'en rapporte à vous, l'abbé, dis-je avec autant de sérieux que possible. Et quand ce serait une femme, il n'y aurait pas de quoi vous indigner si fort ; ne la regardez pas et tout sera dit : d'ailleurs, moi, je crois qu'il y a là quelque allégorie dont le sens nous échappe pour le moment : nous le découvrirons plus tard.

— Je ne resterai pas dans cette chambre !

— Quelle raison donnerez-vous pour en demander une autre ?

— La véritable.

— Et si dom Conrad, pour qui ce sera un grave outrage, se fâche ?

— Je me fâcherai plus fort que lui.

— Allons, il nous priera d'aller chercher gîte ailleurs.

— Eh bien, soit.

— Et nous retrouverons la forêt sans fin, le froid de quatorze degrés et les *Manteaux rouges* en embuscade, toutes choses pour les-

quelles vous n'avez pas une grande sympathie, si j'ai bonne mémoire.

Je vis que l'abbé était ébranlé, alors je repris aussitôt :

— Au surplus, mon cher ami, si vous vous obstinez je m'associerai à votre résolution en bon camarade, et je dirai : A la garde de Dieu ! marcher, geler et me battre sont des choses que je fais depuis six semaines, et un jour de plus...

— Convenez au moins, interrompit-il avec plus de calme, qu'on aurait bien pu me loger ailleurs?

— Ils ont peut-être raisonné d'après cette maxime, que *tout est sain pour les saints.* Tenez, l'abbé, à votre place je ne réclamerais pas... Ce qu'on n'est pas censé voir, c'est comme si on ne l'avait pas vu... Vous qui connaissez si bien les femmes, comment ne savez-vous pas cela ?

Il allait répliquer, lorsqu'un bruit de pas retentit dans le vestibule.

Presque aussitôt nous vîmes entrer un moine

qui s'annonça comme le frère chirurgien ; je lui dis que Brin-d'Amour était dans ma chambre, et il y alla.

Derrière lui venaient cinq ou six frères lais, portant sur la tête de grandes mannes recouvertes de serviettes d'une blancheur éblouissante.

— Où M. le marquis désire-t-il que nous mettions le couvert ? me demanda celui qui semblait le chef des autres.

— Mais ici... Vous permettez, l'abbé ?

Puis j'ajoutai à voix basse :

— Vous en serez quitte pour fermer les yeux quand vous lèverez la tête pour boire.

Et je sortis pour aller assister au pansement de Brin-d'Amour.

Quand je revins, dix minutes après, la table était dressée, le souper servi, et l'abbé se promenait de long en large comme un homme impatient.

Nous nous assîmes sans échanger une parole, et je servis le potage.

— Voilà la première fois que je trouve de

bon bouillon en Allemagne, me dit l'abbé en me tendant son assiette une seconde fois.

Je ne répondis rien, mais quand il eut achevé cette seconde tournée, comme dirait le maître d'hôtel de mon ami le commandeur de Ponteaubert, je lui versai dans un immense *Vidrecome* [1] une rasade d'un vin pelure d'oignon de l'aspect le plus réjouissant.

Il le but tout d'un seul trait en fermant les yeux, mais plutôt comme s'il se recueillait que comme quelqu'un qui craint d'avoir la vue offusquée par un objet désagréable.

— Je crois que c'est du vieux Pommard, fit-il avec un claquement de lèvres très-significatif.

— Si vous n'en êtes pas bien sûr, répondis-je, *nous* pouvons recommencer?

Ce *nous* indique que je lui avais fait raison.

Il me tendit son *Vidrecome*, qui fut rempli et vidé de nouveau : cette fois son recueille-

[1] Grande coupe de verre dont on se sert en Allemagne.

ment fut moins profond, car ses yeux ne se fermèrent qu'à moitié ; alors je me mis à découper une poularde avec le plus grand sang-froid.

Après la poularde nous entamâmes un quartier d'agneau à la peau dorée et à la chair douillette. L'abbé lui fit fête avec un bruit de mâchoires qui témoignait d'une profonde satisfaction intérieure.

Puis vinrent des épinards à la graisse d'oie, des œufs au jus et une crème d'amandes parfumée au cédrat.

Pendant ce temps les rasades allaient leur train, avec cette seule différence qu'un vieux Johannisberg avait succédé au vieux Pommard.

Au quatrième *Vidrecome*, non-seulement l'abbé ne fermait plus les yeux, mais encore il restait en extase pendant quelques secondes, les regards attachés au plafond.

— M. le marquis, s'écria-t-il enfin, vous étiez parfaitement dans le vrai : je n'avais pas le sens commun.

— Mon cher abbé, je ne dis jamais les choses aussi crûment; mais, enfin, de quoi s'agit-il ?

— Vous savez bien cette peinture qui m'avait scandalisé ?

— Ah ! oui, je crois me rappeler... Eh bien?

— Je ne sais pas où j'avais l'esprit.

— C'était la suite de vos émotions de la journée.

— Je suis tenté de le croire... Ce tableau est une allégorie...

— Je vous l'avais bien dit...

— Religieuse...

— En remontant à une époque un peu reculée.

— N'est-ce pas toujours par une belle femme entourée de petits enfants que l'on représente la Charité?

— Mais sans doute : et cette délicieuse personne me paraît en effet fort charitable.

— Il est cependant fâcheux, reprit l'abbé, que l'usage, les traditions de l'art n'exigent pas un costume plus ample... plus complet...

car vous conviendrez avec moi, M. le marquis, qu'une couronne de roses sur la tête et deux tourterelles sur l'épaule ne suffisent pas...

— Pour habiller la Charité? interrompis-je vivement. L'abbé, vous êtes dans l'erreur. Les roses, c'est la grâce; les tourterelles, c'est la tendresse; or la tendresse et la grâce, n'est-ce pas là toute la charité? Les allégories sont laconiques, et c'est ce qui en fait le grand charme.

— Il est certain que c'est fort joli, marmotta entre ses dents l'abbé qui disposa en même temps ses deux mains en tube de lunette d'approche, comme pour mieux concentrer son regard.

En ce moment on frappa discrètement à la porte, et presque aussitôt nous vîmes apparaître dom Conrad, portant sous le bras une énorme dame-jeanne recouverte d'un réseau de toiles d'araignées passées à l'état de pétrification.

Il avait quitté sa tenue de chasse; il s'avançait vêtu du beau et sévère costume de son

ordre, qui consistait en une longue robe de laine blanche sur laquelle tranchaient les deux croix de velours noir que nous avions déjà remarquées sur le devant et le derrière de sa jaquette de chasse ; une autre croix, mais celle-là en or richement travaillé, descendait sur sa poitrine, suspendue à un large ruban de moire violette.

— Messieurs, nous dit-il, j'ai quitté la table de nos vénérables frères pour venir boire à votre santé avec ce Tokai qui a été donné au trisaïeul de mon père, par Sa Majesté l'empereur Charles-Quint, à qui Dieu fasse paix.

Comme on avait apporté plusieurs verres, il ne fut pas difficile d'en trouver un pour dom Conrad, qui déboucha la dame-jeanne avec une merveilleuse prestesse, après avoir pris place à nos côtés.

Les coupes furent remplies et nous bûmes réciproquement à nos santés, ce qui était bien superflu, car nous nous portions à merveille.

— Mais, M. l'aumônier, dit dom Conrad,

pourquoi levez-vous donc toujours vos regards vers le ciel? J'espère que vous ne lui demandez pas votre pain quotidien : ce serait une grave insulte à l'hospitalité de l'ordre de Saint-Hubert.

— Mon révérend, balbutia l'abbé, c'est cette allégorie de... de...

— De Vénus sortant de l'onde, iuterrompit gravement dom Conrad.

— Ah! c'est Vénus? ajouta l'abbé. Superbe femme! superbe femme, mon révérend.

Et il avala un grand verre de Tokai en se renversant sur le dossier de son fauteuil.

— C'est l'ouvrage d'un de nos plus grands peintres, repartit dom Conrad négligemment. Le sujet n'est pas très-monastique... mais comme il ne vient presque jamais que des hommes ici, cela n'a pas d'inconvénient.

— C'est ce que je disais tout à l'heure à M. le marquis, mon révérend, se hâta de reprendre l'abbé.

Je lui lançai un regard qu'il ne tint qu'à

lui de traduire ainsi : *Il faut convenir, mon cher, que vous êtes un fameux hypocrite.*

Il ne sourcilla pas, bien qu'il fût assez facile à déconcerter d'habitude ; mais en ce moment il était soutenu par cette confiante assurance qui se trouve au fond d'une bouteille, et je ne sais ce qu'il aurait fallu pour l'embarrasser.

—Excusez-moi, messieurs, si je vous quitte, nous dit dom Conrad en se levant ; mais mes fonctions d'abbé supérieur de cette communauté m'imposent des devoirs dont je ne m'écarte jamais : j'ai laissé nos vénérables frères à moitié du souper, il faut absolument que je les rejoigne.

Et, nous saluant avec une affectueuse dignité, il sortit d'un pas à la fois léger et majestueux.

— Eh bien, l'abbé, dis-je, croyez-vous être encore au sabbat, comme vous le prétendiez lorsque nous sommes arrivés ?

— M. le marquis, j'étais alors presque à jeun, et, voyez-vous, quand mon estomac est

vide, il y a toujours un peu de trouble dans mon cerveau.

— Et maintenant ?

— Oh ! maintenant mon œil et mon jugement sont également nets : nous sommes bien chez des moines. Quel ordre respectable, M. le marquis ! comme ça vous est cossu ! comme...

— Ainsi vous ne voulez plus vous en aller ?

— M'en aller, qui a parlé de cela ?

— Vous, mon cher ami ; mais vous étiez encore à jeun. Allons, allons, je vois que je puis dormir tranquille : vous ne déserterez pas pendant la nuit. Bonsoir, mon cher abbé : tâchez de ne pas trop rêver *à la Charité*.

Et je quittai à mon tour la table pour regagner ma chambre à coucher.

J'y trouvai Picard qui venait de souper de son côté avec les frères lais et était enchanté comme nous de l'excellente tenue de la maison. Il m'apprit que Brin-d'Amour avait un peu de fièvre, mais que le frère chirurgien avait déclaré que ce ne serait rien, pourvu

qu'on lui laissât quatre ou cinq jours de repos absolu.

— Eh bien, nous les passerons ici, répondis-je en commençant à me déshabiller ; je crois que ces bons moines ne demanderont pas mieux que de nous garder ce temps-là.

Dix minutes après j'étais étendu dans un excellent lit dont Picard avait tiré les rideaux, et je sentais descendre sur mes paupières alourdies un sommeil déjà peuplé de délicieuses visions.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

Prologue. L'oncle d'Amérique . . . . . P. 7
Première partie. La comtesse Aurore.
I. Les échantillons de Beauvoisis. 31
II. Premier rayon de la comtesse Aurore. . . 51
III. Coquetteries 79
IV. Les colombes effarouchées 91
V. La fatuité d'un ours blanc 105
VI. Beauvoisis éprouve un échec 127
Deuxième partie. Les Moines.
I. Le bouquet de roses 157
II. Les Manteaux rouges. 171
III. L'abbaye de Saint-Hubert 191
IV. Dom Conrad de Homspech. 215

FIN DE LA TABLE.

UN CAPITAINE

DE

BEAUVOISIS.

TOME DEUXIÈME.

Imprimerie de J. Stienon.

UN CAPITAINE

DE

BEAUVOISIS

PAR

Le marquis de Foudras.

TOME DEUXIÈME.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBR.-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1849

DEUXIÈME PARTIE.

LES MOINES.

(SUITE.)

V

Les victimes de l'amour fidèle.

Il était grand jour quand je m'éveillai le lendemain aux sons argentins de deux ou trois cloches qui babillaient en partie un joyeux carillon.

Je sautai hors de mon lit, frais et dispos, et je me hâtai de courir à la fenêtre pour reconnaître le pays, comme l'on fait toujours quand

sortis dans le vestibule pour dire à Picard de venir bien vite m'accommoder. Il était aux aguets comme d'habitude, et il entra aussitôt.

Lorsque j'eus du feu, ce qui ne fut pas long, Picard alla ouvrir une porte, qu'il supposait devoir conduire à un cabinet de toilette; il ne se trompait pas.

Il n'y avait pas deux secondes qu'il m'avait quitté, lorsqu'il me cria :

— M. le marquis ! M. le marquis, venez donc voir ce que j'ai découvert !

Je me levai du fauteuil sur lequel je m'étais assis en face de la cheminée, et je courus dans le cabinet de toilette.

En y entrant je poussai une exclamation de surprise et de joie.

En face de moi se dressait contre un panneau de boiserie un magnifique portrait de femme.

Cette femme était la comtesse Aurore de Milnitz !

Il n'y avait pas à s'y tromper : la ressemblance sautait aux yeux.

Elle était représentée en pied dans son élé-

gant et pittoresque costume de chasse, le sourire sur les lèvres, la malice dans le regard, telle enfin que je l'avais vue quelques jours auparavant.

Cependant je ne pouvais en croire mes yeux; je me tâtais pour savoir si j'étais bien éveillé; j'en appelais au témoignage de Picard, et quoiqu'il m'affirmât que c'était bien l'enchanteresse du château de Milnitz, je doutais encore comme on doute de l'impossible malgré les apparences.

Enfin, n'y tenant plus, je dis à mon valet de chambre :

— Cours me chercher M. l'abbé Bouquet, et s'il n'est pas éveillé encore, jette-lui un pot d'eau froide sur la tête !

Je ne savais plus où j'en étais.

Fort heureusement pour l'abbé il était levé et habillé, de sorte qu'il arriva sur les talons de Picard.

— Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! s'écria-t-il en entrant dans le cabinet de toilette où j'étais resté en extase.

— Ce n'est donc pas une illusion ! m'écriai-je à mon tour.

— C'est bien *elle*, M. le marquis, repartit-il aussitôt.

— Mais, l'abbé, comment vous expliquez-vous ce prodige ?

— M. le marquis, je ne me l'explique pas : c'est ma manière de m'en tirer avec les prodiges.

— La comtesse Aurore dans un couvent de moines ! repris-je en proie à une véritable hallucination.

— Vénus y est bien, M. le marquis, fit l'abbé.

— C'est moins extraordinaire.

— D'accord.

— Et que ce portrait se trouve justement faire partie de l'appartement qu'on m'a donné.

— Oh ! ceci ne peut être que l'effet du hasard, car on ne saurait supposer...

— Eh bien, messieurs, comment avez-vous passé la nuit ? interrompit une voix que nous reconnûmes pour celle de dom Conrad.

Nous nous retournâmes vivement, avec la pensée que notre hôte nous expliquerait le mystère qui nous mettait l'esprit à la torture.

Préoccupés, nous balbutiâmes quelques paroles inintelligibles, et dom Conrad reprit :

— Vous admirez ce portrait, n'est-ce pas? Que feriez-vous donc si vous pouviez juger comme moi du mérite de la ressemblance.

— Mais je le puis! m'écriai-je.

— Et moi aussi, ajouta l'abbé.

— Quoi! messieurs, reprit dom Conrad, vous connaissez ma charmante nièce, la comtesse Aurore de Milnitz?

— La comtesse Aurore de Milnitz est votre nièce, mon révérend! dis-je avec feu.

— Fille de ma propre sœur, M. le marquis; mais où et comment l'avez-vous vue?

— Au château de Milnitz, chez son oncle le chambellan, où nous avons passé quarante-huit heures la semaine dernière.

— Alors nous sommes en pays de connaissance. Vous allez me conter cela, M. le marquis.

Nous rentrâmes dans ma chambre, nous nous établîmes dans des fauteuils au coin du feu, et je me hâtai de faire à dom Conrad le récit de ma rencontre avec le comte de Milnitz, notre séjour dans son château, et le service que je lui avais rendu en me disant prisonnier pour me faire échanger contre son fils.

— Mais la petite folle doit vous adorer, car elle aime beaucoup son cousin, dit dom Conrad. Nous sommes un peu en froid, son oncle et moi, ajouta-t-il. Il a pris parti pour la reine de Hongrie, et comme je me suis rallié à la cause de l'Électeur, nous ne nous voyons plus depuis la guerre; cependant je suis charmé d'avoir de leurs nouvelles. C'est une charmante fille que ma nièce. Elle est un peu coquette, un peu étourdie; mais elle a un bon et noble cœur, et si son mari sait s'y prendre il sera heureux avec elle. Mais, M. le marquis, je vais vous laisser habiller, car le déjeuner de la communauté ne tardera pas à sonner, et si vous avez l'intention de nous faire l'honneur d'y assister, il ne vous reste que le temps

tout juste. M. l'aumônier, puisque vous êtes prêt, je vais vous conduire à la chapelle, où *vous* pourrez avoir encore un petit bout de messe, à moins que vous ne préfériez *vous* en dire une entière : dans ce cas vous déjeuneriez après nous.

L'abbé fit la grimace, cependant il se leva pour suivre dom Conrad, et tous deux sortirent.

Dès qu'ils m'eurent quitté, je courus me remettre en contemplation devant le portrait de la comtesse, pendant que Picard me coiffait.

J'aurais volontiers passé là toute ma journée; et il fallut que je me fisse violence pour m'en arracher, quand le frère lai, remplissant les fonctions de maître d'hôtel, vint me dire que le révérend abbé supérieur de la maison *den Diekenkrügen* m'avait précédé au réfectoire.

Il eût été de la dernière inconvenance de le faire attendre; d'ailleurs, l'idée me vint que si je quittais, pour le rejoindre, le portrait de la

comtesse Aurore, je pourrais parler d'elle avec lui.

Cette réflexion me donna la force de m'arracher à ma contemplation, et je me dirigeai vers le réfectoire.

L'abbé Bouquet y était déjà : il avait préféré le bout de messe d'un des moines, à celle entière qu'il aurait pu *se* dire à lui-même.

Dom Conrad, ayant à sa droite et à sa gauche les deux frères les plus élevés en dignité dans la maison après lui, me reçut sur le seuil du réfectoire avec une sorte de cérémonial, et me conduisit vers un fauteuil placé à côté du sien sur une estrade qui nous élevait d'un demi-pied environ au-dessus des autres convives.

Puis il prononça, debout et d'une voix forte, le bénédicité, que tous les moines marmottèrent entre leurs dents. Cela fait, on se mit à table avec autant de silence et de recueillement que si les bons moines prenaient leurs places dans les stalles du chœur au lieu de les prendre sur les chaises bien rembourrées d'un festin.

Nous étions trente-deux, y compris l'abbé Bouquet et moi : restait donc un nombre rond de trente personnes pour la communauté : dom Conrad me dit que c'était le grand complet.

Il me nomma en outre les principales fonctions de la maison et m'en désigna les titulaires en ces termes :

— En face de nous, M. le marquis, vous voyez ce moine long et mince, qui serait certainement lévrier si le baptême n'en eût fait un homme. C'est frère Actéon, notre grand-veneur et après moi le premier dignitaire de la communauté. Je ne vous parle pas de ses mérites pour conduire un équipage avec savoir et intrépidité : vous le jugerez demain à l'œuvre, si, comme je m'en flatte, vous honorez notre chasse de votre présence. Ici, à ma droite, je vous montrerai dans la personne de ce petit homme, gros, court et rouge, à qui il ne manque, pour ressembler à un broc plein, que d'être debout au milieu de la table au lieu d'être assis devant le pourtour, frère Vi-

vant, cellerier, sommelier et économe de la maison. C'est un personnage d'un rare mérite qui vous juge l'âge et le cru d'un vin rouge et blanc, rien qu'à voir la tache qu'il a faite sur le jabot d'un buveur. A sa gauche est frère Libri, notre bibliothécaire. La vénerie allemande lui doit une élégante traduction des œuvres de notre savant du Fouillioux et des commentaires fort curieux sur le livre de Gaston Phœbus. Vous aurez, j'en suis sûr, grand plaisir à converser avec lui, et il s'estimera heureux de recueillir les lumières que vous voudrez bien lui communiquer. C'est un homme que je tiens en grande considération, car il n'a pas son pareil pour débrouiller un change : dans nos chasses, il est la pensée comme frère Actéon est l'action. Tous les moines ici présents sont de simples membres de la communauté, ce qui n'empêche pas chacun d'eux d'avoir sa valeur personnelle. Nous sommes ici bien moins une congrégation religieuse qu'une famille, une réunion d'amis et de frères, associés par le vœu prononcé au pied des

autels de ne jamais nous séparer. Tous chasseurs intrépides et incorrigibles, qu'avions-nous de mieux à faire que de nous placer sous l'invocation de saint Hubert, et d'assurer l'avenir de la bonne harmonie de nos relations par l'établissement d'une règle monastique? J'ai eu cette heureuse inspiration, et je dois dire que le succès a surpassé mon attente, car cette maison est l'asile de la paix, du bonheur et de la véritable et honnête liberté.

— Ceci, mon révérend, répondis-je, commence à m'expliquer une partie des étonnements que j'ai éprouvés depuis hier soir; mais vous me permettrez d'ajouter qu'il me reste encore bien des choses à apprendre... et si j'osais...

— Osez, osez, M. le marquis! Nous n'avons, Dieu merci, rien à cacher à personne. Questionnez-moi donc : je suis prêt à vous répondre.

— Eh bien, mon révérend, repris-je avec un certain embarras, ces splendeurs royales qui vous environnent...

— Sont le résultat d'une association de grandes fortunes, interrompit dom Conrad. Quand de vives et profondes douleurs me déterminèrent à fuir le monde (ici Sa Révérence avala d'un trait une coupe qui pouvait contenir une demi-pinte), je possédais cette demeure et environ deux cent cinquante mille florins de revenu [1]. C'était, vous en conviendrez, un point de départ fort satisfaisant. Alors, je n'avais pas d'autre visée que de me faire ermite... ermite chasseur, bien entendu. Quelques amis, confidents de mes chagrins et de ma résolution, vinrent pour me visiter une dernière fois. Comme moi ils avaient tous le cœur plus ou moins brisé (dom Conrad vida sa coupe de nouveau), et ils m'exprimèrent le désir de suivre mon exemple. « Faites mieux, leur dis-je, associez votre destinée à la mienne, et fondons une communauté de moines sous l'invocation de saint Hubert, patron de tous les chasseurs du monde. » Ma

[1] Un demi-million de notre monnaie.

pensée fut soudain comprise, adoptée à l'unanimité et mise à exécution séance tenante. Ces amis étaient riches et commencèrent par confondre leur fortune avec la mienne. L'affaire s'ébruita, il nous vint des demandes de tous les coins de l'Allemagne, et trois mois après nous étions déjà vingt-quatre. Alors nous arrêtâmes nos statuts, que nous soumîmes à l'approbation de la cour de Rome, et à notre première réunion légale, tous les suffrages m'élevèrent à la dignité d'abbé supérieur. Nous sommes aujourd'hui trente, nombre que nous ne pouvons pas dépasser, et nous jouissons d'un revenu annuel qui équivaut à trois millions de vos livres de France. Telle est, M. le marquis, l'histoire exacte et abrégée de la communauté de Saint-Hubert.

Pendant ce discours assez long, la coupe allait toujours son train, et le digne abbé ne perdait pas un coup de dent. Il procédait à cette triple opération de boire, de manger et de parler avec une régularité si bien entendue, que les gorgées, les bouchées et les paroles

se succédaient sans se gêner, comme s'il ne faisait qu'une chose à la fois. C'était merveille de le voir et de l'écouter. L'abbé Bouquet, avec son bavardage perpétuel, sa soif inextinguible et son appétit insatiable, n'eût pas été digne d'être un des enfants de chœur de dom Conrad de Homspech.

— Votre curiosité est-elle entièrement satisfaite, M. le marquis ? ajouta-t-il avec la plus aimable obligeance.

Je fis une réponse entortillée qui signifiait clairement que je voudrais bien savoir quelque chose encore.

— Je crois vous deviner, reprit notre vaillant amphytrion : vous ne seriez pas fâché de connaître les motifs qui m'ont déterminé à quitter le monde pour m'ensevelir dans la retraite.

— Je n'aurais jamais osé questionner Votre Révérence sur un sujet aussi délicat... mais si elle daignait... s'il n'y avait pas d'indiscrétion...

— Il n'y en a pas l'ombre ! Raconter le

naufrage quand on a eu le bonheur de toucher au port, c'est presque une jouissance, et cela devient un devoir, car on montre les écueils à ceux qui naviguent encore sur l'océan agité de la vie. Frère Vivant, ajouta-t-il en s'adressant au père cellerier, veuillez dire qu'on mette devant moi une bouteille de Tokai de Sa Majesté l'empereur Charles-Quint, à qui Dieu fasse paix dans sa miséricorde.

La bouteille fut apportée et je la reconnus à sa forme et à son réseau de toiles d'araignée pétrifiées, pour une sœur de celle que nous avions bue la veille à souper.

Dom Conrad remplit sa coupe et la mienne, puis il me dit en baissant la voix :

— Avez-vous été amoureux dans votre vie bien courte encore, M. le marquis ?

Il va sans dire que, pour l'honneur du régiment de Beauvoisis, je répondis affirmativement : je crois même que je donnai à entendre que cela m'était souvent arrivé.

—Et peut-être que dans ce moment même... ajouta dom Conrad en attachant sur moi un

regard pénétrant. Au fait, puisque vous avez rencontré mon charmant démon de nièce, votre cœur doit être occupé ; alors vous ne m'en comprendrez que mieux.

Je m'inclinai, ce qui pouvait être interprété dans le sens d'un aveu tacite.

— Eh bien, reprit dom Conrad, toujours à voix basse, c'est l'amour qui a causé mon malheur.

— Vous avez été trompé ? murmurai-je à son oreille inclinée vers moi.

— Jeune homme, pour qui me prenez-vous ? repartit dom Conrad d'un ton sévère. N'y a-t-il donc pas d'autre douleur dans l'amour que la trahison ?

— Ah ! oui... balbutiai-je : il y a encore la mort... Que Votre Révérence me pardonne d'avoir rouvert les blessures de son cœur.

— Ainsi, me dit-il d'un ton à demi gognenard, qui ne me semblait guère en harmonie avec les graves confidences auxquelles je m'attendais, vous ne voyez que cela en fait d'infortunes amoureuses : la trahison et la mort ?

— J'avoue humblement à Votre Révérence que jusqu'à ce jour je n'avais pas...

— Et la fidélité, jeune homme ! La fidélité, ce hasard fatal qui atteint de loin en loin un malheureux... Est-ce que vous n'avez jamais réfléchi aux ravages qu'elle peut causer aux âmes bien nées que le sort a désignées pour en être les victimes ?

— Excusez-moi, mon révérend, mais les occasions m'ont manqué pour faire les remarques dont vous voulez bien me parler, et...

— Eh bien, priez Dieu qu'il en soit toujours ainsi, interrompit dom Conrad d'un ton solennel et pénétré.

— Quoi ! mon révérend, c'est pour avoir été fidèle pendant tant d'années que vous avez fini par devenir misanthrope ? Au fait, je comprends qu'à la longue...

— Mais, M. le marquis, interrompit de nouveau, et cette fois avec une sorte d'impatience, le noble abbé de Saint-Hubert, nous avons bien de la peine à nous entendre. Ce

n'est pas de ma fidélité que j'ai eu à souffrir, c'est de celle de la femme que j'aimais. Comprenez-vous maintenant ?

— A peu près... Mais j'avais toujours cru...

— Que c'était très-rare, n'est-ce pas ? Eh ! c'est justement là qu'est le guignon ! la fatalité !

— Et vous êtes ici trente dans le même cas? repris-je avec une véritable stupéfaction.

— Chut ! Ils le prétendent tous, mais les trois quarts se trompent. Ils se posent en victimes de la constance de leurs maîtresses, et ils ne le sont que de la leur. C'est un petit subterfuge qu'ils se permettent pour s'introduire ici. Moi et les anciens de la communauté nous fermons les yeux et nous en rapportons à ce qu'ils nous disent.

— Tout cela me semble si merveilleux, mon révérend, que je suis presque tenté de vous considérer comme l'inventeur de ce genre d'infortune.

— N'en plaisantez pas, jeune homme, car

il n'en est point de plus réelle. J'ai été trompé vingt fois de la manière la plus indigne avant d'en arriver là ; eh bien, je déclare que le chagrin que j'en ai ressenti n'était rien auprès de celui qui m'a précipité dans ce cloître. Mieux vaut mille fois être congédié sans explication comme un laquais, que d'être gardé comme un esclave.

— Mais il me semble qu'on peut toujours s'affranchir...

— Erreur, erreur. Quand une femme a compris que le seul moyen qu'elle ait de vous rendre malheureux est de persister à vous aimer, elle emploie tout ce qu'elle a de ruse dans l'esprit et de perfidie naturelle dans le cœur à resserrer chaque jour les liens qui vous unissent à elle. Vous la maltraitez, elle le souffre ! vous la trompez, elle vous le pardonne ! vous la poignardez de vos infidélités, elle vous le rend en vous étouffant de sa constance, et c'est un duel à mort dans lequel vous finissez par succomber, car vous acceptez le joug pour terminer la lutte.

— Et oserais-je vous demander, mon révérend, combien a duré pour vous ce supplice?

— Une année, M. le marquis! Douze mois longs comme douze siècles! Tenez, quand j'y pense, il me semble que je sens des rides se creuser sur mon front.

— Chassez ce pénible souvenir, lui dis-je, convaincu par son air profondément pénétré.

La dame-jeanne de Tokai était encore à moitié pleine : dom Conrad nous en versa à chacun une rasade, et quand il eut bu la sienne sans reprendre haleine, sa physionomie un moment altérée redevint placide et souriante.

— Oh! me dit-il, j'ai bien oublié ces mauvais jours. La vie que nous menons ici est si douce et si calme. Beaucoup d'exercice, un peu de prière, de l'amitié, de la conversation : avec cela, le passé si douloureux qu'il soit est à peine un songe.

— Je juge, d'après ce que vous avez eu la bonté de me dire, mon révérend, qu'une des

règles de votre ordre est de ne jamais recevoir de femmes ici.

— Pas précisément, car nous en avons une autre qui nous fait un devoir d'accorder indistinctement l'hospitalité à tous ceux qui nous la demandent. Or, vous comprenez, M. le marquis, que le hasard ou la curiosité doivent nous amener souvent des visiteuses ; mais comme un article de nos statuts nous défend de les garder plus de quarante-huit heures...

— L'inconvénient dont vous avez souffert, interrompis-je, ne saurait avoir lieu.

— Précisément.

— Et vous n'avez jamais de regrets ?

— Des regrets ! quelle folie ! tout est joie quand le commencement et la fin d'un plaisir se touchent ! Il n'y a que les longs bonheurs qui amènent les longs chagrins : j'en ai fait la triste expérience.

Pendant cette conversation, le déjeûner des bons moines avait suivi paisiblement son cours, et quelques regards que je jetai à la dérobée sur les convives, m'avaient appris qu'ils étaient

presque tous doués à un degré éminent de l'appétit intelligent et solide de leur vénérable supérieur.

Dom Conrad, en se levant majestueusement de son siége, donna le signal *des grâces*, qui furent récitées de la façon la plus édifiante.

Il y eut ensuite un moment de silence recueilli, puis mon hôte, se tournant vers moi, me dit :

— Vous m'excuserez, si je vous quitte, M. le marquis ; mais après ce premier repas nous avons toujours deux heures de méditation dans nos cellules : c'est la règle. Quand ce devoir sera rempli, j'irai vous rejoindre, si vous le permettez, et vous ferai visiter en détail notre maison et tous les établissements qui en dépendent. Dans l'après-midi, nous faisons une légère collation, après laquelle nous nous rendons à l'office du soir ; puis, vient le souper : comme c'est veille de chasse, il se prolonge ordinairement jusqu'aux matines. Vous ne prendrez de ces différents exercices que ce qui vous conviendra.

L'abbé Bouquet s'était rapproché de nous pendant la durée de ce petit colloque, et nous sortîmes tous ensemble du réfectoire : nous pour regagner nos appartements, les bons pères pour se retirer dans leurs cellules.

Un quart d'heure après, j'eus envie d'aller faire un tour de promenade sur une espèce de mail que je voyais de mes fenêtres, et pour m'y rendre, je fus obligé de parcourir dans toute sa longueur un des immenses corridors qui aboutissaient au vaste vestibule du rez-de-chaussée. Je n'y avais pas fait dix pas, que mes oreilles furent frappées d'une multitude de bruits extraordinaires qui m'arrivaient de diverses directions.

On eut dit des chantres de paroisse s'exerçant à jouer du serpent à la sourdine, les uns en faux-bourdon, les autres sur un ton plus élevé.

Je m'arrêtai pour écouter et je reconnus bientôt des ronflements humains parfaitement caractérisés.

Je me rappelai alors que c'était l'heure de

la méditation des bons moines de Saint-Hubert, et je continuai mon chemin en marchant discrètement sur la pointe du pied.

L'abbé Bouquet, en me quittant, m'avait dit aussi qu'il allait méditer, pour se conformer à la règle de la maison. Le gaillard avait mieux compris que moi l'esprit de l'ordre.

VI

La collation.

Quand je rentrai chez moi, au bout d'une heure, la méditation durait toujours ; il me sembla même, à certains signes bruyants, qu'elle avait atteint son plus haut degré de ferveur.

Je m'établis au coin de ma cheminée, dans un endroit d'où je pouvais voir, par la porte ouverte de mon cabinet de toilette, le portrait de la comtesse Aurore.

Un chaud rayon de soleil l'illuminait de la façon la plus heureuse et faisait ressortir tous les charmes piquants de sa resplendissante beauté.

« En voilà une, pensai-je, qui n'enverra jamais personne à l'abbaye de Saint-Hubert pour se mettre à l'abri de sa trop grande fidélité. »

Comme midi sonnait, un certain mouvement se fit dans la maison plongée depuis deux heures dans un profond repos. Peu d'instants après, ma porte s'ouvrit discrètement et dom Conrad entra avec toutes les précautions qu'on observe d'ordinaire pour aborder la chambre d'un malade.

Son teint était frais et vermeil ; une douce langueur tempérait l'habituelle vivacité de son regard ; sa bouche souriait à demi : il était facile de voir que sa méditation avait dû le transporter au milieu des joies du paradis, car son front majestueux en reflétait le calme rayonnant.

— Ah ! je vous y prends, M. le marquis,

me dit-il d'un ton jovial en remarquant que le fauteuil que je venais de quitter pour aller à sa rencontre faisait face au portrait de sa nièce.

— Mon Dieu, répondis-je, il me semble que je n'ai pas dissimulé à Votre Révérence mon admiration pour la plus ravissante femme que j'aie jamais rencontrée.

— C'est vrai, M. le marquis ; parfaitement vrai ; et j'ajouterai que cette admiration je la partage, avec de certaines nuances qui résultent de ma position, de mon âge et de ma parenté avec la comtesse Aurore.

Nous échangeâmes encore quelques paroles sur ce sujet qui me tenait si fort au cœur, puis dom Conrad me rappela l'engagement qu'il avait pris vis-à-vis de moi de me faire visiter sa maison et ses dépendances dans les plus grands détails.

Je lui dis que j'étais entièrement à ses ordres et d'avance intéressé par tout ce que je verrais.

— Tenez-vous beaucoup, ajouta-t-il en se

dirigeant vers la porte, à ce que nous prévenions votre digne aumônier?

— Pas le moins du monde.

— Tant mieux : nous en serons plus à notre aise pour causer, et je prierai d'ailleurs frère Vivant de lui montrer dans un autre moment les caves et les cuisines; je suis convaincu que cela suffira pour contenter sa curiosité.

Dom Conrad, après m'avoir donné cette nouvelle preuve de sa profonde connaissance du cœur humain, prit mon bras et nous sortîmes.

Il me conduisit d'abord à la chapelle, ce que je trouvai tout simple : je m'y attendais.

C'était le plus ravissant petit édifice qui se puisse imaginer. Il était construit en rotonde et recouvert par un dôme que supportaient douze colonnes de marbre blanc. Le maître-autel surpassait en richesse et en élégance tout ce que j'avais vu dans ce genre. Formé de huit quartiers de cristal de roche de la plus belle eau, il laissait voir dans son intérieur un squelette revêtu de magnifiques habits ponti-

ficaux, et couché sur une estrade de satin bleue.

Dom Conrad s'agenouilla en me disant à voix basse :

— Vous voyez là la tête et les deux mains de notre patron saint Hubert. Le reste de son corps est à Maestricht, dont il a été évêque au VIIe siècle.

Je me prosternai à côté de dom Conrad, et dans une oraison fervente je demandai au patron des chasseurs de me conserver le goût de la chasse et les moyens de le satisfaire jusqu'à la vieillesse la plus reculée.

« O grand saint ! dis-je en terminant, prenez toutes mes autres passions et laissez-moi celle-là. »

On conviendra qu'une pareille prière ne pouvait être inspirée que par une foi profonde, et je mentionnerai en passant qu'elle ne fut exaucée que beaucoup plus tard d'une façon complète.

Dom Conrad s'était remis debout ; je suivis de nouveau son exemple.

Il me mena à la sacristie, où il me fit voir plusieurs reliquaires précieux : l'un d'eux renfermait un des andouillers du cerf miraculeux qui avait déterminé la conversion de saint Hubert, en lui apparaissant dans une chasse avec une croix lumineuse entre ses deux ramures.

Nous vîmes encore beaucoup d'autres choses précieuses et authentiques, puis nous nous dirigeâmes vers la vénerie.

Toutes ses dépendances réunies étaient groupées sur un vaste terrain situé au midi du couvent, sur le penchant de la montagne dont il occupait le faîte. Le premier piqueur, qui était aussi un frère lai, comme tous les gens de la maison, nous ouvrit les portes des différents chenils, au nombre de six.

Le premier contenait l'équipage de l'élan.

Le second celui du cerf.

Le troisième celui du sanglier ou *Vautrait*.

Le quatrième celui du loup.

Le cinquième était indistinctement consacré au daim, au chevreuil et au lièvre.

Le sixième et dernier avait pour destination unique et forcée, car il n'aurait pu servir à autre chose, la chasse de l'ours. Il se composait de quarante gigantesques mâtins de Finlande, dont l'aspect était vraiment effrayant. Presque tous portaient sur leurs membres robustes les plus honorables cicatrices. Je n'en vis que trois qui eussent leur queue et leurs deux oreilles.

Tous les autres équipages comptaient de cent à cent vingt chiens, et à l'exception de celui de l'élan qui se recrutait en Lithuanie, et de celui de l'ours, dont je viens de parler, le second, le troisième, le quatrième et le cinquième venaient de France, cette terre classique et bénie de la chasse, me dit dom Conrad avec une franchise qui m'alla droit au cœur.

Au centre des six chenils s'élevait la maison des piqueurs, dont le rez était occupé par une immense galerie entièrement tapissée de trophées de chasse.

Bois de cerfs, d'élans, de daims, de che-

vreuils s'y montraient disposés avec art et réunis par des guirlandes formées de griffes d'ours, de traces de sangliers, de pieds de loups et de lièvres.

Le plafond avait pour ornement une merveilleuse collection d'oiseaux de proie, cloués les ailes étendues comme s'ils planaient dans les airs. Rien n'y manquait, depuis le lâche et cruel vautour qui suit les caravanes dans les grandes plaines de l'Asie, jusqu'à l'audacieux émouchet qui fond du haut des nues sur l'alouette blottie dans le creux du sillon.

Le décoration de cette pièce était tout ce qu'il est possible de se figurer de plus fantastique. La nuit suivante, en sortant de souper, je la revis à la clarté des torches, et elle me représenta une scène du sabbat : les moines qui m'entouraient ne nuisaient pas essentiellement à l'illusion.

Dom Conrad me dit que cet étonnant musée était le résultat de six années de chasse, et je suis convaincu qu'il n'avançait là rien qui ne fût de la plus exacte vérité.

Du pavillon des piqueurs nous nous rendîmes aux écuries qui s'élevaient à peu de distance.

J'y comptai environ cent quarante chevaux placés dans une double rangée de larges stalles. Ils me parurent tous agiles et vigoureux, bien que de structure un peu massive. Dom Conrad me dit que la communauté tirait cette race du Jutland et qu'il n'en connaissait pas de meilleure.

— Au surplus, M. le marquis, ajouta-t-il, vous en essayerez demain et j'ose espérer que vous serez satisfait.

En sortant de là, je crus que nous allions revenir sur nos pas, mais je me trompais, car mon noble guide m'adressa la parole en ces termes :

— Pouvez-vous me donner encore quelques instants et marcher pendant un quart d'heure?

— Mais sans aucun doute, mon révérend, répondis-je.

Nous nous engageâmes alors dans un sentier qui semblait conduire à une profonde vallée

que j'apercevais au-dessous de nous d'une manière confuse, car elle était enveloppée d'une espèce de brouillard que le soleil dont nous jouissions sur la hauteur n'avait pas eu encore le temps de dissiper.

Toutefois, quand nous eûmes cheminé pendant quelques minutes, je crus entrevoir de grandes masses de bâtiments de diverses formes, au milieu desquelles se dressaient çà et là des dômes arrondis et des clochers pointus.

Je me demandais ce que ce pouvait être, lorsque dom Conrad me dit, comme s'il lisait dans ma pensée :

— Ce sont nos établissements de bienfaisance pour les indigents et les malades de la contrée. Je suis sûr, M. le marquis, qu'ils vous intéresseront beaucoup.

On devine que je répondis affirmativement et dom Conrad reprit aussitôt :

— Vous devez comprendre, mon cher hôte, que, si retirés du monde que nous soyons, nous avons dû nous dire qu'il ne suffisait pas de prier, chasser et boire pour gagner le

paradis ; alors d'un commun accord il a été décidé que la moitié de notre immense revenu serait consacré à nos frères dans l'infortune. Par ce moyen notre ordre pourra finir, mais du moins son passage sur la terre aura laissé des traces utiles qui resteront : nous aurons été moines épicuriens et non religieux égoïstes.

— Mais, mon révérend, m'écriai-je, il n'y a pas de destinée plus heureuse que la vôtre !

— C'est vrai, répliqua-t-il avec la plus noble simplicité : les pauvres nous aiment et les heureux du siècle ne peuvent ni nous plaindre, ni nous envier.

— L'envie leur serait cependant bien permise.

— Oui, s'ils réfléchissaient... mais c'est une peine qu'ils prennent rarement comme vous savez sans doute.

Cette petite conversation fut interrompue par notre arrivée devant un immense portail qui s'ouvrit comme de lui-même, quand nous en fûmes à quelques pas.

Nous nous trouvâmes bientôt au centre

d'une vaste esplanade dont les quatre côtés étaient fermés par autant de bâtiments d'une irrégularité à la fois imposante et pittoresque.

— En face de nous, reprit dom Conrad, vous voyez l'hôpital. Il contient soixante lits pour des malades pouvant être guéris, et autant pour des incurables. Vis-à-vis, c'est-à-dire derrière nous, est la maison des orphelins; à notre droite l'asile des vieillards valides, et enfin à notre gauche une école d'art et métiers. Chacun de ces établissements est doté à perpétuité d'un revenu de quarante mille florins. Nous allons, si vous le trouvez bon, les parcourir rapidement l'un après l'autre.

Il va sans dire que j'acceptai, et nous commençâmes immédiatement notre tournée.

Je n'en finirais pas si j'entreprenais de raconter tout ce qui me charma, me toucha et m'émerveilla pendant l'heure que nous passâmes à visiter ces quatre établissements. Jamais la charité ne s'était offerte à moi sous une forme plus noble, plus ingénieuse, plus vrai-

ment apostolique. Nous marchions au milieu des bénédictions de la foule qui se pressait sur nos pas; et aux questions de dom Conrad, aux réponses qui lui étaient faites, on jugeait facilement que sa présence n'était pas un heureux hasard, et qu'il avait l'habitude de tout voir et de tout ordonner par lui-même. Il ne m'apparaissait plus comme le religieux sensuel, sybarite et relâché dont l'abord m'avait quelque peu choqué la veille, tout en m'amusant. C'était maintenant pour moi un véritable bienfaiteur de l'humanité souffrante, qui alliait la magnificence du grand seigneur à l'infatigable et inépuisable charité de l'apôtre. Mêlé à ces infirmes, à ces vieillards et à ces orphelins, il avait l'air d'être au sein de sa famille. Quelques instants auparavant j'eusse été très-inquiet s'il m'avait offert de prier pour moi, et en repassant le grand portail pour revenir à l'abbaye, je lui demandai sa bénédiction.

— Ma bénédiction, jeune homme! me répondit-il avec un mélange de bonhomie et de dignité. Vous êtes bien hardi... Cependant,

ajouta-t-il en levant la main avec une lenteur remplie de dignité et de grâce, je vous la donne, car si elle ne vous fait pas de bien, elle ne vous fera pas non plus de mal.

Vingt minutes après nous entrions dans le grand réfectoire où la communauté était déjà réunie pour la légère collation de l'après-midi dont m'avait parlé dom Conrad.

Une légère collation, *bone Deus!* L'immense table, à laquelle nous allions nous asseoir aux mêmes places que le matin, fléchissait sous le poids des mets solides dont elle était couverte. De quelque côté que la vue se tournât, elle ne rencontrait que jambons monstrueux, pâtés homériques, quartiers de viande froide, gigantesques pyramides de fruits à abriter un homme, brocs de vins et de cidre, de taille à servir d'urne funéraire à un des géants de la garde du roi de Prusse. Et tout cela vous avait un fumet, un bouquet, un aspect à réveiller l'appétit d'un mort. Tout en dépliant ma serviette, je jetai les yeux sur l'abbé Bouquet attablé en face de moi, et j'eus toutes les

peines du monde à m'empêcher de le faire remarquer à dom Conrad. La jubilation de sa physionomie offrait un mélange de comique et d'effrayant que je ne saurais définir. Les yeux lui sortaient de la tête ; ses joues semblaient au moment d'éclater par l'explosion d'une hilarité intérieure parvenue à son dernier paroxysme ; ses lèvres frémissaient ; son menton à triple étage se soulevait et retombait comme les vagues d'un lac agité, et sa main serrait convulsivement une fourchette, avec laquelle il paraissait défier d'un air vainqueur le formidable repas rangé en bataille devant lui.

Mais si ses jouissances furent vives, elles ne se prolongèrent pas très-longtemps, car la collation ne dura guère plus d'un bon quart d'heure, ce qui suffit toutefois pour nettoyer tous les plats et vider tous les brocs. Quand nous nous levâmes de table, il n'y avait plus sur la nappe que des os, des miettes, des pelures, des coquilles et des noyaux ; encore la plupart de ces derniers avaient-ils été broyés

par les robustes mâchoires des bons pères pour en extraire l'amande.

Nous passâmes du réfectoire dans un vaste salon où toute la communauté avait l'habitude de se réunir depuis la fin de son goûter jusqu'à l'heure de l'office du soir.

Je profitai de cette circonstance pour me mettre en rapport avec frère Actéon le grand veneur, frère Libri le bibliothécaire, et quelques autres moines dont les physionomies me revenaient plus particulièrement.

Je trouvai en eux des hommes instruits, spirituels, parfaitement polis, et, ce qui ne me sembla pas moins rare, on ne saurait plus satisfaits de leur sort.

La conversation se prolongea, vive, piquante cordiale, jusqu'au moment où la cloche annonça l'office du soir. Alors nos hôtes se retirèrent à la suite de dom Conrad, qui avait donné le signal du départ, et nous restâmes seuls dans le salon, l'abbé et moi.

— Ah ! M. le marquis, s'écria-t-il en venant s'étaler à mon côté sur un sofa placé près

d'un brasier à rôtir un bœuf, quelle maison!

— Vous ne regrettez donc pas maintenant d'y être venu?

— J'achèterais au prix de cinq cents ans de purgatoire le droit d'y finir mes jours!

— Et vous feriez, je crois, une très-bonne affaire, car je vous suppose destiné à obtenir le même résultat avec beaucoup moins d'agrément.

— Avez-vous vu les caves?

— Non.

— Toute l'armée de M. le maréchal de Belle-Isle y manœuvrerait à l'aise... Mais vous êtes allé aux cuisines?

— Pas davantage.

— Il faut voir cela : les deux bataillons de Beauvoisis y feraient sans peine l'exercice.

— En vérité? Et que dites-vous de la chapelle?

— Petit vaisseau assez coquet... mais pas de style, répondit l'abbé avec une moue dédaigneuse.

— Le maître-autel est admirable.

— Le cuisinier m'a montré une daubière qui l'égale presque en grandeur : il y tient un daim entier avec l'assaisonnement.

— Allons, l'abbé, je vois que vous préférez l'abbaye *den Diekenkrügen* au château de Milnitz.

— Sans contredit, car on ne dîne jamais aussi bien quand il y a des femmes à table, que quand on est entre hommes, la chère fût-elle aussi bonne.

— Je ferai savoir cela à la comtesse Aurore.

— Libre à vous, M. le marquis. Vous comprenez que dans mon état il doit m'être fort indifférent...

— C'est ce que nous verrons; en attendant je crois que nous ferons une chose fort convenable si nous allons passer quelques moments à l'office du soir.

— Vous avez raison, M. le marquis; ce sera un moyen de prendre patience jusqu'à l'heure du souper. J'en ai vu le menu : il sera de la plus grande magnificence.

— Quoi, vous avez déjà faim ! m'écriai-je stupéfait.

— Pas encore, mais cela ne m'inquiète pas : je crois et j'espère.

Et nous prîmes le chemin de la chapelle.

VII

L'office du soir.

Quand nous nous acheminâmes vers la chapelle, l'abbé Bouquet et moi, cinq heures sonnaient à toutes les horloges de l'abbaye, et comme nous étions dans les premiers jours de janvier, ainsi que je crois l'avoir dit au début de cette histoire, le soleil venait de disparaître derrière l'horizon lointain, et le crépuscule

parcourait rapidement les différentes phases qui séparent le jour de la nuit dans cette saison de l'année.

Mais cette circonstance, loin de nuire à l'effet de la scène que nous allions contempler, servit au contraire à nous la faire trouver plus magnifique et plus intéressante encore, car l'office du soir avait lieu à la clarté des flambeaux, ce dont nous fûmes avertis en voyant resplendir de loin les vitraux coloriés du petit édifice que j'ai essayé de décrire à la fin du chapitre précédent.

On aurait cependant tort de conclure de ce que je viens de dire, que la chapelle de Saint-Hubert était illuminée comme une salle de bal ou un théâtre; mais l'éclairage à la fois intelligent et mystérieux, qui la laissait dans une demi-obscurité, était disposé avec tant d'art, qu'on se disait que dix milliers de bougies, portées par des centaines de candélabres, n'auraient jamais pu produire un résultat aussi parfaitement en harmonie avec le lieu de la scène et la situation des personnages qui lui

donnaient un intérêt tout particulier pour nous.

Qu'on en juge.

Chaque moine, dans sa haute et large stalle d'ébène sculpté, avait au-dessus de sa tête un immense globe de cristal de Bohême du plus beau bleu céleste, renfermant dans sa cavité un foyer lumineux dont on ne voyait pas la flamme.

Le jour qui tombait de ces lampes d'une si élégante originalité avait dans ses rayons pâles et doux une teinte religieuse et solennelle dont aucune description, si poétique qu'elle fût, ne pourrait donner l'idée.

S'il me fallait absolument le comparer à quelque chose, je me hasarderais à dire qu'il faisait involontairement penser aux effets que produirait la lune avec sa clarté argentée et suave, si son disque, au lieu de rouler dans l'immensité, était renfermé dans une gigantesque cathédrale.

Il peut se faire que ceci paraisse absurde, dit avec cette sécheresse de style, mais enfin

ce fut l'impression que je ressentis, et comme je n'écris que pour moi, je n'ai pas la crainte de faire hausser les épaules à mes lecteurs.

Quoi qu'il en soit, la délicieuse petite chapelle, éclairée ainsi, offrait un aspect qui n'avait rien de terrestre, de sorte qu'en la contemplant, j'étais tout ensemble inondé de recueillement pieux et transporté d'admiration.

Nos hôtes, que nous apercevions rangés en demi-cercle devant nous, n'étaient plus les moines causeurs, rieurs et ripailleurs avec lesquels nous avions banqueté peu d'heures auparavant. Gravement assis dans leurs stalles, les mains jointes sur la poitrine, la tête inclinée et recouverte de leur ample capuchon blanc, qu'ils portaient d'habitude rejeté sur leurs épaules, ils nous faisaient l'illusion de la communauté la plus austère, pieusement absorbée dans l'exercice d'une de ses pratiques. Comme ils étaient presque tous doués d'une voix magnifique, les hymnes qu'ils psalmodiaient, accompagnés des accords célestes de l'orgue, ravissaient les oreilles et transpor-

taient l'âme dans les régions les plus éthérées de la foi. Ces impressions furent si vives, que nous tombâmes en même temps à genoux sur les dalles du chœur, l'abbé Bouquet et moi, et je suis convaincu que si la comtesse Aurore eut paru devant nous en ce moment, je n'aurais pas même songé à lever les yeux pour la regarder : quelle plus forte preuve pourrais-je donner de mon ravissement?

L'office dura près de deux heures qui passèrent avec la rapidité de toutes les extases, de quelque nature qu'elles soient. Quand les chants eurent cessé, la communauté, se levant de ses siéges avec une imposante lenteur, défila majestueusement devant nous, ayant à sa tête dom Conrad qui portait avec la grâce la plus noble la crosse d'or, marque distinctive de la haute dignité dont il était revêtu. Pendant cette espèce de procession, l'orgue soupirait sur un rhythme grave et doux une marche de l'effet le plus saisissant, et tous les religieux sortirent sans jeter un seul regard sur l'endroit que nous occupions.

Ce fut l'abbé qui m'avertit en se mettant debout que la cérémonie était achevée ; je me levai à mon tour et nous sortîmes.

Quand nous eûmes franchi le portail de la chapelle, nous aperçûmes, de l'autre côté d'une vaste cour qu'il fallait traverser pour regagner la portion habitée de l'abbaye, les dernières files de moines qui s'engouffraient pittoresquement dans le réfectoire, en rejetant sur leurs épaules les capuchons de leurs grandes robes blanches.

En ce moment la cloche sonna le souper, et l'abbé Bouquet hâta le pas en me disant :

— Quel ordre admirable il y a dans cette maison, M. le marquis ! Ce dom Conrad est un fier homme.

— Cette cérémonie était bien belle, lui répondis-je encore sous l'influence de mon émotion.

— Et le souper sera excellent.

— Je crois toujours entendre ces chants si véritablement religieux.

— Le frère cuisinier m'a communiqué le menu : il est splendide !

— L'abbé, vous me l'avez déjà dit... je commence à croire que vous êtes gourmand.

— Mais, M. le marquis, c'est le plus honnête des sept péchés capitaux.

— Vous êtes aussi un peu paresseux.

— Oh ! quelle injustice ! accuser de paresse un homme qui voyage à pied comme un colporteur.

— Si je cherchais bien, je pourrais peut-être trouver autre chose encore.

— M. le marquis, nous allons faire attendre dom Conrad. Tenez, le voilà justement qui vient à notre rencontre.

En effet, nous l'aperçûmes sur le seuil de la porte du réfectoire, et il fit quelques pas au-devant de nous.

Je m'empressai d'aller le rejoindre, pendant que l'abbé murmurait derrière moi :

— *Quelle ponctualité ! ô le grand homme ! ô le saint homme ! J'ai bien envie de déserter les drapeaux de Beauvoisis.*

Dom Conrad nous remercia dans les termes les plus affectueux et les plus polis de nous

être associés aux prières de sa communauté, et moi je lui exprimai avec effusion le bien que j'en avais ressenti.

— Tous les étrangers qui assistent à nos offices en sortent fort touchés, reprit-il : la sincérité est toujours si communicative. Vous êtes sûrement de mon avis, M. l'aumônier!

— Certainement, certainement... et c'est ce que je disais à part moi en voyant Votre Grandeur prendre la peine de venir elle-même nous apprendre que le souper est servi.

— J'espère que vous y ferez honneur, répondit gracieusement dom Conrad en passant son bras sous le mien pour entrer au réfectoire.

Je n'y eus pas plutôt mis le pied, que je m'arrêtai ébloui et stupéfait du spectacle qui s'offrait à mes regards.

Vu à la clarté du jour, le réfectoire ne m'avait d'abord frappé que par l'harmonie des proportions, la richesse et l'heureux mélange des marbres de diverses couleurs dont ses murs étaient revêtus, et la prodigieuse éléva-

tion de son plafond en voûte et peint à fresque par un grand maître.

On comprend dès lors que ce n'était pas tout cela qui causait ma stupéfaction et mon éblouissement : il fallait quelque chose de plus saisissant, surtout après le spectacle dont je venais d'être témoin dans la chapelle, et ce quelque chose ne pouvait être que la décoration de la salle du réfectoire, que j'avais déjà admirée dans sa beauté naturelle.

Cette décoration surpassait en richesse et en élégance tout ce qu'on peut imaginer dans ce genre, si inventif que l'on ait l'esprit.

D'abord, vingt lustres en cristal taillé à facettes et supportant chacun cinquante bougies descendaient de la voûte et versaient des flots de lumière sur toutes les merveilles d'or, d'argent, de porcelaine et de verre dont la table était couverte.

Le centre de cette table était occupé par un immense plateau représentant des rochers, des grottes, un bois mystérieux, une source limpide, tout un paysage, enfin, au milieu

duquel la mythologie jouait une de ses scènes les plus connues : Diane et ses nymphes surprises au bain par le chasseur Actéon.

Les figurines qui remplissaient un rôle dans cette petite idylle dramatique, avaient près d'un pied de hauteur, et elles étaient de la plus idéale beauté.

D'autres groupes plus petits, dispersés çà et là, offraient d'autres sujets de chasse, empruntés à la même *époque*.

Le souper n'était pas encore servi, mais le dessert l'était déjà.

Il consistait en trente-deux arbustes placés un par un devant les places des trente-deux convives. Ces arbustes, évidemment apportés des serres de la communauté, pliaient sous le poids des fruits de toutes les saisons et de tous les pays.

On n'avait qu'à tendre la main pour cueillir une cerise, une pêche, un abricot, une prune de reine Claude et même un raisin, car il y avait dans le nombre des arbustes deux ou trois ceps chargés de grappes transparentes

qui chatoyaient à la clarté des bougies [1].

Après avoir exprimé mon admiration dans les termes les plus chaleureux, je me rendis à ma place accoutumée à côté de dom Conrad.

Je m'aperçus alors que le souper ne figurait pas sur la table : il était dressé sur quatre immenses buffets aux quatre coins du réfectoire.

Mon noble voisin m'expliqua ce changement en ces termes :

— Le souper est notre repas de prédilection, et nous avons remarqué qu'il perdait beaucoup de son charme quand on avait la vue de plats à moitié vides. Une table ressemble alors à un champ de bataille après le combat. Les bouteilles inutiles n'ont pas le même inconvénient, car on les remplace aussitôt. Au surplus, nous suppléons à la présence réelle par un menu écrit, placé à côté de chaque convive, ce qui ne permet pas à son appétit

[1] Ce luxe de fruits, en hiver, existe en Allemagne chez quelques grands seigneurs.

de s'égarer. Voilà celui du jour, veuillez, M. le marquis, vous en pénétrer.

Et dom Conrad me présenta une feuille de velin encadrée d'enluminures gastronomiques, sur laquelle je lus ce qui suit :

SOUPER DU 10 JANVIER DE L'AN DE GRACE 1743.

Deux potages. — Les quenelles au coulis de gelinottes, les massepains au lait d'amande.

Quatre relevés. — Les marcassins en daube; l'esturgeon de la Baltique, sauce au fenouil; les jambons d'ours fumés ; le rable d'élan au feu d'enfer.

Huit entrées. — Les sterlets du Wolga au caviar; le salmis de coqs de bruyère au vin de Malaga ; le vol-au-vent de rouges-gorges ; le filet de sanglier, sauce aux prunes ; la capilotade de faisans gras ; les daintiers de cerf au beurre d'écrevisses ; les langues de veau à la Wallenstein ; la purée de bécasses en turban.

Quatre rôts. — Le daim entier ; les brochettes de grives de gui ; le brocard et la che-

vrette, couchés sur un gazon de choux de Norwége à la graisse d'outarde ; les oies sauvages aux oranges amères.

Venaient ensuite seize entremets de légumes, d'œufs et de sucreries, dont le détail est un peu sorti de ma mémoire. Je n'ai bien présent qu'un buisson d'écrevisses qui dût faire frémir l'abbé Bouquet, car il ressemblait au groupe de Manteaux rouges que nous avions vus la veille embusqués au sommet d'un rocher.

Le souper commença.

Il fut d'abord silencieux, c'est-à-dire seulement troublé par le bruit des verres et des fourchettes ; mais peu à peu il s'anima ; les conversations s'établirent et se croisèrent d'un bout à l'autre de la table ; les brocs pleins succédèrent plus rapidement aux brocs vides ; les faces des convives s'empourprèrent ; leurs yeux devinrent étincelants ; les propos tournèrent au vif; bref, je compris que nous allions tout doucement à une honnête orgie.

Dom Conrad me versait force rasades en me disant toujours :

— M. le marquis, il faut boire, car dans un festin l'homme sobre est un juge sévère pour ceux qui ne le sont pas.

— Par exemple, ajouta-t-il une fois, je suis bien sûr de l'indulgence de M. votre aumônier. Vertubleu, comme il y va ! heureusement qu'il a pour voisin frère Vivant qui est de force à lui tenir tête. A votre santé, M. le marquis.

Ce qui paraissait et disparaissait de vins de toutes les espèces est prodigieux ! Il y avait huit frères lais qui ne faisaient pas autre chose que de remplacer les bouteilles réduites à l'état de corps sans âme, par d'autres qui ne tardaient pas à subir le même sort.

Au rôti, dom Conrad se leva.

— Frères, dit-il d'une voix harmonieuse et vibrante, je vous propose de boire à nos hôtes, à la santé du noble marquis de Bologne et du vénérable abbé Bouquet, aumônier de Beauvoisis !

Tous les moines, debout et le verre à la main, s'associèrent par une acclamation cordiale à la noble et gracieuse courtoisie de leur supérieur.

Je me levai à mon tour, et rendant politesse pour politesse, je bus à la pieuse et magnifique communauté des moines de Saint-Hubert.

L'abbé Bouquet voulut suivre mon exemple, mais son attendrissement était tel, qu'il ne pût que balbutier quelques paroles en posant la main sur son estomac.

— Il veut sans doute nous exprimer sa reconnaissance, me dit dom Conrad, et il la cherche où il sent sa joie : c'est vraiment un excellent convive.

En ce moment frère Actéon se leva et pria son supérieur de vouloir bien lui permettre de chanter un cantique qu'il avait composé le jour même en l'honneur de saint Hubert; il demandait aussi qu'on voulut bien lui faire chorus.

Tout le monde s'y engagea, après que dom Conrad eut accordé par un geste digne et gracieux l'autorisation sollicitée.

Frère Actéon prit sa coupe, l'éleva au-dessus de sa tête et entonna avec une magnifique basse-taille ce chant dont j'ai essayé une traduction aussi peu libre que possible.

A saint Hubert.

Frères, levons nos coupes pleines
Pour boire à notre saint patron!
Comme nous il fut franc luron,
Grand coureur de bois et de plaines.
Par de nombreux et doux glous-glous
Célébrons son antique gloire!
Il savait chasser, rire et boire,
Et narguait l'amour comme nous.
(*Refrain en chœur.*)

Sa morale des moins sévères
Se résume en très-peu de mots :
Au bois fuir maladroits et sots,
A table choisir les grands verres.
Par de nombreux et doux glous-glous
Célébrons son antique gloire!
Il savait chasser, rire et boire,
Et narguait l'amour comme nous.

Préférant le jus de la treille
Au plus pur cristal des ruisseaux,
Tous ses membres étaient dispos,
Ses yeux vifs, sa trogne vermeille.
Par de nombreux et doux glous-glous
Célébrons son antique gloire !
Il savait chasser, rire et boire,
Et narguait l'amour comme nous.

Le soir s'il passait de fortune
Auprès de l'huis clos d'un moutier,
Il arrêtait son destrier,
Que l'abbesse fut blonde ou brune.
Par de nombreux et doux glous-glous
Célébrons son antique gloire !
Il savait chasser, rire et boire,
Et narguait l'amour comme nous.

Mentionnons aussi la coutume
Qu'il avait, ne négligeant rien,
De tirer également bien
En plaine, en bois, et poil et plume.
Par de nombreux et doux glous-glous
Célébrons son antique gloire !
Il savait chasser, rire et boire,
Et narguait l'amour comme nous.

Puis quand il vit arriver l'âge,
Sentant son estomac plus froid,
Jugeant qu'il tirait tout moins droit,
Il dit . Allons, devenons sage...
Frères, voilà ce que vraiment
J'ai lu d'Hubert dans un vieux livre...
Eh bien, comme lui sachons vivre,
Dussions-nous finir autrement.

De longues et bruyantes acclamations accueillirent cette joyeuse légende. Dom Conrad félicita frère Actéon ; l'assistance lui demanda à l'unanimité de recommencer ; le refrain, mieux connu, fut répété au cliquetis des verres et des bouteilles ; la gaieté éclata de toutes parts avec le plus pittoresque désordre : c'était un véritable délire, au milieu duquel, toutefois, aucune parole malsonnante ne vint choquer mon oreille. C'était bien une orgie, mais une orgie honnête, à laquelle des femmes auraient pu assister sans trop rougir.

Il me fut impossible d'apprécier le temps qui s'écoula, mais quand je fus rentré dans mon appartement, la pendule placée sur ma

cheminée marquait trois heures : je calculai, sans trop de surprise, que nous en avions passé six à table.

Les moines s'étaient rendus à la chapelle, appelés par la cloche qui sonnait matines.

Quatre frères lais avaient porté sur son lit l'abbé Bouquet rond comme une outre et gris comme un templier.

En me quittant, dom Conrad m'avait glissé ces paroles dans le tuyau de l'oreille :

— La messe à huit heures, le déjeuner à neuf, à dix le départ pour la chasse.

Je me couchai tout habillé et dormis tout d'un somme jusqu'à ce qu'une fanfare vint m'éveiller en sursaut.

Il était dix heures moins un quart, par conséquent la messe devait être dite et le déjeuner bien près de finir.

Je m'ajustai rapidement et descendis au réfectoire, où le premier visage que j'aperçus fut celui de l'abbé Bouquet méditant sur les ruines d'un formidable pâté.

VIII

Un drame dans les bois.

Tous les moines déjeunaient en costume de chasse, tels que je les avais vus le soir de notre arrivée.

J'avais la tête lourde, l'estomac embarrassé : je me bornai donc à tremper quelques biscuits dans de très-vieux Madère, et dom Conrad, voyant cela, eut la bonté de me dire que si

j'avais faim pendant la chasse, je n'aurais qu'à sonner un appel forcé, et que des *harnois de gueule* m'arriveraient immédiatement de tous côtés.

— A propos, ajouta-t-il, je crois que le froid qui existait entre le comte de Milnitz et moi va cesser. J'ai reçu ce matin un fort aimable billet de lui, dans lequel il m'apprend que son fils, obligé de rejoindre son corps, n'a pas voulu partir sans être marié...

— De sorte que... m'écriai-je, la comtesse Aurore...

— Est depuis quarante-huit heures la comtesse Ludwig de Milnitz. Buvez encore un verre de ce vieux Madère, M. le marquis... Vous paraissez souffrant.

— Mes excès de cette nuit... balbutiai-je.

— Défaut d'habitude : si vous nous faites l'honneur de nous donner quelques jours, comme je veux l'espérer, vous verrez que notre genre de vie n'a rien de bien extraordinaire.

— Vous n'êtes donc pas très-éloigné du

château de Milnitz? demandai-je, préoccupé d'une seule pensée.

— A vingt-cinq lieues par la grande route de Bohême, mais à quelques heures de marche seulement par des sentiers de montagne, praticables pour les cavaliers et les piétons. Avant notre brouille, le comte et ma nièce ne passaient guère de semaines sans venir nous visiter. Je me flatte qu'ils reprendront cette bonne habitude au printemps. En attendant, je leur ai écrit sur un ton fort amical, sans négliger, bien entendu, de leur parler de vous. Cette chère nièce! il me tarde de la voir mère de famille : ce sera très-drôle.

Comme je ne pouvais pas m'associer de bonne grâce au souhait de dom Conrad, je gardai le silence.

— Que les hommes sont bizarres! reprit-il. Ils s'affligent presque toujours de ce qui devrait les réjouir.

— Est-ce à moi que Votre Révérence fait allusion? demandai-je un peu honteux de m'être laissé deviner si facilement.

— Mais sans doute : vous êtes amoureux de ma nièce, et vous vous affligez de son mariage... Permettez-moi de vous dire, M. le marquis, que ces deux sentiments sont fort contradictoires et justifient la réflexion que je faisais tout à l'heure. Comptiez-vous épouser la comtesse ?

— Non, car je savais qu'elle était promise.

— Eh bien, alors, il me semble...

Une vive et bruyante fanfare vint couper la parole de dom Conrad, qui se leva en me disant :

— Nous reprendrons cette conversation ce soir à souper... Messieurs, à cheval.

Toute la communauté se dressa comme un seul homme.

Les grâces furent expédiées lestement, et nous sortîmes tous du réfectoire.

Les chevaux nous attendaient dans la cour d'honneur : dom Conrad m'en désigna un, en me disant que c'était le meilleur de ses écuries.

Le départ fut magnifique. Le soleil était

aussi resplendissant que la veille, et comme le vent avait passé du nord au sud-ouest, la température me parut beaucoup plus douce. Tout annonçait une admirable journée de chasse.

Je restai à l'arrière-garde, sur l'invitation de frère Actéon, qui me dit que c'était le meilleur moyen de jouir du coup d'œil. C'en était effectivement un très-curieux que de voir tous ces cavaliers vêtus de blanc, descendre un à un l'étroit sentier qui serpentait sur le flanc de la montagne. A chaque instant des éclairs jaillissaient de leurs trompes frappées par les rayons du soleil, ou la brise agitait les plis de leurs amples jaquettes aussi éblouissantes que la neige foulée par nos vigoureux coursiers. Comme le rendez-vous n'était pas très-éloigné, on avait recommandé de garder le silence, ce qui ajoutait un charme de plus à l'effet pittoresque de la longue cavalcade. La nouveauté de ce spectacle m'arracha pour un moment aux pénibles pensées que la nouvelle du mariage de la comtesse Aurore avait fait naître dans mon cœur.

Après un quart d'heure ou vingt minutes de marche, nous atteignîmes un vaste carrefour où les six équipages de la communauté attendaient sous la garde de leurs officiers respectifs.

Bientôt les valets de limier vinrent faire leur rapport, à la suite duquel dom Conrad me demanda gracieusement ce que je voulais chasser, attendu qu'il y avait de tout, depuis l'ours jusqu'au chevreuil.

Je me décidai pour un cerf, dans l'espoir qu'une grande refuite de l'animal me conduirait du côté de Milnitz.

Les ordres furent donnés en conséquence, et les meutes inutiles renvoyées à l'abbaye *den Diekenkrügen*.

Les brisées qui marquaient la rentrée d'un vieux dix-cors n'étaient qu'à cinq minutes de chemin, de sorte que l'attaque eut lieu immédiatement.

Elle fut superbe, c'est-à-dire calme et bruyante à la fois. L'animal bondit sous le nez des chiens de tête, et à mon indicible satis-

faction se dirigea sans hésiter vers le nord. Nous nous précipitâmes sur ses traces avec la rapidité fougueuse d'un torrent qui a rompu ses digues, et je devançai bientôt tous mes compagnons, à l'exception de frère Actéon et de deux jeunes moines ses sous-piqueurs.

L'animal courut devant lui sans changer de direction pendant plus de cinq quarts d'heure, puis il se fit battre dans d'épais taillis qui bordaient une immense plaine.

A l'extrémité de cette plaine se dressait, à trois ou quatre lieues de distance, une chaîne de collines bleuâtres qu'il me sembla reconnaître pour celles qui entouraient le château de Milnitz.

Il y eut un assez long défaut qui permit aux chasseurs attardés de nous rejoindre.

Quand l'animal fut relevé, il débucha en plaine avec une résolution qui témoignait de sa grande vigueur, et nous nous élançâmes de nouveau sur ses pas, de toute la vitesse de nos robustes montures.

Je repris bientôt la tête, cette fois suivi

seulement du vaillant et docte frère Actéon.

Au bout de la plaine, le dix-cors entra sous de grands goulis où il parvint à essayer un change ; mais sa ruse fut bientôt découverte, et nous le remîmes sur pied sans trop de difficultés : il commençait à être fatigué et raccourcissait visiblement ses allures.

— Ne sommes-nous pas dans les bois de Milnitz ? demandai-je à frère Actéon pendant un *balancé* de la meute.

— Oh ! pas encore, et même depuis quelques instants nous nous en éloignons.

Je poussai un soupir et remis mon cheval au galop.

Comme nous étions rentrés sous bois, je ne pouvais plus voir les collines lointaines dont l'apparition faisait battre mon cœur quelques minutes auparavant ; de plus, le soleil commençait à baisser, le temps se couvrait, et le frêle espoir que j'avais caressé un moment s'évanouissait de seconde en seconde.

Frère Actéon m'avait quitté pour aller rompre et rallier au gros de la meute une douzaine

de chiens qui n'avaient pas voulu abandonner le change ; mais il ne s'était décidé à ce parti qu'après m'avoir fait promettre de continuer à suivre et à appuyer la vraie chasse qui allait toujours merveilleusement bien, quoiqu'avec moins de rapidité.

Ne connaissant pas le pays, je fus à diverses reprises obligé de me jeter à travers bois pour suivre l'équipage dont l'honneur m'était confié ; il en résulta que je cessai tout à fait de pouvoir m'orienter, et qu'il m'eût été impossible, si mon cheval ne me tirait pas d'affaire, de retrouver seul le chemin de l'abbaye *den Diekenkrügen*.

La nuit vint et frère Actéon ne me rejoignit pas ; il en fut de même des autres veneurs, qui, je le sus plus tard, avaient été entraînés dans une autre direction par la voix des chiens qui menaient le change.

Le cerf de meute, que je n'avais pas cessé de suivre de près, approchait de ses fins ; *ses randonnées* devenaient plus courtes, ses ruses plus multipliées ; deux ou trois fois déjà il avait

même essayé de faire tête à l'équipage. Le dénoûment approchait d'une façon visible.

Un sentier que je suivais au grand galop depuis un quart d'heure environ se trouva tout à coup interrompu par un profond ravin. Comme la chasse perçait toujours en avant, je ne voulus point revenir sur mes pas, de peur de perdre du temps, et à la clarté des dernières lueurs du crépuscule je cherchai une issue qu'il me fut impossible de trouver.

Pendant que je réfléchissais au parti que je devais prendre, j'entendis distinctement le pas rapide d'un cheval dans le fond du ravin sur le haut duquel je me trouvais.

Convaincu que c'était frère Actéon, je l'appelai, mais je ne reçus pas de réponse.

Je sonnai un appel qui n'eut pas plus de succès; cependant j'entendais toujours le bruit des pas du cheval qui retentissaient sur les cailloux du ravin.

Soudain je reconnus aux hurlements furieux et fixes de la meute que le cerf tenait décidément les abois à très-peu de distance.

Il y allait de ma réputation et de l'honneur de la vénerie française que je ne fusse pas absent au moment critique. Je me recommandai donc à saint Hubert, et donnant un vigoureux coup d'éperon à mon vaillant danois, je me trouvai transporté miraculeusement, c'est-à-dire sain et sauf, et sans même avoir perdu mes étriers, au fond du ravin.

J'aurais dû me rompre vingt fois les os ; eh bien, mon cheval lui-même ne paraissait pas souffrir plus que moi du bond furieux que nous avions fait, l'un portant l'autre.

Je sollicitai de nouveau, et avec un redoublement de confiance, son ardeur, sa vitesse et sa docilité, et en quelques minutes j'abordai les environs du champ de bataille où l'infortuné dix-cors, après avoir épuisé ses forces et employé jusqu'à la dernière de ses ruses, se défendait avec l'héroïque et stérile courage du désespoir.

Je m'arrêtai pour examiner le terrain, afin de me décider avec connaissance de cause sur la manière dont je m'y prendrais pour inter-

venir dans la lutte, ce qui n'était pas très-facile, car il ne s'en faillait guère que l'obscurité ne fût complète.

Je réfléchis alors qu'il était fort étonnant que je n'entendisse pas la trompe de frère Actéon jouer un rôle dans ce drame dont le dénoûment touchait à sa dernière scène.

Ce n'était donc pas lui que je venais d'entendre cheminer à cheval dans le creux du ravin.

Cependant je l'appelai encore par son nom, comme j'avais déjà fait, mais je ne reçus pas plus de réponse que la première fois.

J'avançai de quelques pas, assourdi par les clameurs féroces de la meute qui avaient peut-être couvert le bruit de mon appel, et j'aperçus enfin devant moi, mais confusément, car l'ombre croissait toujours, un cavalier, sans doute celui que j'avais pris pour frère Actéon.

Mais ce ne pouvait être lui ni aucun des moines de la communauté de Saint-Hubert, car ce cavalier était vêtu de couleur sombre,

ce que je distinguai parfaitement malgré l'obscurité.

« Si c'était l'abbé Bouquet, que son cheval aurait emporté jusqu'ici ! » pensai-je, surpris de trouver dans mon cerveau une idée aussi absurde... Puis je m'écriai à haute voix pour en avoir le cœur net :

— Quoi ! l'abbé !... Vous, le premier au rendez-vous ! mais cela tient du prodige ; et je ne vois guère que le dieu des...

Un éclat de rire contenu et d'un timbre extraordinaire jusqu'à l'impossible vint mourir dans mon oreille, au milieu des hurlements de la meute, en proie à tout le délire du triomphe.

J'allais néanmoins tenter une nouvelle question, lorsque le cerf, par un effort désespéré, s'élança furieux par-dessus les rangs pressés des chiens qui l'environnaient de toutes parts et retomba tête baissée sur le cavalier muet placé à quelques pas devant moi.

Le choc fut si terrible que le cavalier et sa monture roulèrent avec un bruit effrayant sur

les cailloux qui tapissaient le fond du ravin.

Le cerf, que son prodigieux élan avait emporté loin de sa victime, voulut revenir sur ses pas pour l'attaquer de nouveau ; mais j'avais eu le temps de mettre pied à terre, de dégaîner mon couteau de chasse, de sorte qu'il me trouva sur son chemin.

Il me chargea résolûment ; je bondis de côté en calculant la portée de mon écart, et allongeant rapidement le bras, j'eus le bonheur de lui enfoncer jusqu'à la garde mon arme au défaut de l'épaule.

Il tomba à son tour comme une masse en poussant un râlement d'agonie.

Alors je pus songer à secourir le malheureux chasseur que je devais supposer blessé, car il restait immobile, bien que son cheval se fût remis debout.

Je me baissai avec un frémissement involontaire et je le cherchai pendant quelques instants qui me parurent des siècles, au milieu des chiens qui, pour se jeter sur le cerf *porté*

bas, avaient envahi l'emplacement où la double catastrophe avait eu lieu.

Je trouvai d'abord une coiffure dont je n'eus pas plutôt reconnu la forme, que mon sang se glaça dans mes veines.

Peu après mes pieds s'embarrassèrent dans les plis d'un long vêtement qui, à coup sûr, ne pouvait appartenir à l'un de mes compagnons du matin.

Enfin ma main rencontra des membres frêles et délicats, et bientôt le sein d'une femme.

Je poussai un rugissement de désespoir, plus par pressentiment que par certitude d'un grand malheur, car j'étais presque fou, et je ne pouvais me rendre compte d'aucune de mes horribles et vagues angoisses.

La lune, qui se montra en ce moment entre deux nuages, me révéla l'affreuse vérité.

C'était la comtesse Aurore que je tenais dans mes bras, évanouie... morte peut-être !

Je remplis l'espace des plus déchirantes clameurs ! je tirai de ma trompe des sons d'une

force et d'un éclat à me briser la poitrine ! je suppliai ma chère et douce créature de me consoler par une parole ou seulement un sourire ! Mes cris, mes appels, mes efforts, tout resta sans réponse !

Je soulevai l'un après l'autre, et avec les plus chastes précautions, les membres de la comtesse, et il me sembla qu'elle n'avait rien de cassé ou de démis.

Je cherchai son cœur... il battait faiblement, mais enfin il battait encore !

Pendant ce long et douloureux examen, je ne découvris rien qui pût me faire croire à l'existence d'une blessure extérieure, ce qui ne m'empêchait pas de me dire que le choc avait pu être mortel.

Je n'avais pas cessé de crier et d'appeler... je l'eusse fait jusqu'à l'épuisement et à la mort !

Enfin une vive clarté brilla au-dessus de nous ! Je levai la tête et j'aperçus, descendant la pente du ravin, un garçon d'une quinzaine d'années, qui portait devant lui pour guider

sa marche dans les broussailles, un énorme tison de sapin enflammé.

Il fut bientôt près de moi, et je reconnus avec un profond soulagement que sa physionomie annonçait l'intelligence unie à la résolution.

Je lui montrai quelques pièces d'or, ce langage compris de tous les peuples, et je le conjurai de me prêter secours.

Puis, comme je vis qu'il y paraissait fort disposé, je lui arrachai son tison des mains et je me mis à examiner mon précieux fardeau.

Le visage de la comtesse, à un peu de pâleur près, ne m'offrit dans son aspect rien d'effrayant, et je crus remarquer que la vivacité de la flamme que je promenais devant ses yeux faisait tressaillir sa paupière, ce qui me parut d'un heureux augure.

Le jeune gars m'expliqua alors dans un jargon à demi allemand, que j'eus beaucoup de peine à comprendre, que ses parents étaient charbonniers et très-pauvres; qu'ils demeuraient à dix minutes environ de l'endroit où

nous étions ; que son père était absent, mais que sa mère nous recevrait de son mieux dans leur cabane de branches sèches.

C'était plus que je n'aurais espéré quelques instants auparavant. J'attachai les deux chevaux au tronc d'un jeune sapin, en remarquant que celui de la comtesse avait le ventre ouvert d'un coup d'andouiller ; je laissai la meute dévorer le cerf à loisir, sous la garde de la Providence ; et soulevant ma chère Aurore dans mes bras, je me mis en marche, précédé par mon sauveur, qui portait au-dessus de sa tête son tison enflammé.

IX

Un drame dans les bois.

(Suite.)

Mon guide ne m'avait pas trompé sur la distance que nous avions à parcourir pour atteindre la cabane habitée par sa mère; cependant, les dix minutes dont il venait de me parler me parurent mortellement longues, et plus d'une fois, durant le trajet, mes forces furent au moment de m'abandonner, brisé que j'étais par mon désespoir.

Heureusement le chemin que nous suivions lentement était commode : cette circonstance me sauva de la douloureuse nécessité où j'aurais été sans cela de succomber sous mon précieux fardeau.

Les aboiements d'un petit chien m'avertirent que nous ne tarderions pas à arriver ; presque aussitôt une porte s'ouvrit à quelques pas de nous, et à la lueur d'un foyer rustique j'aperçus une forme humaine, debout sur le seuil d'une espèce de masure.

Mon guide me devança alors et je l'entendis qui expliquait à sa mère, car c'était elle que je voyais, la rencontre qu'il avait faite et le secours qu'on attendait d'elle.

La femme poussa une exclamation de sympathie et de pitié, puis elle vint à ma rencontre, escortée par son fils qui tenait toujours son tison enflammé.

— C'est la jeune comtesse du château de Milnitz ! s'écria-t-elle. Seigneur Jésus, ayez pitié de nous !

Ce témoignage de compassion fut un pre-

mier soulagement pour mon cœur désolé et j'entrai dans la cabane avec l'espoir que ma chère Aurore y trouverait au moins des soins dévoués, en attendant mieux.

Je l'étendis sur le lit de la charbonnière, pendant que celle-ci allumait au foyer un cierge de résine, avec lequel elle revint près de moi en toute hâte.

La comtesse n'avait toujours pas repris connaissance; mais il me sembla que son visage était moins pâle, et en posant la main sur son cœur, j'en trouvai les battements plus distincts et plus réguliers.

— Sommes-nous loin d'un village? demandai-je à la charbonnière qui promenait sur les tempes et le front de la comtesse un linge imbibé d'eau froide.

— A deux lieues, me répondit-elle.

— Et dans ce village, connaissez-vous un chirurgien?

— Oui.

— Il faut que votre fils aille le chercher sur-le-champ.

— Seul, il n'osera jamais.

— Eh bien, allez-y avec lui et soyez sûre que vous serez bien payée de votre peine.

— Oh! je n'ai pas besoin de récompense, car je donnerais ma vie de bon cœur pour soulager cette chère dame; mais je vous serai peut-être plus utile ici.

— Songez donc qu'il faut sans doute qu'elle soit saignée! m'écriai-je. Au nom du ciel, puisque vous lui êtes dévouée, faites ce que je vous dis; la moindre hésitation peut être cause d'un irréparable malheur!

En ce moment la comtesse ouvrit les yeux, poussa un soupir et ramena lentement sa main pendante qu'elle posa sur sa poitrine, en murmurant d'une voix à peine intelligible :

— J'étouffe...

— Vous l'entendez! repris-je avec désespoir et d'un ton suppliant, un chirurgien est indispensable! Sauvez-la, sauvez-la, et toute ma fortune est à vous!

La charbonnière partageait mon anxiété, c'était facile à voir; mais elle ne se déci-

dait pas, et je sentais ma raison s'égarer.

Ne sachant plus ce que je faisais, je saisis violemment la charbonnière par le bras et je lui dis avec un accent terrible :

— Malheur à vous, si vous ne partez pas à l'instant même !

L'énergie de mon geste, le bouleversement de mes traits, et plus que tout cela peut-être, la tardive conviction qu'il n'y avait rien de mieux à faire que ce que je lui demandais, déterminèrent enfin cette femme, et elle me dit qu'elle allait partir immédiatement, mais avec son fils, parce qu'elle n'oserait jamais traverser les bois toute seule, à cette heure avancée de la soirée et par une nuit aussi sombre.

Je me précipitai sur ses mains que je pressai avec des transports de reconnaissance. Après ma chère comtesse, il me semblait que je n'aimais rien tant au monde que cette pauvre femme inconnue.

Elle jeta sur sa tête et ses épaules un ample capuchon de laine grossière, puis elle me pré-

vint qu'elle ne serait pas moins de six heures absente ; mais qu'il pourrait se faire que le chirurgien, qui avait un cheval, fût arrivé avant elle.

Elle m'indiqua ensuite une espèce de buffet dans lequel se trouvaient, disait-elle, une petite fiole de vinaigre, une jatte de lait et quelques morceaux de sucre.

Enfin je la vis sortir et l'entendis fermer la porte derrière elle.

Certes, au milieu des tortures sans nombre que je subissais depuis une demi-heure, c'était déjà une consolation immense que le départ de cette femme allant à la recherche d'un chirurgien ; mais ce qu'il me restait encore de douleur et d'angoisses exigeait toute ma force d'âme, et ce que j'éprouvais est au-dessus du pouvoir de l'expression, même aujourd'hui que ce n'est plus qu'un souvenir.

Resté seul avec la comtesse, je m'agenouillai près d'elle, et saisissant sa main, que j'appuyai contre mes lèvres brûlantes, je la suppliai de me dire d'où elle souffrait.

Quelques minutes s'écoulèrent, minutes longues comme des siècles, sans qu'elle parût m'entendre.

Je pris le linge imbibé d'eau froide et le promenai de nouveau sur son front.

— Qui est là? dit-elle enfin d'une voix faible; où suis-je et qui me parle?

— Vous êtes près d'un ami, répondis-je; mais, au nom du ciel, chère comtesse, apprenez-moi d'où vous souffrez!

— Je suis toute brisée.

Je poussai un cri déchirant.

— Cependant, reprit-elle en essayant de sourire, il ne me semble pas que j'aie beaucoup de mal... Que m'est-il donc arrivé?

— Quoi! cette chute horrible...

— Ah! je me rappelle à présent, interrompit-elle avec une vivacité qui me semblait indiquer que la force et la raison lui revenaient. Un dix-cors aux abois... Le marquis de Bologne qui me prenait pour l'abbé Bouquet... puis cette chute... Est-ce le dix-cors ou le marquis qui m a renversée?

— Chère comtesse, de grâce, rappelez vos esprits ! Comment pouvez-vous croire...

En ce moment la comtesse ouvrit les yeux, se souleva avec effort en se tournant vers moi et m'aperçut agenouillé près d'elle, pressant toujours contre mes lèvres sa petite main que je n'avais pas quittée.

Une exclamation, dans laquelle se peignaient à la fois la joie, la surprise et la crainte, s'échappa aussitôt de sa poitrine.

Sa tête retomba sur le chevet et il me sembla que la chère et douce créature perdait de nouveau connaissance.

Je courus au buffet et j'en tirai la petite fiole de vinaigre, dont j'appliquai l'ouverture prestement débouchée contre les narines rosées de la comtesse.

Son évanouissement ne fut pas de longue durée, et quand il cessa j'eus l'indicible bonheur de la voir se mettre, sans trop de peine, sur son séant.

Puis elle écarta les boucles soyeuses de sa chevelure qui voilaient son visage, passa à

plusieurs reprises sa main sur son front, comme quelqu'un qui cherche à rassembler ses souvenirs, et je l'entendis murmurer, aussi bas que si elle se parlait à elle-même, ces deux mots :

— Quelle aventure !

— Oh ! dites-moi que vous n'éprouvez pas de vives souffrances ! m'écriai-je.

Elle promena autour d'elle son beau regard un peu alangui, et en le ramenant sur moi, elle me dit :

— Il me semble que je ne sens plus qu'une grande fatigue et une sorte de difficulté à réunir mes idées... Racontez-moi ce qui s'est passé, M. de Bologne.

— Vous me reconnaissez donc ?

— Je n'ai pas encore eu le temps de vous oublier, repartit-elle avec une petite moue dans laquelle je retrouvai toute son adorable et infernale coquetterie.

— Mon Dieu, soyez mille fois béni ! dis-je du fond de mon cœur. J'ai cru que vous étiez morte, ajoutai-je après quelques rapides instants de

silence, pendant lesquels je priais tout bas.

— Et étiez-vous bien malheureux? me demanda-t-elle.

— J'étais fou de douleur!

— Il faut donc que vous le soyez toujours d'une manière ou d'une autre.

— Ne plaisantez pas, chère comtesse... Si je vous avais perdue dans une semblable circonstance, je me serais tué !

Elle me tendit volontairement sa petite main qu'elle avait retirée sans s'en apercevoir, lorsqu'elle s'était remise sur son séant quelques minutes auparavant.

Je portai cette main à mes lèvres et la dévorai de baisers.

— Je vous ai demandé de me conter tout ce qui s'était passé, me dit-elle en faisant quelques faibles efforts pour se soustraire à mes innocentes caresses... Asseyez-vous sur cet escabeau, et parlez... Je vous écoute.

— Dites-moi d'abord que vous n'êtes pas dangereusement blessée.

Elle souleva l'un après l'autre ses beaux

bras qu'elle replia vers le sommet de sa tête, comme les anses d'une amphore antique, puis elle agita ses pieds mignons, imprima diverses ondulations gracieuses à son corps souple comme une couleuvre, et finit cette série de petites expériences par secouer la tête dans tous les sens.

— Franchement, me dit-elle ensuite à voix basse, comme si elle me confiait un grand secret, je ne sens de mal nulle part.

Je poussai encore quelques exclamations de joie, puis je commençai, mais d'une manière bien incohérente, le récit qu'elle m'avait demandé.

— Quoi ! s'écria-t-elle quand j'eus fini, vous avez envoyé chercher un chirurgien?

— Mais sans doute.

— Permettez-moi de vous dire, M. le marquis, qu'il est difficile d'être plus maladroit.

— Et pourquoi, mon Dieu ?

— Parce que cet homme, auquel je n'aurai pas seulement une égratignure à confier, s'imaginera que... que...

— Que nous avons voulu nous moquer de lui...

Elle haussa les épaules, puis elle reprit :

— Vous supposez donc qu'il sera bien bête? Au fait, c'est possible... Et la femme chez qui nous sommes, qui me connaît, dites-vous, vous a assuré qu'elle serait absente une partie de la nuit?

— Elle a parlé de cinq ou six heures.

— Il nous reste la chance que vos compagnons de chasse et les miens nous cherchent et qu'ils finiront par nous trouver.

— Permettez-moi, comtesse, de ne pas m'associer à vos espérances à cet égard.

— Comme vous voudrez.

— Vous avez parlé de vos compagnons, repris-je un peu embarrassé, car je sentais son regard pénétrant scruter ma pensée. Oserais-je vous prier de me dire...

— Avec qui je suis venue? interrompit-elle vivement en voyant que j'hésitais : mon oncle, le comte de Milnitz, et son capitaine des chasses, Oberchirch.

— Votre oncle, qui n'est plus votre oncle, balbutiai-je.

— Quoi ! vous savez...

— Votre autre oncle, dom Conrad de Homspech, m'a tout dit.

— Ces moines sont bavards comme des religieuses... Je ne m'étonne plus qu'ils détestent tant les femmes... ils ont tous leurs défauts.

— Vous n'avez sans doute pas prétendu faire un mariage secret.

— Non... mais j'ai été si peu mariée encore, que ce n'était pas trop la peine de vous le dire.

— Il est certain que j'aurais autant aimé ne pas le savoir.

— Vous voyez bien que j'avais raison.

— Vous pensez donc que cette nouvelle a dû me mettre au désespoir ?

Elle baissa les yeux, et à la clarté vacillante du flambeau de résine placé dans l'angle de la cheminée, il me sembla que je la voyais rougir.

— Vous ne répondez pas, repris-je... Cependant je ne vous demande que de me dire si vous croyez à la douleur profonde que j'ai ressentie en apprenant que...

— Vous ne me demandez que cela? interrompit-elle avec un sourire mélancolique et railleur à la fois.

— Est-ce donc trop exiger, en retour du sentiment si vif et si respectueux que vous m'inspirez?

— D'abord, je ne vous dois pas de retour, parce que je n'ai pas accepté d'échange; puis...

Elle s'arrêta.

— Achevez, de grâce!

— Si je vous disais que je vous crois, vous me demanderiez bientôt de vous plaindre, et vous en auriez le droit.

— Où serait le mal? La pitié n'est pas de l'amour, comme dit une vieille chanson de mon pays.

— D'accord; mais c'est la grande route qui y mène.

— Vous êtes toujours la même.

— Et vous vous en plaignez !

— Sans doute.

— Cependant, de ma part, c'est presque un aveu.

— Comment cela ?

— Parce que c'est une preuve que je tiens à rester telle que j'étais quand j'ai commencé à vous plaire.

— Vous avez toujours réponse à tout.

— Aimeriez-vous mieux que je n'eusse réponse à rien ?

— Peut-être... et...

— M. de Bologne, interrompit-elle avec une sorte de gravité émue, le feu s'éteint à ce qu'il me semble, et je me sens toute gelée.

Je courus à la cheminée, près de laquelle il y avait un tas de bois mort, et je jetai quelques menues branches sur le foyer qui se ranima aussitôt.

Pendant que je faisais cette opération, je réfléchis que je serais toujours battu si je discutais avec la comtesse, et il me revint en mémoire quelques aphorismes de M. le duc de

Richelieu, que je me promis de mettre en pratique séance tenante.

Je m'étais agenouillé pour arranger le feu : quand je me relevai, dans l'intention de retourner auprès de la comtesse, je l'aperçus debout derrière moi.

Je ne pus retenir un mouvement de surprise.

— Mais quelle imprudence ! m'écriai-je.

— Ah ! vous appelez cela de l'imprudence.

— Vous auriez dû au moins attendre le chirurgien.

— Et en l'attendant me morfondre sur cet affreux grabat ? Ce sera bien assez de me recoucher pour le recevoir. Voyons, M. le marquis, avancez-moi une de ces sellettes de bois, prenez-en une autre pour vous, et causons comme de vieux amis.

Je lui donnai le siége qu'elle me demandait; mais, au lieu de m'asseoir aussi, je me tins debout devant elle et je gardai le silence.

Au bout de quelques minutes, elle me dit :

— Je crois en vérité que vous êtes désolé

que je ne me sois pas brisé un membre ou fendu la tête ; car, depuis que vous m'avez vue marcher et parler comme une personne qui a les os intacts et le cerveau sain, vous paraissez consterné : la réaction de votre grande joie de tout à l'heure est un peu trop forte, à mon avis.

Je laissai cette petite attaque sans réponse, occupé que j'étais à en méditer moi-même une bien autrement sérieuse.

Elle me regarda avec une certaine inquiétude affectueuse qui ne me déplut pas, puis elle reprit d'une voix un peu tremblante :

— Vous aurais-je fait de la peine sans le vouloir ?

— J'ignore si c'est sans le vouloir, mais vous m'en avez fait.

— Pardonnez-moi, je vous en conjure !

Et elle me tendit sa main mignonne en attachant sur moi un regard à rejeter d'un seul coup, dans les pompes et les œuvres de Satan, tous les moines de l'abbaye *den Diekenkrügen*, dom Conrad en tête.

— Écoutez-moi, lui dis-je d'une voix résolue et en serrant avec force la main qu'elle m'offrait, je vous adore !

— Je le sais... murmura-t-elle en baissant rapidement les yeux, comme si l'éclair de ma passion l'avait éblouie.

— Ne m'interrompez pas, repris-je... Je vous adore, et cela depuis le premier jour où je vous ai vue. Vous, vous avez joué avec mon amour ; vous m'avez provoqué à vous le faire connaître, en me cachant que vous n'étiez plus libre d'en recevoir l'aveu, et vous vous êtes servie de moi pour vous réunir à celui que vous aimiez. Je ne vous ai fait aucun reproche ; j'ai eu le courage de vous quitter, afin de ne pas troubler votre bonheur; en un mot, je me suis conduit en vrai gentilhomme avec vous. Aujourd'hui le hasard nous rassemble, et quand je vous témoigne la même tendresse et le même respect, je vous retrouve encore railleuse et insensible. Eh bien, je n'accepte pas ce rôle de jouet que vous semblez vouloir m'imposer... Je suis déjà votre victime, cela

devrait vous suffire. Bannissez-moi de votre présence; osez me dire franchement que vous me trouvez ennuyeux et ridicule, mais ne vous divertissez pas à mes dépens, madame la comtesse.

—Mais je n'ai jamais eu cette pensée, je vous le jure! me dit-elle en joignant les mains d'un air suppliant et désolé. Vous avez été pour moi d'une adorable bonté, et tant que je vivrai, mon cœur vous en gardera de la reconnaissance. Ne vous ai-je pas donné une marque de souvenir, le jour même de votre départ de Milnitz? Et aujourd'hui, il y a à peine quelques heures, si j'étais morte, ne serait-ce pas parce que je poursuivais follement, comme je fais toutes choses, hélas! l'espérance de vous revoir encore une fois? Ah! M. de Bologne, vous êtes bien cruel et bien injuste!

— Quoi! m'écriai-je, c'est parce que vous espériez me retrouver que vous vous êtes exposée...

— Ne le saviez-vous pas? interrompit-elle avec une surprise si naïve, que j'eus presque

honte de n'avoir pas deviné pourquoi et comment elle se trouvait là.

— Mais vous m'aimez donc! m'écriai-je de nouveau en tombant éperdu à ses pieds.

— Restons tous deux dans le doute à cet égard, me dit-elle en se couvrant le visage de ses deux mains.

— Non ! mille fois non ! Vous ne m'auriez pas montré le ciel ouvert pour me le fermer à l'instant même... Un mot, Aurore! un seul mot!

— Aveugle et ingrat, à qui les actions ne suffisent pas! murmura-t-elle si bas que mon cœur seul l'entendit. Je suis là... je le souffre à mes pieds... et il me demande encore...

Je l'entourai de mes deux bras, en cherchant avec ma bouche à séparer ses mains collées sur son visage, et en lui prodiguant les assurances de l'amour le plus loyal et le plus passionné.

— Grâce! grâce! disait-elle d'une voix étouffée... Ne me faites pas repentir d'avoir eu confiance en vous... soyez généreux.

Je la soulevai sans qu'elle m'opposât aucune

résistance; il me sembla même sentir qu'elle s'abandonnait à moi, bien que ses lèvres cherchassent encore à prononcer le mot « grâce ».

En ce moment tout son corps se roidit avec une puissance extraordinaire en se rejetant en arrière, comme si elle voulait s'arracher à mon étreinte, et elle me dit avec force :

— Écoutez ! écoutez !

Je prêtai l'oreille, sans toutefois lui rendre sa liberté, et j'entendis le bruit de la marche de plusieurs chevaux qui s'approchaient insensiblement de la cabane.

— On vient ! on vient, mon ami ! Au nom du ciel, ne me perdez pas !

— Un mot du moins ! répondis-je en la pressant contre mon cœur.

— Je vous aime...

Mes bras se détendirent ; elle s'en échappa, légère comme une ombre, et elle courut se rasseoir sur l'escabeau d'où je l'avais enlevée, la tête plongée dans ses deux mains.

Quelques secondes après, la porte s'ouvrit avec fracas et nous aperçûmes, se précipitant

vers nous, le comte de Milnitz, que suivait dom Conrad ; un peu en arrière venaient frère Actéon et le capitaine des chasses Oberchirch.

Mon rêve de bonheur s'évanouissait encore une fois.

X

La comédie se glisse dans le drame.

— Aurore! mon enfant! où es-tu? s'écria le comte qui semblait en proie au plus violent désespoir.

— Dans vos bras! répondit la comtesse en sautant au cou de son beau-père, avec l'abandon passionné d'un être qui vient d'échapper à un grand danger.

— N'es-tu pas blessée? reprit le chambellan de la reine de Hongrie.

— Non, grâce à Dieu! Mon oncle, soyez le bienvenu, ajouta-t-elle en tendant la main à dom Conrad.

Je crus alors que je ferais bien de prendre la parole, et je racontai, avec autant de calme que les circonstances le permettaient, ma rencontre avec la comtesse, que je n'avais pas reconnue d'abord; sa chute horrible; son long évanouissement; le secours inespéré que la Providence nous avait envoyé, et enfin j'expliquai notre tête-à-tête en ajoutant que j'avais cru devoir supplier notre hôtesse d'aller en toute hâte au plus prochain village nous chercher un chirurgien.

Mon assurance et mon sang-froid ne se démentirent pas pendant ce récit que j'allongeai à dessein, pour donner à la comtesse le temps de se remettre de son trouble, dont, au surplus, personne n'avait paru s'apercevoir.

— Il sera donc dit que vous serez toujours

notre bon ange? interrompit le digne chambellan, dès qu'il eut remarqué que mon récit tirait à sa fin.

Et il me pressa sur sa poitrine avec une chaleureuse gratitude.

— Comme mon cher Ludwig sera reconnaissant quand il apprendra le nouveau service que vous venez de lui rendre! reprit-il en renouvelant son accolade.

— Mon Dieu, répondis-je, il doit encore plus au hasard qu'à moi.

Et en prononçant ces mots, je baissai modestement les yeux.

On revint encore sur les détails que j'avais donnés, puis le chambellan nous conta à son tour comment, s'étant trouvé séparé de sa fille, il avait été rejoint par dom Conrad, et comment tous deux, avertis par les appels forcés de la trompe de frère Actéon, ils avaient eu la crainte poignante du plus grand malheur en découvrant que le cheval de la comtesse Aurore avait été éventré par le cerf aux abois.

— Maintenant, ma fille, ajouta le comte, que voulez-vous faire?

— Ce que vous déciderez, mon père, répondit-elle en me lançant à la dérobée le plus tendre regard.

— Nous sommes à peu près à une égale distance de Milnitz et de l'abbaye *den Diekenkrügen*, et dom Conrad, avant votre terrible accident, m'avait fait promettre d'aller lui demander l'hospitalité.

— Et j'espère, ma chère nièce, que vous ne serez pas d'un avis contraire, interrompit dom Conrad.

— Cette promesse comble un de mes plus chers désirs, mon bon oncle... Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus! repartit Aurore avec sentiment.

Il ne restait plus qu'à combiner les moyens du retour à l'abbaye. La monture de la comtesse était complétement hors de service, et d'ailleurs, quoique la chère enfant ne fût pas blessée, on ne pouvait guère songer, après la rude secousse qu'elle avait éprouvée, à la faire

voyager à cheval. Dom Conrad coupa court à toutes les objections, en proposant un des mulets de bât qui les avaient ralliés pendant qu'ils étaient sur le théâtre de l'hallali. Des ordres furent immédiatement donnés en conséquence, et en un clin d'œil le mulet le plus robuste et le plus sûr fut débarrassé de son chargement de *victuailles* de toutes les espèces, et à l'aide de quelques manteaux et des couvertures du lit de la bonne charbonnière, on organisa tant bien que mal, sur le double bât de la bête de somme, une manière de sofa pour la comtesse : tout cela ne prit pas plus de dix minutes, grâce à l'activité intelligente dont chacun fit preuve en cette circonstance. Je n'étais pas le moins empressé à me rendre utile : je pense qu'il est superflu de dire pourquoi.

Le veneur Oberkirch fut laissé dans la cabane, avec ordre de payer largement la course nocturne du chirurgien, s'il venait, et on le chargea, en outre, d'inviter la maîtresse du logis à se rendre au couvent, où dom Conrad

voulait la remercier lui-même du dévouement qu'elle avait montré à sa nièce.

Toutes ces dispositions prises, la comtesse se plaça sur son mulet; le chambellan, dom Conrad et frère Actéon remontèrent sur leurs chevaux, et le cortége, que je déclarai vouloir suivre à pied, du moins pendant quelques instants, se mit en route, précédé par quatre frères lais appartenant à la vénerie de dom Conrad, portant des torches.

Durant les premières minutes de notre marche, dont le pittoresque n'a pas besoin d'être détaillé pour qu'on le comprenne, je me tins, toujours causant, entre le cheval du comte de Milnitz et celui du digne abbé; mais insensiblement je ralentis le pas en laissant tomber la conversation, et je finis par me trouver à la hauteur du mulet qui portait mon adorable comtesse : on devine que ce ne devait pas être le hasard qui m'amenait là.

Une espèce de rustre tenait l'animal par la bride; mais je fis la réflexion qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter de sa présence en pre-

nant toutefois la précaution de ne parler que français à ma chère Aurore, avec laquelle j'échangeai d'abord et en silence une étreinte de main, dont l'énergie révélait de nouveau le sentiment qui avait jailli de nos âmes, peu de minutes auparavant.

La comtesse fut bonne, tendre même parfois, mais je crus bientôt remarquer en elle une réserve qui me sembla peu naturelle après ce qui s'était passé. Elle ne me fermait pas la bouche quand je lui exprimais mon amour dans les termes les plus passionnés ; elle ne protestait pas contre les assurances d'une reconnaissance éternelle que je lui donnais ; elle souffrait même que je déposasse de temps en temps un baiser sur sa main ou sur son pied, selon que j'étais à la droite ou à la gauche de son mulet ; mais ses réponses ne sortaient pas des généralités d'une affection vague, à laquelle on pouvait donner tout aussi bien, et avec plus de raison même, le nom d'amitié que celui d'amour, et elle évitait avec une adresse extrême de prendre aucun de ces engagements *défini-*

tifs que les amoureux ne manquent guère de présenter aux femmes comme les conséquences forcées d'une première faiblesse. Elle me proclamait son libérateur; elle ne faisait nulle difficulté d'avouer qu'elle était heureuse de me retrouver et de penser qu'elle allait passer quarante-huit heures près de moi; seulement elle me rappelait que lui avoir sauvé la vie n'était pas le premier service que je lui avais rendu, faisant ainsi allusion au retour de son fiancé qu'elle me devait, et elle me donnait à entendre qu'il ne fallait pas s'abandonner au bonheur de se revoir, lorsqu'on était condamné à se séparer de nouveau et prochainement, pour toujours.

Il me fut donc démontré de la façon la plus évidente qu'elle battait en retraite, et je résolus de la serrer de si près, qu'il lui deviendrait impossible de m'échapper, si bien ourdies que fussent ses ruses de guerre.

— Je ne vous reconnais plus, lui dis-je.

— Vous êtes l'homme le plus décourageant de la terre, répondit-elle. Il n'y a pas une

heure que vous me reprochiez d'être toujours la même.

— C'est vrai ; mais depuis vous aviez changé, et j'en étais bien heureux.

— Qui vous empêche de l'être encore ?

— Vos réticences, et le soin que vous mettez à atténuer l'aveu que vous m'avez fait au moment où l'on est venu interrompre notre tête-à-tête.

— Quel aveu ?

— Ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez ?

— Ai-je démenti cette parole ?

— Non, mais vous ne semblez pas vouloir lui donner la même portée que moi.

— Je suis moins libre que vous à cet égard, et je vous crois trop juste pour n'en pas convenir. En vous avouant que je vous aimais, je n'ai pas prétendu sous-entendre que j'étais prête à vous sacrifier tous mes devoirs.

— C'est ce que nous appelons en France une défaite.

— Une défaite ! le mot est joli.

— C'est-à-dire, une mauvaise raison.

— Ah ! j'y suis maintenant.

— C'est un progrès, car vous feignez ordinairement de ne pas comprendre.

— C'est ce qu'on dit toujours aux personnes qui comprennent trop bien.

— Je serais peut-être en droit de vous demander une explication touchant ces dernières paroles.

— Et moi, je suis toute disposée à vous la donner.

— A la condition sûrement qu'elle ne sera pas sincère.

— Essayez.

— Eh bien, pourquoi avez-vous eu l'air de me dire que vous compreniez trop bien ?

— Je n'ai pas eu l'air de le dire : je l'ai dit.

— Et cela signifie...

— Que j'ai parfaitement deviné que vous trouveriez tout simple que je jouasse le bonheur de ma vie entière contre une aventure de quelques jours. Eh bien, je crois qu'il m'est permis d'être d'un avis différent.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela tout à l'heure ?

— Il ne me semble pas que vous m'en ayez laissé le temps.

— Subtilité.

— Avec vous, quand on n'est pas crédule, on est subtile.

— Je n'ai pas souvenir de vous avoir jamais reproché votre crédulité.

— J'ai parlé des hommes en général.

Je vis que la discussion allait s'égarer de nouveau, comme cela arrivait toujours avec cette habile enchanteresse, et je repris vivement :

— Êtes-vous bien loyale quand vous me dites que votre seule objection est que vous ne voulez pas jouer le bonheur de toute votre vie contre une aventure de quelques jours ?

— Mais je n'ai pas dit cela ! j'ai seulement entendu, que si vous pensiez que cela dût être, il m'était permis d'en juger autrement.

— C'est que si vous n'aviez pas d'autre rai-

son pour repousser mon amour, moi je quitterais tout pour m'attacher à vous.

— Votre famille ?

— Sans hésiter !

— Votre pays ?

— Mon pays même !

— Votre drapeau ? Songez que nos souverains sont ennemis.

Mon cœur se serra douloureusement ; la parole expira sur mes lèvres, et je courbai la tête comme un vaincu.

Sa main vint se poser sur la mienne, qui était appuyée contre le flanc du mulet.

— Je vous ai affligé, me dit-elle avec un accent profondément ému.

— Vous m'avez brisé le cœur !

— Rendez-moi la justice que je n'ai pas recherché cette explication douloureuse pour tous deux.

— Elle était indispensable.

— Pourquoi, mon ami ?

— Parce qu'il manquait à mon bonheur l'espoir d'un lendemain.

— Et après ce lendemain, que serais-je devenue? L'avenir ne se compose-t-il donc que d'un jour?

— Je vous aurais dévoué ma vie jusqu'à mon dernier soupir!

— Et il aurait fallu cependant nous séparer.

— Vous êtes impitoyable.

— Parce que je sonde la profondeur de l'abîme avant de m'y précipiter la tête la première. M. de Bologne, c'est vous qui ne m'aimez point, et ce n'est pas moi qui ai voulu faire de vous un jouet.

— Mais, enfin, m'écriai-je, quel a été votre but en cherchant à me revoir? car vous m'avez bien dit que notre rencontre n'était pas le fait du hasard.

— Et je vous le répète, dussiez-vous vous faire encore une arme de mes paroles. Quant à mon but, je ne sais pas même si j'en avais un... peut-être n'espérais-je pas vous rencontrer... j'étais heureuse de vous chercher... Voilà tout.

Quel que fût mon dépit, je ne pus m'empê-

cher de reconnaître qu'il y avait plus de véritable passion dans ces chastes paroles que dans mon impatience, et, de nouveau vaincu, je portai avec une respectueuse gratitude la main de la comtesse à mes lèvres, mais sans pouvoir articuler un seul mot.

— Il nous reste deux jours, mon ami, reprit-elle avec une douceur mélancolique ; deux jours, après lesquels une réunion prochaine deviendra impossible, quelque grand que soit mon désir de vous rejoindre encore... Eh bien, tâchons que rien ne vienne troubler ces rapides instants de joie. Pensez ce que vous voudrez de mon affection, je vous laisse le champ libre à cet égard ; mais ne me demandez pas de donner un corps à vos rêves, car je croirais que vous n'avez pas de foi en l'avenir. N'y a-t-il donc pas plus de bonheur à contempler la coupe encore pleine de nos espérances, qu'à la laisser échapper vide de nos mains, après l'avoir épuisée dans une heure d'ivresse qui disparaîtra pour jamais dans le gouffre de l'éternité ?

— Ne me parlez pas d'avenir, murmurai-je profondément attendri. Vous m'oublierez quand vous ne me verrez plus.

— Je penserai, au contraire, bien plus à vous, si ce n'est pas pour moi un devoir de vous oublier. Mon ami, vous ressemblez en cela à tous les hommes qui ne voient jamais que la surface du bonheur.

— Vous comptez donc venir un jour en France ? demandai-je après avoir réfléchi un moment sur le sens caché de ces mystérieuses paroles.

— Qui sait ? la guerre ne sera pas éternelle, et une fois la paix signée, la pensée d'un voyage dans votre beau pays pourra me venir tout naturellement. C'était une de mes fantaisies avant de vous connaître... il me semble que c'est un désir à présent.

— Dites-vous vrai ? Aurore, je vous en conjure, ne me trompez pas !

— En vous confiant ce que j'espère, je peux m'abuser avec vous, mais je ne vous trompe pas seul.

— Me sera-t-il du moins permis de vous écrire?

— Vous en avez le droit en ce moment.

— Et vous ne montrerez pas mes lettres?

— Personne ne m'en fera une obligation; mais je suis imprudente, étourdie, et vous comprenez qu'il ne faudrait plus espérer nous jamais revoir si...

— Alors, il me sera interdit de vous parler de mon amour?

— Décidez-en vous-même, d'après ce que je viens de vous dire.

— Vous me laissez toujours le choix entre une folie et un sacrifice. C'est une grande cruauté.

— Non, c'est une preuve que je vous crois généreux et que je me sens faible... N'allez-vous pas encore m'en faire un reproche?

— Êtes-vous un ange ou un démon, pour que je vous cède constamment? m'écriai-je.

— Je suis une femme, mon ami, c'est-à-dire un composé de ces deux choses... Heureusement pour vous, ajouta-t-elle après un rapide

moment d'hésitation, car si je n'étais que l'un ou l'autre, je crois que vous y trouveriez encore moins votre compte.

— Eh bien, je ferai tout ce que vous voudrez! repris-je avec un chaleureux enthousiasme. Demain, après-demain, je ne vous donnerai pas une seule occasion de vous plaindre de moi! Quand nous serons séparés, j'aurai, en vous écrivant, le courage surhumain de ne rien vous dire qui puisse compromettre ce cher avenir dont vous avez fait briller l'espérance à mes yeux! Ma vie dût-elle s'écouler dans l'attente, je ne vous ferai pas un seul reproche! Êtes-vous contente, Aurore?

— Je suis reconnaissante, M. de Bologne... ma raison ne va pas au delà, Dieu merci.

Pendant cette longue conversation les cavaliers de notre bande avaient insensiblement pris l'avance, et nous n'entendions plus que comme un murmure confus le bruit des pas de leurs chevaux et la vibration de leurs paroles, mêlés aux frissonnements du sombre feuillage des pins sous lesquels nous chemi-

nions, à la douteuse et lointaine clarté des torches que portaient nos guides.

La comtesse paraissait fatiguée, ce que je jugeai à son attitude plus nonchalante sur son mulet.

— Vous ne m'en voudrez pas si je dors? me dit-elle.

— J'allais vous engager à le faire.

— Et vous aviez raison, car ce sera peut-être nous quitter encore moins... Merci de tout ce que vous venez de me dire.

Je pris une des longues boucles de sa belle chevelure blonde, que la brise faisait flotter à chaque instant à peu de distance de mon visage, et je l'appuyai silencieusement contre ma bouche, sans qu'elle s'opposât à ce muet témoignage d'amour, succédant presque sans transition à mes assurances de respect.

La soumission la plus absolue avait donc remplacé dans mon cœur et dans ma volonté le parti pris de brusquer le dénoûment de cette singulière aventure. En me persuadant qu'elle m'aimait, la comtesse venait de me

jeter dans un ordre d'idées romanesques auxquelles je ne songeais même pas à me soustraire, et j'en étais insensiblement arrivé à lui savoir presque gré du frein qu'elle avait imposé à ma passion. — Si nous devons nous retrouver un jour, me disais-je, elle a raison pour moi d'agir comme elle l'a fait; si, au contraire, une éternelle séparation doit commencer pour nous après-demain, elle a raison pour elle. Une aussi délicieuse créature n'a pas été mise au monde pour amuser pendant quarante-huit heures les loisirs d'un capitaine de grenadiers en voyage; et puis, à tout prendre, l'espérance n'est-elle pas la meilleure gardienne des illusions, et ne vaut-il pas mieux quelquefois désirer que posséder? Que m'en reviendrait-il, devant partir dans deux ou trois jours, si...

J'en étais là à peu près de mes réflexions philosophiques, lorsqu'une formidable et sinistre explosion de cris d'alarme et de fureur retentit du côté de nos compagnons qui marchaient en avant, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure.

La comtesse, réveillée en sursaut par ces clameurs, fut à la minute même sur son séant.

— Que se passe-t-il encore, mon Dieu ? me demanda-t-elle en se penchant vivement vers moi.

— Je l'ignore... mais, au nom du ciel, silence ! lui répondis-je à voix basse avec énergie et autorité.

Et, saisissant brusquement la bride de son mulet, je l'arrachai des mains du conducteur et je tirai l'animal hors du chemin frayé, sous les buissons pressés d'un épais taillis qui se trouvait à notre gauche.

Les cris et les vociférations continuaient toujours en avant de nous ; il n'était guère permis d'en douter, nos compagnons avaient fait une mauvaise rencontre, et je pensai sur-le-champ aux Manteaux rouges.

Je communiquai mes soupçons à la comtesse, qui me dit que je pourrais bien avoir raison.

Nous marchâmes encore pendant quelques

minutes, choisissant de préférence les endroits où le taillis paraissait le plus fourré ; puis nous nous arrêtâmes pour écouter.

On se querellait avec violence, mais il ne nous sembla pas qu'on en fût encore venu aux mains, ce qui nous rassura un peu.

— Ce sont bien des Manteaux rouges, me dit la comtesse, je viens de saisir au passage deux ou trois expressions qui appartiennent à leur affreux patois : ils parlent de rançon.

— Ceci ne peut regarder le comte de Milnitz, puisqu'il appartient au parti de la reine de Hongrie, répondis-je.

— C'est vrai ; mais mon oncle de Homspech, qui tient pour l'électeur, sera une très-bonne capture pour eux, et c'est probablement lui qu'ils guettaient.

— Si j'étais seul, je volerais à leur secours ; mais mon devoir est de ne pas vous quitter.

— J'espère qu'ils ne courent aucun danger et que l'affaire s'arrangera moyennant une forte saignée faite au trésor de l'abbaye *den Diekenkrügen;* cependant nous devrions peut-

être envoyer à la découverte le conducteur de mon mulet, en lui recommandant les plus grandes précautions.

J'adoptai cette idée, bien qu'elle offrît quelques inconvénients, et je donnai des ordres en conséquence à notre guide, en le menaçant de lui passer mon couteau de chasse au travers du corps, si par maladresse ou trahison il avait le malheur de laisser deviner notre retraite à l'ennemi.

Cet homme s'éloigna immédiatement et je me trouvai de nouveau seul avec la comtesse.

XI

Le drame recommence.

Bien que la comtesse n'eût pas l'air de se préoccuper des suites que pourrait avoir ce nouvel événement, je n'en étais pas moins inquiet, dans mon for intérieur, de tout ce qui lui arriverait infailliblement et dans un avenir prochain, si par malheur elle était rencontrée par quelques-uns de ces bandits, en compagnie d'un officier de ces vaillantes troupes françai-

ses qui leur avaient donné de si bons horions en maintes escarmouches. Ce danger n'était guère à craindre dans le lieu désert où nous nous trouvions, protégés en outre par l'obscurité d'une des nuits les plus noires que j'eusse jamais vues ; mais cette retraite ne pouvait être que momentanée : il faudrait tôt ou tard nous remettre en route et marcher au hasard dans ces bois immenses que la comtesse connaissait à peine, et que, moi, je ne connaissais pas du tout, et c'était là ce qui me semblait périlleux. Mes seuls moyens de défense consistaient en mon couteau de chasse, robuste dague qui avait occis plus d'un sanglier furieux, et en un poignard turc que j'avais pris à un chef dalmate, qui s'était rendu à moi dans une de nos dernières rencontres avec les troupes irrégulières de la reine de Hongrie. C'étaient là, on en conviendra, de faibles ressources pour soutenir avec avantage une lutte contre des drôles armés jusqu'aux dents, ne fussent-ils que deux. Français et gentilhomme, il m'eût été indifférent, si j'avais été seul, de

mourir là ou ailleurs ; mais mon sang se glaçait dans mes veines à la pensée que si je périssais en défendant la comtesse, la chère créature tomberait au pouvoir et serait à la merci de ces brigands sans foi ni loi. Et c'était pour me revoir encore qu'elle s'était exposée ainsi ! Pensée horrible, qui prenait dans mon imagination, en proie à la plus dévorante inquiétude, toutes les douloureuses proportions d'un remords.

Cette anxiété de mon esprit et cette souffrance de mon cœur m'avaient rendu silencieux, comme il est aisé de se le figurer. Le front appuyé contre l'encolure du mulet, je passais en revue toutes les chances terribles dont nous étions menacés, lorsque je crus sentir la main de la comtesse qui me cherchait dans l'obscurité.

Je la pris et la serrai avec force.

— Vous êtes inquiet, me dit-elle à voix basse et en appuyant sa bouche contre mon oreille.

— Avec une personne aussi courageuse que vous, répondis-je, la dissimulation serait une injure... Je suis horriblement tourmenté.

— Il est certain, reprit-elle, que notre situation n'est pas rassurante, et cependant, mon ami, je n'ai pas peur... Vous êtes là !

— Hélas ! que pourrai-je faire contre le nombre ?

— Me tuer d'abord, et ensuite vendre chèrement votre vie.

J'étouffai un cri d'angoisse et d'amour, et me soulevant sur la pointe des pieds, j'étreignis la comtesse contre mon cœur.

Elle se dégagea doucement de mes bras et me dit :

— Je n'entends plus rien.

— Ni moi non plus.

— Ils seront partis.

— Dieu vous entende! Mais où pensez-vous qu'ils soient allés ?

— A l'abbaye, toucher la rançon de dom Conrad, cela me semble à peu près certain... à moins toutefois, ajouta-t-elle, que mon oncle de Milnitz ne les ait déterminés à se retirer.

— Nous ne pouvons guère nous flatter de

cet heureux dénoûment, car s'il avait eu lieu on nous rappellerait.

— Vous avez raison, fit-elle. Il faut revenir à ma première supposition, qui a d'ailleurs son bon côté.

— Mais ce pauvre M. de Milnitz, comme il doit être inquiet !

— J'espère que notre homme sera parvenu à le rejoindre et à lui faire entendre que nous étions en sûreté, lui dis-je.

— Ah ! ce diable d'homme !

— Eh bien ?

— Nous avons eu tort de l'envoyer à la découverte.

— Pourquoi ?

— Parce que s'il cherche à nous rejoindre et qu'un de ces bandits le suive, nous sommes perdus !

J'étais si près de la comtesse en prononçant ces mots, que je la sentis frissonner de la tête aux pieds.

— N'entendez-vous rien ? me demanda-t-elle d'une voix brisée par la terreur... Il me

semble qu'on marche avec précaution autour de nous.

Je prêtai l'oreille anxieusement.

— C'est le bruit du vent dans les branches, lui dis-je après avoir écouté pendant quelques secondes.

— Vous me jurez, foi de chevalier, que vous ne me laisserez pas tomber vivante entre leurs mains ? reprit-elle.

Pour toute réponse je saisis sa main, que je posai contre mon cœur en la serrant avec force.

— Eh bien, mon ami, je suis tranquille maintenant, murmura-t-elle en posant sa tête sur mon épaule.

Je sentis courir sur mon visage son souffle humide et parfumé comme la brise du printemps ; si j'eusse fait un seul mouvement, ma bouche aurait rencontré ses lèvres, et cependant l'idée ne me vint pas, dans une situation aussi périlleuse pour mes engagements, de l'outrager par un témoignage d'amour.

M. le duc de Richelieu, à qui je contai

cette aventure, une nuit, au bivac pendant la guerre de sept ans, mais sans nommer la comtesse, bien entendu, me fit l'honneur de me dire que saint Antoine n'était qu'un vaurien auprès de moi, et qu'à ma place il aurait mené les choses plus rondement, ne fût-ce que pour soutenir la réputation de galanterie du régiment de Beauvoisis.

Je me gardai bien d'ajouter que je m'étais repenti plus tard de ma conduite, car il m'aurait daubé d'importance, et non sans raison.

Je restai donc immobile et muet près de ma chère comtesse, dont l'haleine embaumée se confondait avec la mienne.

Les moments passent vite dans une semblable situation. Après un temps dont je ne saurais apprécier la durée, je crus remarquer que la respiration de la comtesse était moins bruyante et plus égale, et j'en augurai qu'elle devait être endormie.

Je l'appelai à voix basse ; elle ne me répondit pas.

Je ne m'étais pas trompé... elle dormait! Elle dormait, confiante en mon amour et en mon courage, c'est-à-dire convaincue que je la respecterais pendant son sommeil, et qu'en cas de péril je n'hésiterais pas à sacrifier sa vie pour lui sauver l'honneur.

Les femmes ne savent pas assez à quel point elles sont habiles lorsqu'elles s'abandonnent à la loyauté de l'homme qui les aime, et je suis tenté de croire que celles qui s'y prennent autrement sont des coquettes qui ont découvert que la défiance inspire l'audace.

A l'exception de deux ou trois alarmes causées par le passage de quelque bête fauve allant au *viandis* sous les futaies voisines, la nuit s'écoula paisiblement, de sorte que lorsque le ciel commença à blanchir du côté de l'orient, la tête de la comtesse n'avait pas encore quitté mon épaule.

Le crépuscule fut lent à percer les ombres qui enveloppaient les buissons touffus dans lesquels nous étions cachés. D'abord, il n'éclaira que les plus hautes branches du taillis;

puis, grandissant insensiblement, il finit par jeter de douteuses lueurs sur les objets qui nous environnaient.

Je promenai mes regards autour de moi autant que le permettait l'immobilité à laquelle je m'étais condamné, car je ne voulais pas interrompre le repos dont la comtesse devait avoir un si impérieux besoin après tant de secousses.

En avant de nous, à droite et à gauche, je n'aperçus rien qui fût de nature à m'inquiéter: mon cœur se dilata avec une inexprimable ivresse, et j'éprouvai un vif sentiment de gratitude envers la Providence qui nous avait protégés d'une manière aussi visible.

Au soupir de profond soulagement qui souleva mon sein longtemps oppressé par la plus horrible anxiété, la comtesse s'éveilla en souriant.

Au même moment un pâle rayon de soleil se fit jour au travers des brumes qui remplissaient l'atmosphère, et notre mystérieuse retraite fut tout d'un coup illuminée.

Aurore se dressa sur son séant, passa rapidement à plusieurs reprises ses mains sur son visage pour rejeter sa chevelure en arrière, et s'élançant légère comme un oiseau qui quitte son nid, elle se trouva de l'autre côté du mulet.

Mais presque aussitôt elle poussa un cri d'effroi et vint en courant se réfugier dans mes bras, livide et tremblante.

Je tournai la tête avec une anxiété plus facile à comprendre qu'à décrire, et mon premier regard tomba sur le spectacle qui avait terrifié ma compagne.

A dix pas de nous environ, deux Manteaux rouges, appuyés sur leurs longs fusils, nous contemplaient debout et immobiles dans une éclaircie du taillis.

— Nous sommes perdus ! murmura la comtesse d'une voix mourante en se pelotonnant contre ma poitrine.

Il y eut un moment de silence terrible : l'affreux malheur que j'avais rêvé se réalisait.

Les deux brigands levèrent lentement leurs fusils et nous couchèrent en joue, puis l'un d'eux nous dit en mauvais allemand :

— Français, rendez-vous, ou vous êtes morts.

— Jamais ! m'écriai-je... Mais si c'est de l'or que vous voulez, je suis prêt à vous jeter ma bourse.

— Nous voulons votre or ; puis il nous faut aussi cette femme.

— Mais cette femme est une des sujettes de votre souveraine.

Un ricanement féroce accueillit mes paroles.

— Tuez-moi ! me dit la comtesse... Il n'y a rien à attendre de ces misérables bandits.

— Prenez mon poignard, lui répondis-je... abritez-vous derrière le mulet... Moi j'irai les attaquer, et s'ils me manquent de leurs deux coups de fusil, je puis encore vous sauver !

— Ils vous égorgeront sous mes yeux !

— Nous n'avons que le choix des périls... ainsi notre seule chance de salut est l'audace.

L'un des brigands se sépara de son compa-

gnon et s'avança vers nous, tenant toujours son fusil à l'épaule, prêt à tirer.

— Au nom de Dieu, faites ce que je vous ai conseillé! dis-je à voix basse à la comtesse.

— Je t'aime! murmura-t-elle. Que ce soit ma dernière parole en ce monde si tu dois mourir ici!

Et, dégageant prestement le poignard qui pendait à mon côté droit, elle glissa sous mon bras gauche et courut s'abriter derrière le mulet.

Le *Manteau rouge* fit feu et me manqua.

Je me jetai sur lui comme un lion, mon couteau de chasse à la main, et avant qu'il eût le temps de prendre un des pistolets passés dans la ceinture de son large caleçon à la turque, je lui plongeai jusqu'à la garde mon arme dans le cœur.

Il tomba en poussant une exclamation de rage, et je me trouvai en face de son compagnon qui venait à son secours.

Nous étions si près l'un de l'autre qu'il lui fut impossible de me coucher en joue; mais il

tenta de m'assommer, et je sentis s'abattre sur mon front la lourde crosse de son fusil.

Un nuage passa sur mes joues, je chancelai... cependant j'eus encore la présence d'esprit de saisir mon adversaire à bras-le-corps, afin de paralyser ses mouvements avec ce qui me restait de force.

Il me rendit mon étreinte avec usure, en s'attachant à ma gorge avec deux mains de fer, pendant que ses dents s'enfonçaient dans mon crâne.

Encore quelques secondes et je périssais étouffé !

Je ne voyais plus ! je n'entendais plus ! Il ne me restait que les sensations douloureusement confuses d'un homme qui se noie.

Je sortis de cet état par une impression de bien-être, vague encore, mais déjà délicieuse.

J'ouvris les paupières et je crus que je me réveillais dans le ciel.

J'étais mollement étendu sur un lit de grandes fougères amoncelées ; le ciel bleu resplen-

dissait au-dessus de ma tête, et à mes côtés un ange agenouillé pleurait en s'efforçant d'accueillir mon premier regard par un sourire.

Je refermai instinctivement les yeux, de peur de voir cette douce vision s'évanouir.

En ce moment la voix émue de la comtesse souffla sur mon visage ces tendres paroles :

— Je vous ai arraché à mon tour à la mort... mais je ne suis pas quitte envers vous, car vous m'avez sauvé plus que la vie !

XII

La querelle.

Je sentais dans tous mes membres cette espèce d'accablement délicieux qui succède aux longs évanouissements, et dans mon cerveau engourdi une sorte de demi-perception indécise, au milieu de laquelle flottaient, incertains et confondus les uns avec les autres, les souvenirs des événements qui s'étaient passés depuis quelques heures.

Comme je n'éprouvais aucune douleur physique bien distincte, je ne pouvais supposer, avec quelque apparence de vérité, que j'eusse été blessé dangereusement, et cependant, lorsque j'avais soulevé les paupières, il m'avait semblé que la comtesse, agenouillée près de moi, tenait dans ses mains un mouchoir ensanglanté.

Peu à peu mes sensations devinrent plus nettes; alors j'osai rouvrir les yeux, sans craindre autant de voir s'évanouir la céleste apparition qui les avait ravis quelques minutes auparavant.

La comtesse était toujours à mon côté, à genoux et penchée sur mon visage, respirant mon souffle, épiant avec sa main les soubresauts de la vie dans mon cœur, et semblant attendre le réveil de ma raison pour l'enivrer de nouveau par les expressions brûlantes de son amour.

Ne m'avait-elle pas dit : *je t'aime!* au moment où je m'étais élancé pour mourir ou la sauver?

Je t'aime ! n'est-ce pas là un de ces mots suprêmes qui n'échappent jamais à la coquetterie, et qui, une fois partis d'un cœur, sont comme le trait lancé par l'arc, lequel ne revient plus dans les mains de l'archer, alors même qu'il voudrait le rappeler à lui ?

Je vous aime a plusieurs significations, comme ces phrases à double sens de la politique, que celui qui les a faites interprète au gré de son caprice ou selon les inspirations de son intérêt : *je t'aime* n'en a qu'une seule.

Toute femme qui prononce cette parole sait bien que l'homme à qui elle l'adresse la traduira ainsi : *je suis à toi !*

Eh bien, cette parole, je la voyais resplendir comme une étoile éblouissante au milieu de mes souvenirs encore un peu confus.

— Au nom du ciel ! murmura la comtesse à mon oreille, dites-moi comment vous vous trouvez, M. de Bologne !

— Je me trouve le plus fortuné des mortels ! répondis-je en étendant un de mes bras pour entourer la taille de ma libératrice.

— Il ne s'agit pas de votre bonheur, reprit-elle en se rejetant vivement en arrière, mais de votre vie : ne souffrez-vous pas horriblement ?

— Je ne sens que la joie enivrante d'être aimé de la plus belle et de la plus intrépide des femmes !... car vous m'aimez, chère Aurore, vous me l'avez avoué...

— Pouvez-vous bien tenir ce langage en présence de ces deux cadavres ! me dit-elle d'un ton de reproche... Vous avez donc oublié...

— Je ne me souviens que d'une chose, interrompis-je, c'est que vous m'avez dit : *je t'aime !* et que...

— Ah ! si vous saviez comme j'ai eu peur ! interrompit-elle à son tour... Mais, de grâce, occupons-nous de ce coup terrible qui vous a renversé... les blessures à la tête sont toujours graves...

— Celle que vous avez faite à mon cœur l'est bien davantage, chère Aurore ! Cependant il me semble que je n'en souffre pas autant depuis...

— Alors il n'y a plus à s'en occuper, fit-elle avec une gravité impérieuse... Laissons toutes ces folies pour le moment, M. de Bologne, et si vous ne voulez pas vous préoccuper de votre état, songez du moins aux périls qui m'environnent encore. Les compagnons de ces bandits pourraient repasser par ici ; d'autres rôdent peut-être dans les environs, et le ciel finira par se lasser de faire des miracles en notre faveur... Pour ce qui me regarde, je trouve que c'est bien assez d'avoir tué un homme...

Et la chère créature, en prononçant ces mots, détourna la tête, car elle venait de s'apercevoir avec une inexprimable impression de terreur que ses mains mignonnes étaient toutes souillées de sang.

— Quoi ! m'écriai-je, vous avez été obligée...

— De tuer un homme, et je voudrais bien être dispensée de recommencer ; mais, voyons, pas d'égoïsme, levez-vous et partons... Nous n'avons perdu que trop de temps déjà.

— Et si je ne pouvais pas marcher ?

— Mais je ne compte pas que vous marcherez. Vous monterez à ma place sur le mulet, et moi je vous suivrai à pied.

— Et où irons-nous comme cela ?

— Chez mon oncle de Homspech, où je présume que l'on doit être horriblement inquiet de mon sort.

— Partons donc, répondis-je de ce ton accablé d'un homme qui se résigne à subir une nécessité douloureuse... Partons, puisque les plus beaux rêves doivent avoir une fin.

Et je me mis d'abord sur mon séant, en montrant peu d'empressement, je dois en convenir.

— Ah ! vous appelez cela un beau rêve ? dit-elle en me désignant de la main les corps des deux Manteaux rouges étendus à quelques pas l'un de l'autre.

— Que me fait la mort de ces deux bandits ? m'écriai-je ; je ne vois qu'une chose dans cette aventure, c'est qu'elle a servi à m'apprendre que vous m'aimiez.

La comtesse haussa les épaules avec impatience, et je vis errer sur ses lèvres une vive réprobation du sentiment assez peu chrétien que je venais d'exprimer.

Je m'étais remis debout, et nous nous approchâmes du mulet attaché à un arbre, à quelque distance.

— Voulez-vous que je vous soutienne ? me demanda la comtesse, qui examinait tous mes mouvements avec une affectueuse anxiété.

Je lui offris mon bras au lieu de m'appuyer sur le sien.

— Oh ! moi je suis très-solide sur mes jambes, reprit-elle. Voyons, grimpez là-dessus.

— A propos, chère comtesse, lui dis-je, qu'avez-vous fait de mon couteau de chasse ? Il ne serait peut-être pas prudent de nous remettre en route sans ce moyen de défense qui nous a déjà été si utile une fois.

— Votre couteau de chasse ? balbutia-t-elle en pâlissant, il doit être quelque part dans les fougères. Mais si vous croyez en avoir besoin, cherchez-le vous-même.

Je me mis à regarder autour de nous, et, ne voyant rien, je fis quelques pas, toujours examinant le sol, vers l'endroit où le drame s'était passé.

J'arrivai ainsi jusqu'auprès de l'un des cadavres, dans la poitrine duquel j'aperçus l'extrémité de la lame de mon couteau de chasse qui sortait de quelques pouces.

Je jetai les yeux sur la comtesse : elle était appuyée contre le mulet, le visage couvert de ses deux mains.

Alors je retournai prestement le corps glacé du bandit, et j'en arrachai mon arme qui était enfoncée dans son dos jusqu'à la garde.

« Fiez-vous donc à ces sylphides ! pensai-je; un spadassin de profession n'aurait pas mieux fait. »

Et je remis la lame dans le fourreau après l'avoir essuyée sur l'herbe, puis je revins près de la comtesse, qui frissonna de la tête aux pieds en me revoyant.

Comme je ne sentais d'autre mal qu'un peu d'engourdissement dans la tête, j'exigeai de la

comtesse qu'elle se remît sur le mulet, et, malgré sa résistance, je l'enlevai de terre et la plaçai à peu près comme elle était la veille au soir, lorsque nous avions quitté la hutte de la charbonnière; puis nous nous engageâmes dans le taillis en évitant de passer près des deux cadavres.

Nous marchâmes ainsi à l'aventure pendant un quart d'heure environ, et nous finîmes par tomber dans le chemin que nous avions abandonné brusquement la veille, pour nous cacher au moment de l'attaque des Manteaux rouges.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre en avant et en arrière, nous n'y aperçûmes rien qui fût de nature à nous inquiéter. Le soleil l'inondait de joyeux et chauds rayons qui se glissaient à travers les branches enlacées au-dessus de nos têtes; les bouvreuils, les grives et les mésanges voltigeaient çà et là avec sécurité en remplissant l'air de leurs cris amoureux et gais; tout semblait, en un mot, vouloir nous faire oublier les scènes émouvantes

de la nuit qui avait précédé cette matinée maintenant si paisible.

Mon front meurtri était entouré d'un mouchoir de soie rouge, que la comtesse avait arraché de son cou, au moment sans doute où, débarrassée de notre second ennemi, elle avait pu songer à me secourir.

Je pris l'un des coins de ce mouchoir qui retombait sur ma joue gauche, et je le portai à mes lèvres, en attachant un regard brûlant sur la comtesse qui baissa les yeux.

— Comme vous avez été courageuse ! lui dis-je avec une reconnaissance passionnée.

— L'ai-je été réellement, M. de Bologne ? répondit-elle.

— Comme l'homme le plus intrépide ! m'écriai-je.

— Eh bien, reprit-elle, si j'en suis heureuse, je n'ai pas le droit d'en être fière ; car je ne savais pas ce que je faisais.

— Mes souvenirs me disent le contraire.

— C'est si trompeur un souvenir.

— Pas ceux qui reposent sur une action

ou sur une parole, répliquai-je vivement.

— Mon Dieu, ceux-là comme les autres, M. de Bologne : tout ce qui éclôt dans les émotions d'un grand danger ne mérite pas que les gens sensés y attachent de l'importance, parce que nous ne sommes plus nous-mêmes dans ces moments-là.

— Comme je devine l'intention de ces paroles, je proteste contre la signification que vous leur donnez, dis-je avec feu, et vous ne me ferez jamais croire...

— Quoi ! vous me supposez une arrière-pensée! interrompit-elle ; c'est bien mal à vous.

— Oui, je la suppose !

— Mais dans quel but ?

— Dans le but de chercher à me faire regarder comme non avenu tout ce qui s'est passé. Mais vous n'y parviendrez pas : vous m'avez dit que vous m'aimiez, et vous m'avez sauvé la vie au péril de vos jours... Toutes les ressources de votre esprit subtil n'effaceront pas cette parole d'amour et cet acte de dévouement de mon souvenir.

— Et qui vous parle de les effacer ?

— Vous, en voulant me persuader que vous ne saviez ni ce que vous disiez, ni ce que vous faisiez.

— Voyons, M. de Bologne ; la main sur la conscience, me croyez-vous donc capable de tuer un homme de sang-froid ? Ce serait en vérité bien peu galant, ayez la bonne grâce d'en convenir.

— Eh bien, je vous donne raison sur ce point, mais l'autre ?

— Lequel ?

— L'aveu que vous m'avez fait.

— Oh ! sur ce chapitre, je serai d'une très-grande franchise. J'ai une profonde affection pour vous, et si je vous l'ai dit, comme vous semblez l'affirmer, je ne me rétracte pas ; seulement je crois me souvenir qu'en vous avouant que je vous aimais, j'ai ajouté que je ne prétendais pas sous-entendre que j'étais prête à vous sacrifier tous mes devoirs ; et vous-même, avec une délicatesse chevaleresque qui me touche autant qu'elle vous honore,

ne vous êtes-vous pas engagé à ne plus me parler de votre amour pendant les quelques instants que nous devions demeurer ensemble... N'est-ce pas là tout ce passé auquel vous faites allusion en ce moment ?

— Non, madame ! mille fois non ! ce n'est pas tout.

— Vous m'effrayez ! Qu'y a-t-il donc encore ?

— Faut-il vous le rappeler ?

— Je vous jure que cela est tout à fait indispensable si vous voulez que je m'en souvienne... Ma pauvre tête a été si troublée depuis quelques heures.

— Eh bien, au moment où je me précipitais au-devant d'une mort presque certaine pour essayer de vous sauver, vous avez prononcé ces mots, que je crois encore entendre vibrer à mon oreille et retentir dans mon cœur : *Je t'aime! que ce soit ma dernière parole en ce monde, si tu dois mourir ici !*

— Mais puisque je ne suis pas morte, j'ai le droit de me rétracter.

— Misérable subterfuge ! m'écriai-je indigné, et je ne souffrirai pas...

— Pour qui donc me prenez-vous, M. le marquis ? interrompit la comtesse en se dressant sur son séant dans une attitude de fierté blessée. Quoi ! je prononce une phrase monstrueuse et je tue un homme, et vous croyez que ces deux choses-là je les ai faites dans la pleine jouissance de mon bon sens et de mon libre arbitre ?... Il ne vous reste plus, en vérité, qu'à me proposer une place de vivandière dans votre régiment de Beauvoisis. Est-ce donc là le résultat de ces promesses qui m'avaient rendue si heureuse et si fière d'avoir été distinguée par vous ? Ah ! vous me faites bien de la peine ! continua-t-elle d'une voix plus faible et en se détournant comme pour me cacher une larme de douloureuse indignation qui venait de sourdre à l'angle de sa paupière.

— Aurore ! Aurore, vous serez cause que je deviendrai fou !

— Dieu m'est témoin que c'est sans le

vouloir ; mais vous provoquez toujours des explications qui dégénèrent en querelles, et je commence à croire que de toutes les espérances, la plus insensée serait de se figurer qu'il est possible de vivre en paix avec vous... Eh bien, continua-t-elle avec l'accent d'une tendre résignation, dussiez-vous exagérer encore la portée de mes paroles, je vous dirai que cette pensée me rend profondément malheureuse.

— Je ne vous crois pas !

— Vous avez tort.

— Je ne vous croirai jamais !

— Ce sera tomber d'un extrême dans l'autre, comme tous les esprits sans vigueur.

— J'éviterai du moins la honte d'être dupe tout à fait.

— D'accord, mais vous vous priverez de la douceur d'être heureux à moitié, orgueilleux que vous êtes !

— Je ne fais aucun cas des demi-bonheurs.

— Ce n'est pas ce que vous me disiez cette

nuit, quand vous m'assuriez que vous ne vouliez pas compromettre ce cher avenir *dont je faisais briller l'espérance à vos yeux :* ce sont vos propres expressions.

— Mais vous ririez de moi, madame la comtesse, m'écriai-je, si j'étais assez stupidement crédule pour m'attacher à l'avenir que peut promettre une femme près de laquelle le présent lui-même n'est qu'un odieux mensonge ?

— Comme vous voudrez, M. le marquis.

— Mais je ne me laisserai pas jouer par vous !

— Je vous remercie toujours de me prévenir.

— Ce qui s'est passé hier et ce matin me donne des droits sur votre personne.

— Quoi ! vous prétendez qu'avec moi le présent n'existe pas, et vous invoquez le passé !

— Ce passé vous engage, c'est pour cela que je m'en fais une arme contre votre duplicité, madame !

— Eh bien, soit, vous m'attaquerez avec

mes imprudences, moi je me défendrai avec vos promesses, et nous verrons qui l'emportera de mon étourderie ou de votre loyauté.

— Je m'attacherai à vos pas !

— J'ai bien suivi les vôtres.

— Vous serez à moi ! vous serez à moi ! ou...

— De la violence, M. de Bologne... ah ! quelle extrémité misérable ! Par les futures reliques de mon saint oncle de Homspech, je ne vous croyais pas si modeste... Avoir recours à des expédients semblables... Autant valait, convenez-en, me laisser tomber entre les mains des Manteaux rouges...

— Raillez, raillez, madame... Je vous en ai donné le droit, interrompis-je avec le plus amer dépit : cependant hier, si le hasard ne vous avait pas sauvée...

— Vous vouliez donc me perdre ? interrompit à son tour la comtesse avec une naïveté pleine de sarcasme qui m'exaspéra au point de me donner la pensée de réaliser mes menaces à l'instant même. Ah ! vous vouliez me perdre,

reprit-elle d'un ton plus sérieux. Eh bien, avouez alors qu'il était tout simple que je cherchasse de mon côté à me tirer d'affaire; car, enfin, on ne peut pas toujours compter sur le hasard, et...

Elle vit sans doute sur ma physionomie la résolution extrême qui venait de s'emparer de mon esprit, et, avec la merveilleuse souplesse du sien, elle passa sur-le-champ à un autre ordre d'idées, en reprenant en ces termes :

— Pardon, M. de Bologne! je viens d'oublier qu'alors même que je ne pourrais plus compter sur le secours du hasard, il me resterait encore votre générosité en laquelle j'ai bien plus de confiance.

— Vous en avez abusé, madame, et désormais elle vous fera défaut.

— Vous voyez bien que non, puisque c'est encore elle qui vous inspire le bon sentiment de m'avertir des dangers que je cours. Remettez-vous, de grâce, et ne me faites plus entrevoir la terrible possibilité de maudir un jour

le souvenir de nos relations, si douces jusqu'à cette heure. Quel est mon tort envers vous? d'avoir attaché plus d'importance à une promesse que vous m'aviez faite dans un moment de douce émotion, qu'à une parole qui m'était échappée dans un instant de trouble. Vous alliez mourir pour me défendre, il m'était bien permis de vous tenir un autre langage que celui que je vous adressais quand vous ne me parliez que de vivre pour m'aimer.

J'avoue que je ne trouvai rien à répondre à cette explication si digne et si tendre à la fois; cependant je n'en persistai pas moins intérieurement dans le parti que j'avais pris de ne plus me laisser toucher par cette hypocrite douceur.

— Je ne discuterai plus avec vous, repartis-je donc avec une rudesse qui n'avait rien de joué : droiture et mauvaise foi ne sauraient s'entendre.

Elle garda le silence, et moi je gagnai la tête du mulet afin de ne plus avoir l'enchanteresse devant les yeux.

Nous cheminâmes ainsi pendant quelques minutes et nous atteignîmes un endroit de la forêt où plusieurs routes venaient aboutir.

Je me retournai pour demander à la comtesse son avis sur la direction que nous devions suivre.

— Peu importe, me répondit-elle, nous arriverons toujours quelque part et trop tôt.

A l'instant même ma colère s'évanouit : la comtesse avait le visage inondé de larmes, et ses bras croisés sur sa poitrine pressaient son sein qui se soulevait convulsivement sous les efforts répétés de ses sanglots.

— Il faut, pourtant, lui dis-je avec plus de douceur, que nous songions un peu à ceux que votre absence doit plonger dans l'inquiétude.

Elle essuya ses beaux yeux avec le revers de sa main ; puis, quand elle eut examiné les localités, elle m'indiqua une des quatre ou cinq routes qui s'ouvraient en patte d'oie devant nous.

J'eus la cruauté de ne pas lui laisser voir

que j'étais touché de sa douleur, et nous nous remîmes en marche sans échanger une parole de plus.

Un quart d'heure s'écoula encore dans un silence obstiné de part et d'autre ; mais à chaque instant je me sentais plus faible, et j'en étais venu à ce degré de lâcheté, que je me disais : *Quand nous serons près de ce grand chêne qui est là-bas, je me jetterai à ses pieds.*

En ce moment le galop rapide d'un cheval retentit à mon oreille : je me retournai brusquement et j'aperçus un cavalier qui se dirigeait vers nous à bride abattue.

Bientôt je reconnus le veneur Oberkirch qui poussa un cri de joie et se mit tout de suite à entonner une fanfare : il venait aussi de nous reconnaître.

XIII

Le madrigal.

Quelques tons de la fanfare sonnée par le veneur Oberkirch avaient à peine retenti dans les airs, que de toutes les parties de la forêt la brise nous apporta des accords de trompe, preuve certaine qu'on nous cherchait et qu'on venait d'être averti par un signal convenu que l'on avait de nos nouvelles.

Bientôt Oberkirch nous rejoignit, et je crus que le digne homme deviendrait fou de joie à l'aspect de sa maîtresse saine et sauve. Il lui serrait les mains pour s'assurer que c'était bien elle qu'il revoyait ; il lui adressait des chapelets de questions sans écouter aucune de ses réponses : je vis le moment où il la supplierait de sauter à bas de son mulet et de se mettre à danser sur le chemin, pour bien lui prouver qu'elle n'était pas morte.

Ce trouble eut cela de bon qu'il empêcha Oberkirch de remarquer que la comtesse était en larmes quand il l'avait abordée : elle put donc effacer ces indices certains d'émotion avant que des yeux plus clairvoyants fussent à même de les apercevoir.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que nous vîmes des moines accourir dans toutes les directions, poussant leurs chevaux vers nous à fond de train. Non-seulement il y en avait en avant et en arrière sur la route que nous suivions, mais encore il en sortait à chaque instant des taillis, des gaulis et des futaies :

toute la communauté avait été mise en campagne aussitôt après le départ des Manteaux rouges, qui ne s'étaient décidés à battre en retraite qu'au point du jour et après avoir levé une formidable contribution sur les caves de l'abbaye ; ce fut, du moins, ce qu'Oberkirch nous apprit en peu de mots.

Enfin le comte de Milnitz et dom Conrad, un peu plus éloignés de nous que tous les autres, au moment où ils avaient entendu la fanfare d'Oberkirch, arrivèrent à leur tour, et leur ivresse expansive augmenta la joie générale. Dom Conrad me dit à l'oreille qu'il ne pouvait penser sans frémir à tous les malheurs qu'il avait rêvés pour sa nièce.

— Vous ne l'avez pas quittée un seul instant, n'est-ce pas, pendant cette nuit terrible ? ajouta-t-il.

Je lui répondis affirmativement, et il reprit :

— Cela me rassure un peu. Ah! cher marquis, quel malheur si ces mécréants à moitié nus... une si ravissante créature !... Mon sang se glace dans mes veines.

On nous demanda le récit de nos aventures, que nous fîmes avec une simplicité modeste dont l'effet fut prodigieux sur notre auditoire. Il va sans dire que nous passâmes sous silence celles de nos émotions qui ne regardaient que nous, et personne n'eut l'air de les soupçonner.

— Quoi ! ma nièce, vous avez tué un homme ! s'écria dom Conrad avec un mélange d'admiration et d'horreur, dans lequel se révélaient à la fois le courage du gentilhomme et l'humanité du religieux.

— Hélas ! oui, mon oncle ! répondit la comtesse en baissant les yeux. Mais je vous assure que cela était bien nécessaire dans le moment où je l'ai fait.

— Je vous crois, je vous crois, mon enfant ! et je vous absous ! reprit vivement le digne abbé. La nécessité justifie bien des choses... Où en serions-nous sans votre courage héroïque ?

Nous questionnâmes à notre tour pour savoir ce qui s'était passé, et ce fut le comte de

Milnitz qui se chargea de nous l'apprendre.

Ainsi que je l'avais prévu, les Manteaux rouges, après avoir entouré la petite troupe des veneurs qui marchait devant nous, avaient élevé la prétention de rançonner l'opulent abbé *den Diekenkrügen*, qu'ils guettaient depuis quelques jours.

Vainement dom Conrad avait invoqué ses liens de parenté avec le comte de Milnitz, chambellan de la reine de Hongrie : les bandits ne s'étaient pas désistés de leurs exigences pour si peu, et il avait fallu, bon gré, mal gré, se rendre avec eux à l'abbaye. Dom Conrad et le comte s'y étaient surtout décidés par la pensée qu'emmenant les Manteaux rouges loin de l'endroit où ils les avaient rencontrés, nous échapperions à leurs recherches, ce que l'événement avait justifié.

Arrivés à l'abbaye, ces drôles ne se contentèrent pas des mille ducats qu'on s'empressa de leur donner sur leur demande ; ils voulurent aussi boire, et on ne put se débarrasser d'eux qu'à l'aurore ; encore fallut-il pour cela

leur faire entendre en douceur qu'on avait envoyé prévenir le commandant d'une petite colonne française, de passage dans une ville voisine.

Après leur départ, le conducteur de notre mulet était arrivé, pâle et consterné, à l'abbaye, disant que lorsqu'il nous avait quittés dans la forêt, nous étions seuls, mais qu'à une vingtaine de pas de nous il avait rencontré deux bandits en embuscade, d'où il concluait que nous devions courir les plus grands dangers.

Aussitôt toute la communauté s'était rassemblée, on avait sellé les meilleurs chevaux, donné des armes à tous les employés des établissements de charité, et on s'était mis en route, après avoir dressé rapidement un plan de campagne : le reste est connu.

Nous n'avions plus rien à nous apprendre, la matinée s'avançait, la comtesse et moi nous mourions de fatigue. Il fut donc décidé que l'on retournerait au couvent aussitôt que nous aurions pris une légère collation, que frère

Vincent avait fait apporter, pour le cas assez probable où nous serions à jeun lorsqu'on nous rencontrerait... si toutefois on nous rencontrait, ce qui paraissait fort problématique après le récit alarmant de notre guide.

Il était midi quand nous nous remîmes en route, mais cette fois ce fut avec une escorte qui ne rendait aucune nouvelle surprise possible ou seulement probable. La comtesse s'était replacée sur son mulet et se tenait au centre de l'escadron *enfroqué;* quant à moi, monté sur un excellent cheval, je marchais à la tête entre dom Conrad et le comte de Milnitz qui ne cessaient de me répéter sur tous les tons, qu'ils n'oublieraient jamais les services que je leur avais rendus pendant ces vingt heures si fertiles en aventures périlleuses.

— A propos, mon révérend, dis-je au bon abbé, vous ne me parlez pas de mon compagnon de voyage, l'aumônier.

— Ah ! ce pauvre M. Bouquet, répondit dom Conrad en cherchant à réprimer un sou-

rire doucement moqueur qui se jouait comme malgré lui dans les douze ou quinze fossettes de sa face joviale et rubiconde, mais je crois qu'il est fort bien portant.

— Et pourquoi n'est-il pas venu avec vous à notre recherche? demandai-je. Son attachement pour moi et son admiration bien connue pour la comtesse Aurore...

— Nous l'avons laissé fort absorbé par un travail qui semble l'intéresser beaucoup, interrompit dom Conrad. Il copie une de nos fresques, dont il compte orner son église, lorsque, retiré du service, il se fera curé de campagne.

Je me rappelai alors que l'abbé Bouquet avait une sorte de talent pour la peinture, talent dont il n'avait tiré parti jusqu'à ce jour que pour se faire une espèce de musée grotesque avec les portraits de toutes les cabaretières hautes en couleur et robustes en appas, qu'il avait rencontrées dans ses diverses pérégrinations avec le régiment de Beauvoisis.

Nous n'étions plus qu'à une demi-lieue de

l'abbaye, à ce que venait de me dire Conrad, lorsque la comtesse envoya un frère lai à son oncle et beau-père le chambellan, pour le prier d'aller lui parler au centre de la colonne.

Il rebroussa chemin aussitôt, et nous nous trouvâmes seuls en avant, dom Conrad et moi.

— Mon cher marquis, me dit-il en se penchant à mon oreille avec un air de mystère, je ne présume pas que la nuit que vous venez de passer vous ait guéri de votre amour pour ma charmante nièce.

— Mais, mon révérend, répondis-je assez embarrassé de cette remarque qui ressemblait parfaitement à une question à brûle-pourpoint, je ne crois pas vous avoir avoué tout à fait que je fusse amoureux de la comtesse Aurore de Milnitz.

— Fi donc ! est-ce qu'un gentilhomme comme vous convient de ces sortes de choses ? Mais, par exemple, un vieux routier comme moi les devine.

— Vous oubliez, mon révérend, que la comtesse n'est mariée que depuis une huitaine de jours, et que c'est un mariage d'inclination qu'elle a fait : or, vous comprenez...

— Jeune homme, auriez-vous l'intention de vous moquer de moi ? interrompit dom Conrad avec une sévérité qui n'excluait pas complétement sa bonhomie habituelle. Tout moine que je suis, je n'ai pas oublié qu'une femme qui a la tête tournée de son mari est beaucoup plus près qu'une autre...

— Ah ! mon révérend !...

— Je ne prétends pas conclure de là que vous soyez du dernier mieux avec ma nièce : je parle en thèse générale ; mais, à tout hasard, je crois de mon devoir de vous dire que vous me feriez une peine réelle si, pendant les quelques moments que vous passerez ensemble sous le toit respectable de ma communauté, vous pouviez oublier que les pieux cénobites qui sont venus y chercher un abri contre les séductions du monde ont tout à fait renoncé

aux grands égarements de l'amour. De la galanterie tant que vous voudrez, si cela vous amuse; mais rien de plus, jeune homme... rien de plus, je vous le demande comme une preuve d'amitié.

— Mais encore une fois, mon révérend...

— Ta, ta, ta, marquis, on a des yeux et on connaît son monde; eh bien, je vous prédis, moi, en admettant même qu'il n'y ait rien de grave encore entre vous, que ma nièce s'amusera à mettre votre vertu à l'épreuve. Vous lui plaisez beaucoup d'abord; puis, c'est la friponnerie incarnée que cette petite femme, et si vous n'y prenez pas garde... Enfin, vous êtes averti.

— Mon révérend, balbutiai-je, je ferai de mon mieux pour que vous soyez content de moi.

— Voilà qui est parler! Au surplus, je vous préviens loyalement que je vous surveillerai avec des yeux de connaisseur, et que je vous avertirai si je m'aperçois que vous dépassiez certaines bornes.

— Prenez garde, lui dis-je à mon tour en jetant un coup d'œil furtif derrière moi, voilà son beau-père qui se rapproche de nous.

— Bah ! il ne faut s'inquiéter de la pénétration d'un chambellan que quand il est devenu moine ; jusque-là il n'y a pas à s'en occuper, et le comte de Milnitz est dans un aveuglement tout à fait risible sur le chapitre de vos relations avec sa bru.

— Il est peut-être plus clairvoyant que vous, mon révérend.

— Faribole, marquis, faribole... Mais chut ! le chambellan est sur nos talons, et il n'aurait qu'à avoir un éclair de bon sens...

Cette conversation me donna l'éveil et fit naître dans mon esprit un singulier projet. Je me promis, pendant les quelques jours que je passerais à l'abbaye avec la comtesse, d'imposer silence à la grande passion qu'elle m'inspirait, et de m'amuser à lui faire une cour respectueuse, comme si rien ou très-peu de chose s'était passé entre nous jusqu'alors. Cette

petite manœuvre aurait un double résultat également bon : elle irriterait, piquerait au jeu la comtesse et mettrait en déroute les soupçons de dom Conrad. Le dépit s'en mêlant d'un côté, la sécurité de mon surveillant me venant en aide de l'autre, je pourrais peut-être mener à bonne fin cette difficile conquête à la barbe de saint Hubert lui-même.

Peu de moments après nous arrivâmes à l'abbaye, où chacun de nous n'eut rien de plus pressé que de gagner son gîte. Quand la comtesse descendit de son mulet, je lui fis un salut respectueux auquel elle répondit par un sourire très-tendre et un regard qui l'était encore un peu plus.

— Très-bien, très-bien ! me dit dom Conrad qui, en ce moment, se trouvait à côté de nous. Jeune homme, continuez et nous aurons le plaisir de nous retrouver un jour en paradis.

Je fus reçu à la porte de mon appartement par mon fidèle Picard et mon intrépide gre-

nadier Brin-d'Amour. Le premier pleura de joie en me revoyant ; le second me dit que si je n'étais pas revenu, il aurait déclaré pour son propre compte la guerre à la reine de Hongrie.

— *Une bégueule,* ajouta-t-il, *qui veut que ses soldats se marient pour faire l'amour. Et ça se mêle de gouverner !*

Surpris de ne pas voir l'abbé venir à ma rencontre, je demandai à Picard où il était, et Picard me répondit à peu près comme dom Conrad, que l'abbé travaillait avec acharnement à un tableau religieux pour la future église de sa future paroisse.

— Alors il doit être à la chapelle?

— Non, M. le marquis, repartit Picard, il est dans sa chambre.

Comme il n'y avait que le corridor à traverser, je voulus avoir le cœur net de ce qui se passait, et marchant sur la pointe du pied, j'allai ouvrir avec précaution la porte de l'abbé.

Il ne m'entendit pas, tant il était absorbé

par son travail, et je pus arriver à quatre pas de lui sans qu'il m'aperçût.

Il était assis devant une immense toile qu'il s'était procurée je ne sais comment, et il copiait la Vénus sortant de l'onde, qui ornait le milieu de son plafond : cette Vénus qui l'avait tant scandalisé le soir de notre arrivée à l'abbaye.

Je le regardai faire pendant quelques minutes, sans l'avertir de ma présence, et je m'amusai beaucoup de tous les soupirs passionnés et de toutes les œillades brûlantes qu'il poussait ou dardait sur son modèle.

Il y eut un moment où le paroxysme de son admiration en arriva à ce point que je crus ma délicatesse engagée à faire comprendre à l'abbé qu'il n'était plus seul; alors je lui frappai doucement sur l'épaule.

Il tressauta comme un homme qu'on réveille en sursaut ; mais je lui rends cette justice que, dès qu'il m'eut reconnu, il parut ravi d'avoir été rappelé à lui-même.

Nous nous embrassâmes comme de bons ca-

marades, et ayant pris un siége, je lui contai mes aventures pendant qu'il continuait à peindre la partie la plus emblématiqne de sa Charité : on sait que c'est ainsi qu'il avait baptisé la Vénus sortant de l'onde.

Je fus souvent interrompu dans mon récit par ses exclamations de surprise ou d'effroi ; puis, quand j'eus finis, il me dit :

— C'est une maîtresse femme que cette comtesse, M. le marquis ! et vous avez passé quinze heures de suite avec elle !

— Oui, mon cher abbé, tout autant.

— Et dans un bois encore !

— Dans un bois, comme vous dites.

— Heureusement que c'était la nuit... Quinze heures de suite, M. le marquis !

— Mais, l'abbé, vous avez une imagination... Tenez, je crois que ce travail auquel vous vous livrez est très-malsain pour vous. Vous êtes rouge comme la crête d'un coq... faites-y attention, vous avez le cou court, et les hommes très-continents... Mais je vous quitte : je suis horriblement las, et j'avoue qu'un bon lit

me fera autant de plaisir qu'à vous un bon dîner; au revoir. La comtesse Aurore m'a parlé beaucoup de vous : vous êtes un heureux coquin.

Rentré dans ma chambre, je demandai à Picard s'il savait quelle était la distance à parcourir pour aller à la ville la plus voisine.

— Deux petites lieues seulement, M. le marquis, me répondit-il.

— Eh bien, va trouver de ma part le frère économe et tu le prieras de te prêter un cheval; ensuite tu reviendras ici prendre mes ordres.

Ceci se rattachait au plan que j'avais conçu de dérouter dom Conrad et de mettre martel en tête à la comtesse Aurore.

Pendant mes excursions dans les montagnes de la Bohême, j'avais ramassé un jour un morceau de cristal de roche, de celui qu'on appelle *fumé*, parce qu'il est gris-brun quoique très-transparent; et lors de mon séjour à Prague je l'avais fait tailler en forme de cœur pour m'en servir au besoin : un capitaine de

grenadiers qui se respecte ne doit guère marcher sans être muni de ces babioles.

Quand Picard rentra et m'annonça que tous les chevaux de la communauté étaient à mes ordres, je lui remis le bijou en question et lui dis de se faire indiquer le meilleur graveur de la ville où je l'envoyais, puis j'écrivis sur un morceau de papier : « *Graver sur ce cœur deux AA entrelacés. Dix louis si c'est fait en deux heures.*

Picard partit, et moi je me couchai pour essayer de reposer mon corps et mon esprit : ils en avaient également besoin.

A six heures un bruit de pas me réveilla. Picard, de retour, entrait dans ma chambre, tenant à la main une petite boîte ronde qui renfermait le cœur : mes ordres avaient été exécutés de point en point ; la gravure était parfaite.

Je me mis à ma toilette, et pendant que Picard m'accommodait, je fis les vers suivants ; ils étaient destinés à accompagner le cœur que je comptais offrir à la comtesse Aurore, en

m'y prenant aussi maladroitement que possible.

Ce cœur, désormais votre bien,
Comme le roc il est solide;
Autant que l'onde il est limpide :
Ainsi pour vous sera le mien.

Quant à ces lettres enlacées,
Vous n'en saurez rien qu'à moitié :
L'un de ces A dit *amitié;*
Mais quel cœur n'a pas deux pensées?

Deux... Alors il arrive, hélas!
Que l'une est triste et l'autre gaie,
Que l'une plus que l'autre est vraie,
Et c'est celle qu'on ne dit pas.

Ce n'était guère Beauvoisis, j'en conviens ; mais c'était galant, délicat, timide, tout ce qu'il fallait, enfin, pour déjouer la pénétration diabolique de dom Conrad et donner une bonne attaque de nerfs à la comtesse Aurore : je n'en voulais pas davantage pour le moment.

Je laissai le tout en évidence sur ma toilette, devant laquelle j'étais assis, et j'attendis tranquillement les suites probables de ma ruse, tournant le dos à la porte d'entrée, de manière à n'être pas censé savoir ce qui se passerait derrière moi.

A sept heures précises, dom Conrad entra dans ma chambre, et je le reconnus tout de suite au bruit régulier de sa démarche imposante; mais je n'eus pas l'air de m'apercevoir de sa venue, ce qui me fut d'autant plus facile que je m'étais mis par précaution dans une attitude méditative, la tête plongée dans mes deux mains.

Quand je jugeai qu'il n'était plus qu'à deux pas de moi, et que je pus, par conséquent, supposer qu'il avait dû remarquer le bijou et les vers, je feignis de sortir d'une profonde distraction et je me hâtai de prendre sur la toilette vers et bijou, que je fourrai très-gauchement dans la poche de ma veste.

Dom Conrad, j'en eus la certitude peu après, avait parfaitement vu cette petite ma-

nœuvre, mais, en homme bien élevé qu'il était, il ne fit semblant de rien, et je pus bientôt jouer l'assurance comme j'avais joué l'embarras.

— Êtes-vous bien reposé, mon cher hôte? me demanda dom Conrad du ton le plus amical. Quant à votre blessure à la tête, ajouta-t-il en me voyant coiffé et poudré, je présume qu'il n'en est plus question. Bref, comment allez-vous?

— On ne saurait mieux, mon révérend, et prêt à recommencer, répondis-je en affectant un ton dégagé qui n'était pas dans mes habitudes.

— Je vous crois sans difficulté, mon cher marquis... mais qui sait? Imaginez-vous que cette petite folle d'Aurore, au lieu de songer à se remettre de ses fatigues et de ses émotions, ne pense qu'à s'en procurer de nouvelles, et elle vient de passer une heure à me faire toutes les câlineries imaginables pour que je lui donne demain le spectacle d'une grande chasse à l'ours.

— Mais c'est de la démence ! m'écriai-je.

— Je le lui ai dit sur tous les tons et en lui donnant sur les ours des renseignements bien faits pour effrayer une femme aussi délicate... Ce sont des animaux non-seulement très-féroces, mais encore fort galants parfois, ce que j'ai cherché à faire comprendre à ma nièce avec tous les ménagements possibles : eh bien, elle m'a répondu entre deux éclats de rire que demain vous seriez encore son chevalier... et qu'avec vous...

— Elle a raison... et alors, mon révérend...

— Alors j'ai riposté que vous la sauveriez si souvent, que vous finiriez par la perdre, ce qui l'a fait rire quatre fois plus fort : décidément, cette petite est incorrigible.

— Et la chasse à l'ours ?

— Mon Dieu, elle aura lieu... j'ai cédé pour avoir la paix... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment, mon cher marquis... J'étais venu vous apprendre que le comte et ma nièce vous attendent pour souper, dans

leur appartement, cela va sans dire. Je vais vous y mener, l'abbé Bouquet y est déjà, et moi je reviendrai vous rejoindre, dès que je pourrai quitter convenablement la table de la communauté.

— Je suis à vos ordres, mon révérend.

Comme je m'étais levé respectueusement lorsque j'avais jugé à propos de m'apercevoir de la présence de dom Conrad, il n'eut qu'à passer son bras sous le mien, et nous sortîmes.

XIV

Ruse contre ruse.

Le chambellan et la comtesse occupaient, hors de l'enceinte de l'abbaye, un pavillon séparé, destiné par les bons pères à donner l'hospitalité aux belles dames qui venaient les visiter, ainsi qu'aux hommes qui les accompagnaient avec un titre respectable.

Ce fut là que dom Conrad me conduisit et me laissa, après m'avoir introduit dans une

ravissante salle à manger en stuc rose, où le comte de Milnitz, Aurore et l'abbé Bouquet m'attendaient avec impatience, si j'en juge du moins par l'accueil gracieux et empressé que me firent les deux premiers.

La comtesse, qui avait eu sans doute le temps d'envoyer jusqu'à Milnitz chercher du renfort dans l'arsenal de ses coquetteries, était plus séduisante que jamais, bien que je ne l'eusse pas encore vue aussi peu parée. Elle portait une ample robe blanche en étoffe de laine du Thibet, dont la merveilleuse souplesse se prêtait, avec une grâce tout à la fois chaste et voluptueuse, à toutes les ondulations de ses formes charmantes, sans en accuser une seule positivement. Un petit chaperon de velours noir entouré d'un double rang de perles fines reposait sur le haut de sa tête, laissant s'échapper à droite et à gauche les longues boucles de sa splendide chevelure blonde, autour de laquelle flottait plus qu'il ne la touchait, tant il était léger, un nuage de poudre à l'odeur enivrante. Son sein était couvert d'une

guimpe, ses bras mignons de longues mitaines, et elle avait remplacé les satanées petites mules par des souliers qu'aucune femme n'aurait pu mettre, mais dans l'un desquels cependant ses deux pieds seraient entrés à la fois sans difficulté.

Ce costume, mondain et monastique tout ensemble, me causa un étonnement que ma physionomie laissa voir sans doute, car la comtesse se hâta de me dire, sans attendre mes questions, que c'était celui qu'elle portait toujours lorsqu'elle venait visiter son bon oncle de Homspech.

J'ai tant parlé déjà de la succulente chère qu'on faisait à l'abbaye *den Diekenkrügen,* que je me bornerai à dire du souper, qu'on nous servit presque immédiatement, qu'il était exquis.

Pour entrer tout d'abord dans l'esprit du rôle que j'étais décidé à jouer, dans le double but que j'ai avoué plus haut, j'affectai une attitude mélancolique, et j'eus avec la comtesse ces manières respectueuses et tristes par les-

quelles l'amour sans espoir se trahit aux yeux clairvoyants.

Je ne tardai pas à voir que cette disposition de mon esprit inquiétait l'enchanteresse : ce fut un premier succès qui m'engagea à persévérer.

— M. de Bologne, me dit-elle avec une de ces inflexions de voix féminine qui sont une tendresse alors même que les paroles qu'elles accompagnent sont insignifiantes, savez-vous que nous chassons l'ours demain dans les gorges du Hartz?

— Dom Conrad vient de me l'apprendre, madame la comtesse, répondis-je en m'inclinant.

— Et puis-je espérer que, si vous n'êtes pas trop découragé par nos aventures de la nuit dernière, vous voudrez bien m'accompagner ?

Nouveau salut de ma part, suivi de ces mots : *Madame la comtesse, je suis à vos ordres.*

— Vous persistez donc à vouloir faire cette

chasse, ma chère fille? dit à son tour le chambellan.

— Oui, mon bon *oncle*, repartit la comtesse en appuyant sur le dernier mot de sa laconique réponse.

— Mais ne craignez-vous pas, mon enfant, que votre mari...

— J'ai trouvé très-bien qu'il me quittât pour aller se battre, interrompit la comtesse; j'espère qu'il sera fort touché quand il saura que je m'expose de mon côté. Qu'en pensez-vous, M. le marquis?

— Madame la comtesse, j'ose être d'un avis tout à fait différent du vôtre.

— Voilà qui est parlé! s'écria le chambellan. Mon cher marquis, depuis Bayard il n'a pas existé un plus loyal chevalier que vous ; car enfin je ne doute pas un seul instant que ce ne vous soit un grand bonheur d'être de nouveau le compagnon de chasse de ma belle-fille, et cependant vous cherchez à la détourner de cette entreprise périlleuse : c'est superbe!

Au nom de Bayard prononcé par le chambellan, la comtesse avait été obligée de se mordre les lèvres pour ne pas éclater de rire : je n'eus pas l'air de m'en apercevoir.

— Au surplus, répliqua-t-elle quand son beau-père eut fini de parler, si M. de Bologne craint de se compromettre en s'associant à mes folies, voilà M. l'abbé qui, j'en suis sûre, ne demandera pas mieux que de le remplacer. N'est-ce pas, M. l'aumônier, que vous viendrez très-volontiers chasser l'ours avec moi ? Les pattes de cet animal sont un mets délicieux, je vous en avertis.

— Certainement, madame la comtesse... certainement je serais très-flatté... mais, vous comprenez... ministre d'un Dieu de paix...

— Vous aimeriez mieux m'accompagner à la chasse au lièvre ? interrompit la comtesse avec un dépit concentré qui m'enchanta. Du reste, ajouta-t-elle aussitôt, peu m'importe... comme le bon Oberkirch est ici, je n'aurai besoin de l'assistance de personne.

Je laissai passer cette petite bourrasque fé-

minine, bien convaincu qu'elle n'empêcherait pas la comtesse de souhaiter et même de rechercher ma compagnie pour l'expédition du lendemain.

Je persistai dans mon système de réserve tout le temps du souper, et quand nous nous levâmes de table pour nous rendre au salon, j'offris la main à la comtesse avec la même gravité cérémonieuse que j'avais mise à accomplir cet acte de courtoisie lors du premier dîner que j'avais fait avec elle au château de Milnitz.

— Quelle mouche vous a piqué? me dit-elle à demi-voix, au moment où je la saluai en arrivant au salon.

— Mais aucune, madame la comtesse, répondis-je.

— Vous êtes insupportable!

— Quels sont mes torts?

— Odieux!

— Quels sont mes crimes?

— On ne sait à quoi s'en tenir avec vous!

— Le mot est charmant dans votre bouche,

madame la comtesse, dis-je en me reculant pour mettre fin à cet aparté qui eût peut-être ébranlé mes résolutions s'il se fût prolongé plus longtemps.

La comtesse essaya tout le petit manége qui lui avait si bien réussi un soir à Milnitz. Elle arracha sa mitaine et appuya son beau bras sur l'angle de la cheminée : mais hélas ! la cheminée, au lieu d'être en marbre noir, était en marbre blanc; elle promena ses doigts fins et transparents sur sa divine épaule : mais hélas ! encore, son épaule était recouverte d'une guimpe ; enfin elle posa son pied sur l'un des chenets; mais elle le retira aussitôt avec un mouvement d'effroi : car hélas ! trois fois hélas ! elle avait aperçu sa chaussure de sœur grise ! Alors, ne sachant plus que faire, elle me lança un regard foudroyant, que je supportai avec une constance héroïque.

Le comte et l'abbé Bouquet s'étaient établis, en entrant, sur un sofa à l'autre extrémité du salon : je me rapprochai d'eux et pris part à leur conversation, bien qu'elle ne pût m'offrir

un grand intérêt dans la disposition d'esprit où j'étais.

Quelques instants après, j'entendis un bruit de pas dans la pièce voisine, et presque aussitôt je reconnus la voix de dom Conrad qui parlait aux frères lais occupés à enlever les reliefs de notre souper. Je compris que nous allions le voir paraître : c'était le moment que j'attendais pour retourner près de la comtesse, toujours debout devant la cheminée.

Je m'avançai vers elle, et tirant de la poche de ma veste mon cœur en cristal de roche et mon galant madrigal, je les posai devant elle en lui disant :

— Prenez, lisez, et vous verrez que j'ai su enfin vous comprendre.

Elle saisit rapidement le cœur, vit d'un clin d'œil les deux lettres gravées sur l'une de ses faces, puis elle se mit à lire les vers.

Elle n'était pas à la moitié quand dom Conrad entra : j'avais tout calculé avec une précision merveilleuse.

Elle continua de lire; moi je me retirai

précipitamment comme un homme pris en flagrant délit, et je me rapprochai de nouveau du chambellan et de l'abbé Bouquet.

Tout en causant avec eux, je remarquai que dom Conrad avait un colloque assez animé avec la comtesse, qui semblait se justifier et que je vis finir par lui montrer le cœur et le madrigal en lui disant à demi-voix :

— Me croirez-vous maintenant?

— Oh ! le pauvre garçon ! répondit du même ton dom Conrad après avoir lu, et moi qui craignais...

Le reste de sa phrase n'arriva pas jusqu'à mon oreille ; mais que m'importait ? j'en avais assez entendu pour être sûr que je venais d'atteindre mon but.

Je jetai alors un regard sur la comtesse et sur dom Conrad : la première paraissait stupéfaite et indignée, le second avait une physionomie railleuse, dont je traduirai l'expression ainsi : *Ce naïf marquis! et moi qui le soupçonnais... passer une nuit dans un bois avec une femme folle de lui, et prendre un*

détour pour lui dire qu'il l'aime! Ah! la jeunesse d'aujourd'hui est bien peu de chose!

— Mon enfant, dit le comte de Milnitz, voulez-vous que nous fassions votre partie de pharaon?

— Merci, mon bon *père,* répondit la comtesse en appuyant sur le mot *père* comme elle avait appuyé sur le mot *oncle* quelques minunutes auparavant. Je suis fatiguée et je vous demande la permission de me retirer.

Nous allâmes tous les trois près d'elle.

— M. de Bologne, reprit-elle d'un ton sec, puis-je compter oui ou non sur vous pour cette chasse de demain?

— Ce doute est un outrage, madame la comtesse! repartis-je galamment.

— Eh bien, messieurs, bonsoir, fit-elle avec une petite moue boudeuse qui me sembla du plus heureux augure. Mon oncle, ajouta la comtesse en s'adressant à dom Conrad, quels sont les ordres que vous avez donnés?

— Ma nièce, à huit heures la messe, à neuf le déjeuner, à dix le départ pour la chasse.

Elle fit un signe de tête gracieux à l'abbé Bouquet, me lança un regard courroucé, présenta son front au comte de Milnitz, tendit sa main à dom Conrad et disparut.

Après son départ, la conversation devint languissante. Dom Conrad et l'abbé Bouquet mouraient d'envie d'aller rejoindre les moines au grand réfectoire ; le comte de Milnitz tombait de sommeil, et moi j'avais hâte d'être seul pour penser à la comtesse tout à mon aise.

Il résultait de ces diverses situations de nos esprits, que nous ne tardâmes pas à nous séparer.

— C'est très-bien, jeune homme ! me dit dom Conrad en me souhaitant une bonne nuit, c'est presque trop bien, reprit-il. Je ne vous aurais jamais cru si romanesque ; vos vers sont charmants quoique un peu fades : nous en causerons demain.

J'avais taillé, il ne s'agissait plus que de coudre, comme disait Catherine de Médicis au roi Charles IX, le lendemain de la Saint-Barthélemy.

Le sommeil qui suit une victoire est toujours un peu agité, surtout quand on prévoit que la bataille n'est pas finie. Je dormis donc mal, mais je fis des rêves délicieux. Comme la comtesse Aurore y jouait son rôle, je crois plus convenable de ne pas les raconter.

Le jour suivant, la comtesse assista à l'office du matin dans une tribune grillée et ne parut pas au déjeuner commun; mais au moment du départ elle se montra radieuse comme le soleil qui, de même que la veille, brillait du plus splendide éclat.

Son costume était leste et dégagé, car nous devions chasser à pied. Elle portait une légère carabine en bandoulière sur son épaule gauche, et balançait dans sa main droite une pique de cinq pieds de long terminée par un fer acéré.

On me remit une arme pareille, mais proportionnée à ma taille, en m'expliquant que la seule manière de m'en servir utilement était d'attendre que l'ours, dressé sur ses pattes de derrière, fût au moment de me saisir dans

celles de devant pour m'étouffer; alors je devais lui enfoncer ma pique dans le cœur, en ayant bien soin de ne pas me borner à lui crever seulement le ventre ou l'estomac, ce qui était beaucoup plus facile, mais bien moins sûr.

Nous montâmes tous dans de grands chariots, dont chacun contenait six personnes, et nous nous dirigeâmes vers les gorges du Hartz, où les piqueurs, conduits par frère Actéon et le capitaine des chasseurs Oberkirch, nous avaient précédés depuis le point du jour.

J'étais dans le même chariot et sur le même banc que la comtesse, qui faisait tous ses efforts pour se montrer gracieuse et naturelle; mais il ne fallait pas l'examiner beaucoup pour découvrir qu'au fond elle était irritée contre tout le monde et mécontente d'elle-même : je feignis de ne pas m'en apercevoir et persistai avec elle dans le système de galanterie respectueuse et presque timide que j'avais adopté depuis la veille.

Nous étions trop entourés pour pouvoir

échanger autre chose que des phrases banales. Je n'en fus pas fâché, parce que je me dis que son secret dépit s'augmenterait de tous les obstacles qui en retarderaient l'explosion.

Dom Conrad ne nous observait plus, ou si par hasard ses regards s'arrêtaient encore sur nous, c'était pour exprimer une sorte de pitié un peu railleuse évidemment à mon adresse. Il était clair que j'avais beaucoup perdu dans son estime, malgré les éloges qu'il avait donnés la veille à ma conduite.

Après une heure de marche à travers des bois, des montagnes et des rochers de l'aspect le plus sauvage, nous atteignîmes le fond d'une vallée étroite où nous aperçûmes, réunis autour d'un grand feu, les piqueurs qui nous avaient précédés. A quelques pas d'eux se tenaient, sombres, menaçants et pittoresquement groupés, les quarante mâtins de Finlande. Avec leurs regards ardents et farouches, et les tressaillements contenus de leurs muscles, ils me représentaient une légion de vieux soldats, attendant avec impatience l'ordre de

monter à l'assaut d'une forteresse, ou la permission de se jeter sur un ennemi en rase campagne.

Nous mîmes tous pied à terre, en observant le plus profond silence, et nous écoutâmes le résumé des rapports des différents piqueurs, qui fut fait par frère Actéon.

Quatre ours gigantesques avaient été vus rentrant dans leurs tanières un peu après le soleil levant ; il n'y avait pas plus de dix minutes de chemin à faire pour aller les attaquer, mais on ne pouvait arriver à eux que par un sentier qui ne permettait pas à plus de deux chasseurs d'y marcher de front.

Personne ne songea à faire observer que c'était bien là un petit inconvénient, et on s'occupa sans hésitation des préparatifs du combat.

XV

De l'utilité des ours en amour.

Dom Conrad donna ses derniers ordres pour l'attaque avec la lucidité et l'aplomb d'un général expérimenté et courageux. Quand ce fut fait, il se rapprocha de moi, me tira à l'écart, puis il me dit d'un air de grand mystère :

— Mon cher marquis, je craignais hier que vous ne fussiez beaucoup trop bien avec ma

nièce, et aujourd'hui je regrette que vous ne soyez pas mieux.

— Vous êtes mille fois trop bon, mon révérend, répondis-je avec un sérieux magnifique. Mais puis-je savoir le motif de ce regret bienveillant?

— Sans aucun doute. Si vous étiez bien... je veux dire mieux, cela se comprend, avec la comtesse, vous auriez une certaine influence sur elle, et cette influence, nous vous demanderions de l'exercer en ce moment. Je parle en mon nom et en celui de ce pauvre Milnitz, que vous voyez là-bas, glacé de terreur à la pensée de tous les dangers que sa bru va courir.

— Je commence à comprendre, mon révérend. Vous voudriez que j'eusse assez de crédit sur votre intrépide nièce, pour la déterminer à se tenir à l'écart pendant la bataille que nous allons livrer.

— Précisément, mon cher marquis.

— Par malheur, mon révérend, je ne puis, en aucune façon, vous venir en aide dans cette

circonstance : la comtesse est plus mal disposée pour moi que jamais, et il suffirait que je lui demandasse une chose pour qu'elle fît précisément le contraire.

— Cela vient peut-être, mon cher marquis, de ce que vous ne lui demandez jamais ce dont elle aurait envie. Tenez, vous avez déplorablement mené votre barque avec elle, je vous le dis sans détour.

— Vous avez donc toujours vos idées d'hier, mon révérend ? demandai-je de l'air le plus innocent qu'il me fût possible de prendre.

— Eh, non, je ne les ai plus, répondit dom Conrad avec dépit, et c'est ce qui me fâche. Mais, cher marquis, il y a un milieu à saisir entre le séducteur de profession et l'amoureux transi, le Céladon, comme vous dites, vous autres Français; et s'il eût été mal à vous d'effrayer ma nièce par une de ces grandes passions qui ravagent l'existence d'une femme, je trouve qu'il n'est pas beaucoup mieux de l'irriter, de la rebuter, de l'ennuyer, passez-moi l'expression, par une de ces amourettes

sans but, qui ne sont bonnes que pour empêcher les petits cousins et les petites cousines de s'ennuyer à la campagne, pendant les vacances du collége et de la pension...

— Mais, mon révérend, interrompis-je, il me semble que vous m'avez recommandé la plus grande réserve, et cela pas plus tard qu'hier; comment se fait-il donc qu'aujourd'hui...

— Jeune homme, interrompit dom Conrad à son tour, je vous ai conseillé la galanterie, mais non la fadeur. Il ne faut pas confondre ces deux choses, qui ne se ressemblent pas plus que le jour et la nuit. Enfin, vous avez gâté vos affaires, et, ce qui est encore plus fâcheux, les nôtres, car vous ne pouvez nous être d'aucune utilité dans un moment où nous aurions très-grand besoin de vous.

— Je puis toujours essayer de faire entendre quelques paroles de raison à la comtesse, balbutiai-je comme un homme un peu honteux de son rôle, bien que je fusse enchanté dans mon for intérieur d'avoir aussi bien

réussi à détourner les soupçons de dom Conrad. Voulez-vous que je tente l'aventure, mon révérend ?

— Ma foi, oui, dussiez-vous ne pas réussir ; mais, pour Dieu, marquis, un peu plus de nerf, je vous en conjure. Puis, dépêchez-vous, car je vois d'ici frère Actéon qui viendra nous dire avant cinq minutes que tout est prêt pour l'attaque. Je vais l'engager à ne pas trop se hâter.

La comtesse Aurore était à quelques pas de là, appuyée sur sa pique, et contemplant d'un œil enflammé d'impatience et de courage les préparatifs de la bataille.

— Je suis envoyé en ambassade près de vous, madame la comtesse, lui dis-je en m'inclinant avec toutes les démonstrations du plus profond respect.

— Le choix est d'autant plus heureux, répondit-elle avec une petite moue dédaigneuse, que je m'étonnais justement tout à l'heure que vous n'eussiez pas choisi la carrière diplomatique, de préférence à celle des armes.

— Vous me faites trop d'honneur, comtesse.

— Vous trouvez? comme il vous plaira. Voyons, de quoi s'agit-il? Tâchez de me dire les choses clairement et vite.

— Votre oncle de Milnitz...

— Dites mon beau-père, interrompit-elle sèchement.

— Soit, comtesse, repris-je en m'inclinant de nouveau. Votre beau-père donc voudrait beaucoup que vous eussiez le courage de vous tenir à l'écart pendant les premiers moments de la lutte à laquelle nous allons tous prendre part, plus ou moins.

— Et c'est vous qu'on charge de cette belle commission?

— Oui, madame la comtesse.

— On a donc envie qu'elle n'ait pas de résultat?

— C'est ce que je me suis permis de faire observer, répondis-je humblement; mais on a insisté; et, comme au fond je blâme l'imprudence que vous allez commettre, je me

suis résigné à subir un échec, et je vous supplie de renoncer à cette entreprise périlleuse.

— Je n'en ferai rien.

— Songez donc, comtesse, à tous les dangers auxquels vous avez déjà échappé depuis deux jours.

— Dangers imaginaires, M. de Bologne, repartit-elle vivement avec une sorte d'amertume railleuse, qui donnait une grande portée pour moi à ses paroles. Je n'y pense plus.

— La fortune peut se lasser de vous favoriser.

— Allons donc! je la méprise trop pour cela.

— Si je parlais en mon nom, repris-je avec une inflexion de voix plus tendre que respectueuse, serais-je un peu mieux écouté?

— Vous le seriez beaucoup moins.

— Quoi! m'écriai-je, oubliant un peu la leçon que je m'étais faite, celui qui vous a sauvé deux fois la vie n'aurait pas le droit de vous demander de ne plus exposer vos jours?

— Non... à moins toutefois que ce fût pour se dégager adroitement de la promesse que je lui ai arrachée de partager mes périls.

— Parlez-vous sérieusement, madame la comtesse? demandai-je un peu abasourdi de cette interprétation outrageante donnée à mes instances.

— Le plus sérieusement du monde, M. le marquis; et la preuve, c'est que je vous rends votre parole. Le capitaine des chasses de mon beau-père m'assistera.

— Comme il vous plaira, madame, dis-je en me reculant de deux ou trois pas pour indiquer que je n'avais plus rien à ajouter.

— Ainsi vous renoncez à vous associer à ma folie, M. de Bologne?

— Oui, madame, parce que ce serait l'encourager; mais si vous y persistez, je tâcherai de vous être utile au besoin.

Et j'allai rejoindre dom Conrad, qui, en ce moment, revenait avec frère Actéon, dont toutes les dispositions étaient prises.

— Mon révérend, dis-je au bon abbé, il n'y

a absolument rien à faire ; il ne nous reste plus qu'à l'entourer de manière à ce qu'elle ne puisse courir aucun danger, quoi qu'il arrive.

— Si elle ne se retire pas à l'écart, tout ce que nous ferons sera inutile et peut-être même nuisible. Les ours sont les plus fins de tous les animaux, et c'est toujours ce qu'on tient le plus à défendre qu'ils s'obstinent à attaquer avec acharnement. Ma foi, mon cher marquis, à la garde de Dieu!

Ces paroles de dom Conrad me firent frissonner de la tête aux pieds, et ce fut avec un profond sentiment d'inquiétude que j'allai prendre ma place dans le cercle qui s'était formé autour de frère Actéon, déjà occupé à assigner à chacun son rang dans l'ordre de bataille qu'il avait résolu, après l'avoir soumis à son supérieur et s'être concerté avec le veneur Oberkirch, doyen des chasseurs de la contrée.

J'ai dit plus haut qu'il ne fallait pas plus de dix minutes pour gagner l'endroit où l'on avait

vu rentrer les ours, mais qu'on ne pouvait y arriver que par un sentier tellement étroit, que les assaillants ne devaient pas songer à s'y développer sur plus de deux de front, ce qui augmentait singulièrement les difficultés et les périls de l'entreprise.

Toutefois frère Actéon nous dit que si nous étions assez heureux pour parvenir jusqu'à une cinquantaine de pas du repaire des ours sans qu'ils eussent soupçon de nos projets hostiles, nous trouverions alors un petit plateau sur lequel nous pourrions nous étendre de manière à obliger nos adversaires à diviser leurs forces pour se défendre.

En conséquence, le silence le plus absolu fut recommandé, et nous commençâmes à gravir le sentier aussitôt que frère Actéon eut calculé que les mâtins de Finlande, qui devaient débusquer les ours et les forcer à fuir de notre côté, seraient arrivés par un détour *à la brisée* d'attaque faite le matin.

Tout avait été calculé si juste, que nous pûmes atteindre le plateau et nous y ranger

en demi-cercle sans avoir eu aucune attaque à repousser.

Une courte description des localités est nécessaire pour donner de la clarté au récit que je vais entreprendre.

Le plateau avait une bonne portée de pistolet d'étendue en tous sens, et, à l'exception de deux points, il était partout entouré de précipices effrayants : ces deux points étaient l'étroite gaîne par laquelle nous étions arrivés, et trois ou quatre grottes profondes placées du côté opposé ; ces grottes, qui servaient de retraite aux ours, avaient une issue sur l'autre revers de la montagne, et c'était par là que les mâtins de Finlande devaient engager l'action.

Il résultait de cette disposition du terrain, que les chasseurs n'avaient pas d'autre issue, pour fuir en cas de défaite, que le sentier dont j'ai parlé.

La comtesse Aurore était au centre de notre corps de bataille ; le comte de Milnitz se tenait à sa droite, le veneur Oberkirch à sa gauche ; dom Conrad et moi nous nous trouvions à

quelques pas en avant d'eux ; frère Actéon allait et venait pour veiller à tout.

Il y eut un moment d'attente vraiment solennelle : chacun retenait son souffle pour mieux entendre, et tous les regards plongeaient avec avidité au fond des antres béants qui recélaient nos féroces adversaires.

Enfin, quelques sombres hurlements de chiens grondèrent dans le lointain, et bientôt des grognements formidables leur répondirent ; alors dom Conrad se pencha à mon oreille et me dit :

— Mon cher marquis, nous n'avons pas fait buisson creux : vous verrez une chasse à l'ours ; souvenez-vous bien des recommandations de frère Actéon : le cœur de ces animaux-là est à gauche comme celui de l'homme.

Il avait à peine achevé, qu'un ours gigantesque s'élança hors des grottes, traînant après lui quatre mâtins attachés par les dents à ses côtes et à ses cuisses.

Puis un second parut également, accompagné de la même manière.

Un troisième ne tarda pas à se montrer, mais celui-là sans mâtins accrochés à ses flancs, et par conséquent libre de porter secours à ses compagnons, ce qu'il fit sans hésiter.

Je détournai un moment mes regards de ce curieux spectacle pour les porter sur la comtesse Aurore, placée derrière moi, ainsi que je l'ai dit.

Bonté divine, qu'elle était belle !

Je n'hésite pas à déclarer, et je signerais de mon sang, que Diane en personne, si elle se fût tout à coup décidée à descendre sur la terre, n'aurait semblé qu'une affreuse maritorne auprès de l'enchanteresse de Milnitz.

L'œil ardent et fier, le visage couvert de cette pâleur animée qui annonce les résolutions énergiques, les narines dilatées, la bouche à demi ouverte, comme pour aspirer les rumeurs enivrantes du péril qui vibraient dans l'air, le pied en avant, prêt à s'élancer au combat, la main cramponnée convulsivement à la hampe de sa pique, la comtesse me représentait le beau idéal de ces femmes guer-

rières dont la Fable nous a transmis les hauts faits et les habitudes plus vaillantes qu'amoureuses.

Sans la présence de dom Conrad, que je persistais à vouloir entretenir dans l'opinion que je lui avais donnée de ma réserve, je me serais jeté aux pieds de cette séduisante créature, au risque de me faire une fois de plus bafouer par elle, ou d'être dévoré par un des trois gaillards qui ne pouvaient manquer de se ruer sur nous dès qu'ils seraient parvenus à se débarrasser des chiens qui les avaient débusqués de leur antre.

Un cri de frère Actéon me rappela à moi-même : je reportai rapidement les yeux vers le théâtre de l'action, et je reconnus sans peine que le moment était arrivé pour nous de prendre part à la lutte.

Sur les quatre ours dont nous avions connaissance, trois seulement s'étaient décidés à paraître, ainsi que je l'ai dit; mais pendant les courts instants que j'avais passés à contempler la comtesse, les deux premiers s'étaient

débarrassés des chiens d'attaque, et aidés du troisième qui les avait bravement secourus, ils tenaient tête à toute la meute réunie autour d'eux.

— Que personne ne bouge sans mon ordre! dit dom Conrad d'une voix impérieuse et retentissante. Nous avons ici un noble étranger : il faut lui faire les honneurs de cette chasse. Marquis de Bologne, reprit-il en se tournant vers moi, en avant ! Frère Actéon et moi nous sommes prêts à vous suivre.

— Lâchez-moi ! lâchez-moi ! s'écria la comtesse derrière nous. Je n'ai d'ordres à recevoir de personne ici ! S'il y a du danger, j'en veux ma part ! mais c'est infâme de me retenir ainsi quand l'homme que...

Je ne pus en entendre davantage... Dom Conrad s'était précipité vers le champ de bataille, et je dus, sous peine de déshonneur, suivre son exemple : j'étais même déjà en retard, puisqu'il me précédait.

Je l'eus bientôt rejoint et même devancé, si bien que j'arrivai au beau milieu de la

mêlée avant lui. Frère Actéon était à mon côté, mais un peu en arrière, par respect, je suppose.

Les trois ours étaient groupés au centre du cercle que les chiens avaient formé autour d'eux, et une demi-douzaine de ceux-ci gisaient déjà sur le sol, sans vie et horriblement déchirés.

Le vacarme était effroyable! les mâtins finlandais poussaient des hurlements féroces auxquels les ours répondaient par des grondements semblables au tonnerre. Ce que je voyais et entendais était bien moins une chasse qu'un drame terrible, et l'idée que je m'étais faite de cette périlleuse entreprise se trouvait de beaucoup dépassée par la réalité.

Je marchai résolûment sur la plus grosse de ces trois formidables bêtes, et la provoquai par des injures et des gestes menaçants.

Elle se dressa sur ses pattes de derrière, ouvrit une gueule démesurée et vint à moi, griffes déployées et pattes de devant étendues, pour m'étouffer.

Je la laissai approcher assez près pour sentir son haleine brûlante m'envoyer à la face une odeur de carnage, alors je baissai ma pique en pliant sur mes jarrets, et rejetant mon corps en avant, je lui plongeai le fer dans le cœur tant qu'il voulut entrer.

L'ours resta debout, visiblement frappé à mort, mais cherchant à m'étreindre dans les dernières convulsions de son agonie.

— Ne retirez pas votre lance, ou vous êtes perdu ! me cria dom Conrad d'une voix retentissante.

L'avis m'arrivait trop tard pour m'être de quelque utilité : car, dans mon inexpérience, j'avais cru faire merveille en me mettant en mesure de frapper l'ours d'un second coup ; et lui, n'étant plus contenu par mon fer que j'avais arraché de sa poitrine dans l'intention de l'y replonger une fois encore, s'était laissé tomber sur moi, pour m'écraser, s'il ne pouvait faire mieux.

La puissante voix de dom Conrad retentit de nouveau.

— A nous, mes amis! disait-il; à nous, mais pas d'armes à feu!

Un bruit de pas précipités et des clameurs confuses, au milieu desquelles il me semblait reconnaître des cris de désespoir poussés par la comtesse Aurore, arrivèrent à mon oreille au moment où la lourde masse noire m'accablait de son poids énorme, sans préjudice de ses efforts réitérés pour me mettre en pièces avec ses griffes de fer.

Mais, franchement, je ne prêtai pas une grande attention à ce qui se passait; car, me croyant perdu sans ressource, je ne songeais plus qu'à recommander mon âme à Dieu.

L'ours, en se laissant tomber sur moi, avait posé une de ses pattes sur ma poitrine; et quand nous fûmes par terre tous deux, moi dessous, comme de raison, je sentais cette diable de patte s'incruster d'abord dans le revers de mon uniforme, puis arriver jusqu'à ma peau par l'extrémité de ses ongles, et enfin faire craquer mes côtes à force de les comprimer.

Au milieu du trouble inséparable d'un pareil moment, je comprenais bien que mon adversaire était frappé à mort ; mais la question était de savoir si, avant de rendre le dernier soupir, il n'aurait pas le temps de m'ôter le souffle.

Enfin, je crus m'apercevoir que je respirais un peu plus librement ; presque aussitôt je reconnus distinctement qu'on me tirait en arrière par les épaules ; en même temps j'entrevis la lumière du soleil et je me trouvai debout.

Plusieurs personnes m'entouraient, me touchaient, me secouaient, me questionnaient ; mais je voyais trouble, j'entendais mal : l'affreux cauchemar durait encore pour moi, bien que ma situation me parût un peu plus rassurante.

Je n'avais qu'une idée, je n'éprouvais qu'un besoin, c'était de rentrer en possession de la faculté de respirer, dont j'avais été privé pendant quelques instants.

En cherchant à reprendre haleine, il me

sembla qu'un souffle embaumé comme la brise qui passe sur les roses de mai, pénétrait dans ma poitrine haletante; au même moment j'entendis distinctement ces douces paroles, qu'une voix anxieuse et tendre murmurait à mon oreille :

— Oh ! dis-moi, je t'en conjure, que tu n'es pas mortellement blessé !

XVI

L'aveu.

J'aime à croire que s'il m'arrivait un jour d'avoir des lecteurs, ils ne seront nullement étonnés, quand je leur apprendrai que l'invocation passionnée qui venait de retentir jusqu'à mon cœur m'avait complétement rappelé à la vie.

Je rentrai d'un seul coup en possession de toutes mes facultés, c'est-à-dire que je pus

entendre, voir et comprendre comme Lazare à sa sortie du tombeau.

Mon premier regard tomba sur la comtesse, dont les paroles d'amour (je crois qu'il n'y a aucune fatuité à me servir de ce mot) vibraient encore à mon oreille. Elle était debout devant moi, se haussant sur la pointe des pieds pour mieux examiner ma physionomie ; je sentais battre son cœur contre ma poitrine, et sa suave haleine courait sur mon visage.

Derrière elle se tenaient dom Conrad et le chambellan, dans une attitude qui témoignait du vif intérêt qu'ils prenaient à ma position, pour eux désespérée. Ils eussent été tous deux les maris de la comtesse, que je doute que leur sympathie eût pu être plus grande : j'en augurai tout naturellement qu'ils n'avaient pas entendu ce que leur nièce venait de me dire tout bas.

Je crus néanmoins qu'il était prudent de ne pas obliger celle-ci à me questionner de nouveau, et je me hâtai de dire, comme si je m'adressais à toute l'assistance :

— Mes amis, je crois pouvoir vous affirmer que si j'ai été rudement secoué par cette horrible bête, elle ne m'a point endommagé d'une manière notable ; ainsi, plus d'inquiétude, je vous prie.

La fermeté de ma voix, l'assurance de mes paroles, et, plus que tout cela, l'idée que j'eus de faire immédiatement quelques pas, ramenèrent la sécurité et même la joie sur tous les fronts. La comtesse Aurore surtout paraissait radieuse en me regardant marcher, et ses yeux m'exprimaient son bonheur d'une façon qui n'était pas le moins du monde équivoque, et qui me fit bien regretter que nous ne fussions pas seuls.

Vérification faite de mon état par le frère chirurgien de la communauté, il se trouva que j'en étais quitte pour une empreinte de patte d'ours au côté gauche de ma poitrine : on ne pouvait guère s'en tirer à meilleur marché.

On me pansa avec une compresse imbibée de baume du commandeur, puis on ne songea

plus qu'à se féliciter du résultat de la chasse.

Les trois ours étaient étendus à quelques pas de nous, entourés de chiens blessés ou morts. Personne n'avait achevé le mien, qui ne portait pas d'autre blessure que celle que je lui avais faite. L'œil encore étincelant de fureur, la gueule démesurément ouverte, il occupait sur le sol un espace considérable, tenant serré entre ses griffes un lambeau de mon revers cramoisi.

Les deux autres avaient succombé sous les coups de dom Conrad et de frère Actéon, qui, plus experts que moi dans ce genre d'exercice, ne s'étaient pas amusés à vouloir les frapper deux fois.

Il ne restait plus qu'à célébrer notre triomphe par de joyeuses fanfares, ce qui fut fait immédiatement.

On compta ensuite les chiens, et on constata, non sans quelque surprise, qu'il en manquait encore une dixaine à l'appel.

— Que pensez-vous de cela, frère Actéon? demanda dom Conrad.

— Je pense, mon révérend, que pendant que trois des quatre ours venaient par ici, le quatrième aura pris la fuite par l'autre revers de la montagne, et que les dix chiens qui nous manquent sont à sa poursuite.

— Quel bonheur ! s'écria la comtesse; alors la chasse n'est pas finie ! Mon bon oncle, reprit-elle en s'adressant à dom Conrad, assurons-nous bien vite si la supposition de frère Actéon est fondée. Ces braves chiens ! il faut aller à leur secours.

On tint conseil un moment, et il fut décidé qu'on traverserait immédiatement les grottes pour aller écouter ce qui se passait de l'autre côté de la montagne.

Le chambellan fit quelques tentatives pour déterminer la comtesse à retourner à l'abbaye et à laisser la chasse s'achever sans elle, mais chaque fois il fut repoussé avec perte, de sorte qu'il finit par céder avec sa débonnaireté accoutumée : j'ajouterai que dans cette circonstance je n'avais pas joint mes instances aux siennes comme la première fois.

On fit rester sur notre glorieux champ de bataille quelques moines pour enterrer les morts et panser les blessés, dont quelques-uns étaient dans un état désespéré, et le gros de la bande se disposa à s'engouffrer dans les grottes, guidé par deux frères lais qui portaient des torches pour éclairer la marche.

— Marquis, offrez le bras à ma nièce, dit dom Conrad en se tournant vers moi... Ah! c'est déjà fait, ajouta-t-il avec un gracieux sourire. Eh bien, partons.

Nous fîmes une cinquantaine de pas sans échanger une seule parole, la comtesse et moi, mais quand nous eûmes atteint l'intérieur de la montagne, et que nous fûmes dans une obscurité presque complète, grâce à la précaution que j'avais prise de marcher lentement pour laisser le temps *à nos éclaireurs* de prendre de l'avance sur nous, je me penchai à son oreille et lui dis :

— Nierez-vous encore?

— Non! murmura-t-elle avec énergie en appuyant fortement son bras sur le mien.

— Ainsi, vous ne mettrez pas sur le compte de la peur les tendres paroles que vous m'avez fait entendre il n'y a qu'un instant ?

— Je le pourrais peut-être, mais je ne le ferai pas : il en sera ce qu'il plaira à Dieu. Seulement je vous préviens que je retournerai demain à Milnitz.

— Quoi ! vous voulez me fuir à présent ?

— Il le faut bien, puisque vous ne me laissez pas d'autre ressource, obstiné que vous êtes !

— Et vous dites que vous m'aimez ?

— Aurais-je besoin de vous fuir si je ne vous aimais pas ?

— Écoutez, Aurore, repris-je en la pressant sur mon cœur, sans qu'elle s'y opposât, je crois que la défiance m'est bien permise avec vous ; alors je vous demanderai de vous expliquer clairement sur l'affection que je vous inspire : vous m'avez dit que vous m'aimiez, mais le mot d'amour n'est pas sorti de votre bouche.

— Qu'importe s'il est dans...

— Marquis, hâtez-vous! s'écria à deux pas de moi dom Conrad qui était revenu à nous sans que nous nous en fussions aperçus; frère Actéon vient de me dire qu'il entendait les chiens chasser vivement dans le fond des gorges du Hartz. Il n'y a pas une minute à perdre si vous voulez...

— Courons! courons! interrompit la comtesse en m'entraînant. Cher oncle, que vous êtes bon d'avoir songé à nous prévenir! Je serais pour ma part désolée si je n'assistais pas à votre dernière victoire! Hâtons-nous, ajouta-t-elle à demi-voix en se tournant de mon côté, vous lui avez ôté ses soupçons : dans l'intérêt de notre bonheur, ne les lui rendez pas.

Ces dernières paroles me ravirent mille fois plus que n'aurait fait l'aveu le plus complet, car je me dis que la femme aimée qui nous recommande de la prudence nous autorise à croire qu'elle songe à nous rendre heureux.

Aussi, loin de chercher à ralentir la marche précipitée de la comtesse, ce que j'avais essayé de faire depuis quelques secondes, je m'élan-

çai en avant, et nous eûmes bientôt atteint l'issue opposée des grottes où nous trouvâmes tous les chasseurs réunis, n'attendant plus que nous pour se lancer avec un redoublement d'ardeur à la poursuite de l'animal chassé.

— Mon révérend, dit frère Actéon à dom Conrad en nous voyant approcher tous les trois ensemble, je ne me suis pas trompé : c'est bien le reste de notre meute qui donne chaudement sur notre gauche : l'ours se fait battre dans les rochers de Papenheim, et je viens d'envoyer un renfort de quinze chiens pour l'obliger à en sortir. Serrons la chasse de près : si le drôle est bien mené, il ne tiendra pas plus d'une heure.

— Messieurs, répondit dom Conrad en faisant un geste d'assentiment comme un général d'armée qui approuve la conduite d'un de ses lieutenants, nous avons donné assez de preuves de bravoure aujourd'hui : on pourra maintenant se servir des armes à feu, sauf à employer aussi la pique si une balle était insuffisante.

— Votre Grandeur, reprit frère Actéon, ne pense-t-elle pas qu'il serait à propos de laisser quelqu'un ici, pour le cas où l'ours voudrait revenir aux grottes? Celui que nous chassons est peut-être une femelle qui a laissé ses oursons par ici.

Frère Actéon avait à peine exprimé cette opinion, qu'un moine gigantesque, dont le nom ne me revient pas, mais que j'avais souvent admiré pour ses hauts faits au réfectoire, sortit des grottes, portant sous chacun de ses bras une boule noire et velue, semblable à ces manchons au fond desquels les dévotes du Marais enfoncent leurs bras maigres, quand elles vont à la messe pendant l'hiver.

— Messieurs, je ne me trompais pas! s'écria frère Actéon, voilà la petite famille. La mère, soyez en sûrs, reviendra par ici, si un coup de carabine ne l'arrête pas en chemin.

— Eh bien, ma nièce, pourquoi ne resteriez-vous pas où vous êtes? demanda dom Conrad à la comtesse, vous auriez, avec moins de fatigue, autant de chances que nous de re-

voir la chasse ; voyons, qu'en pense mon ami le chambellan ?

On regarda dans les différents groupes de chasseurs réunis à la sortie des grottes : le comte de Milnitz ne s'y trouvait pas.

Enfin on l'aperçut, à une bonne portée de fusil, qui se dirigeait vers le fond des gorges du Hartz, en compagnie des moines chargés par frère Actéon de conduire les chiens envoyés pour rallier la chasse.

— Mais je n'ai besoin de consulter personne, dit la comtesse de ce ton ferme et résolu qui, dans sa bouche, n'admettait pas de réplique. Je resterai très-volontiers ici, surtout si cet exemple doit être imité par M. de Bologne, qui, après ce qui vient de lui arriver, désire aussi sans doute ne pas se fatiguer inutilement.

Je m'inclinai avec une respectueuse soumission, pour faire comprendre à la comtesse que j'acceptais l'honneur de m'associer encore une fois aux dangers qu'elle pourrait courir et j'accomplis cet acte avec toute la gravité qui me

sembla nécessaire pour confirmer dom Conrad dans l'idée fausse que j'étais parvenu à lui donner sur ma situation vis-à-vis de sa nièce.

L'excellent homme me fit signe de venir à lui un peu à l'écart.

— Hier matin, me dit-il avec un accent confidentiel, je me serais peut-être opposé à ce nouveau tête-à-tête; mais aujourd'hui, mon cher marquis, je n'y vois aucun inconvénient.

— C'est qu'effectivement il n'y en a pas, répondis-je en arrachant de ma poitrine le plus hypocrite soupir.

— A tout hasard, reprit dom Conrad dans l'esprit duquel se réveilla peut-être un reste de défiance, je vais laisser ici avec vous notre excellent frère qui vient de dénicher les oursons : il vous servira de mentor. Adieu donc, et de la prudence : vous devez savoir maintenant que cette chasse n'est pas une plaisanterie.

Peu d'instants après, tous nos compagnons s'étaient dispersés dans les différents sentiers

qui serpentaient en tous sens sur le flanc de la montagne, et il ne restait plus au sommet que ma chère comtesse, moi, et le frère aux oursons, qui s'était assis sur l'herbe à quelque distance pour veiller plus commodément à son importante capture.

— Enfin! me dit Aurore en venant à moi la première.

Et elle paraissait radieuse, en prononçant ce mot qui peignait mieux son impatience et son bonheur de nous retrouver à peu près seuls et libres, que ne l'eût pu faire la plus longue phrase amoureuse.

Je passai son bras sous le mien et nous nous mîmes à marcher sur la montagne, en nous éloignant insensiblement du frère aux oursons.

— Vous vous souvenez, lui dis-je tendrement, que tout à l'heure, quand votre oncle de Homspech est venu nous interrompre sous les grottes, vous alliez prononcer une parole...

Elle m'interrompit à son tour en attachant

sur moi un doux et fin regard qui semblait m'assurer qu'elle se souvenait.

— Eh bien, repris-je d'une voix suppliante et passionnée.

— Eh bien, je vous aime !... je vous aime d'amour, M. de Bologne... d'amour, entendez-vous bien ? ajouta-t-elle après quelques secondes de silence ; cela vous paraît-il assez clair, impitoyable créancier que vous êtes ?

— Et vous allez partir ! répondis-je en portant sa main à mes lèvres frémissantes des plus délicieuses émotions.

— Vous m'y condamnez, mon ami, pour n'avoir pas voulu comprendre que l'aveu formel, irrécusable de ma tendresse serait fatalement le signal de notre séparation. Je ne suis pas de ces femmes qui croient qu'une parole librement dite n'engage à rien, et je ne veux pas cependant fouler aux pieds tous mes devoirs quelques jours après mon mariage... Vous voyez donc bien qu'il faut que je m'éloigne de vous, maintenant que vous avez arraché le voile qui recouvrait les sentiments que

vous m'inspirez : tout le secret de ma résistance à vos prières et à vos reproches était dans cette douloureuse pensée que nous devrions cesser de nous voir à dater du moment où le secret de mon cœur vous serait connu... Enfin je n'ai rien à me reprocher, et à présent que j'ai cédé, je ne sais pas si je le regrette... Mais demain... quand il me faudra vous dire adieu...

Elle s'arrêta et voulut se détourner pour me cacher deux grosses larmes qui roulaient dans ses yeux ; mais je l'obligeai à me regarder, en murmurant une parole suppliante à son oreille.

— J'ai été bien coupable, bien aveugle, bien imprévoyant ! lui dis-je.

— Vous avez été comme tous les hommes qui étreignent leur bonheur jusqu'à ce qu'ils l'aient brisé, me répondit-elle avec douceur et tristesse ; et moi, j'ai été comme toutes les femmes qui finissent toujours, pauvres créatures qu'elles sont, par sacrifier le repos de leur vie entière à l'ivresse d'un moment...

Nous avons joué tous deux avec notre destinée.

Elle avait raison, et j'eus le courage d'en convenir avec elle; alors elle reprit :

— Vous m'avez crue la plus coquette et la plus insensible des femmes, n'est-ce pas ?

Je baissai les yeux : c'était lui avouer qu'elle avait raison d'apprécier de cette manière le jugement que j'avais porté de son caractère.

— Vous vous trompiez, continua-t-elle avec un sourire mélancolique. Quand je vous ai vu pour la première fois, je croyais aimer mon cousin, et je me suis livrée comme une enfant à vos doux propos de galanterie; mais quand vous n'avez plus été près de moi et que je me suis trouvée seule avec mon fiancé que votre générosité chevaleresque m'avait rendu, j'ai senti au vide affreux de mon cœur que c'était vous que j'aimais, et non pas lui.. Pouvais-je le lui dire, et avouer à mon oncle de Milnitz que l'étranger qui avait passé quarante-huit

heures sous son toit serait désormais l'unique intérêt de ma vie ? Non, je ne le pouvais pas... Alors, prétextant la nécessité où se trouvait Ludwig de rejoindre l'armée, j'ai pressé mon mariage... Il me semblait qu'en brisant mon cœur par cette résolution violente, j'y détruirais en même temps votre souvenir ! Vain espoir ! inutile sacrifice ! A peine fus-je libre par le départ de mon mari, que je voulus vous revoir encore une fois, mais vous revoir sans vous montrer mon amour, si cela était possible. De là mes contradictions, mes railleries, mes réticences succédant à mes imprudences, tout ce qui vous a affligé enfin. Vous savez comment les événements ont conspiré contre mes résolutions ; comment il s'est fait que deux fois dans moins de quarante-huit heures vous m'avez sauvé la vie, et que moi, deux fois aussi, j'ai dû trembler pour vos jours... Il n'y avait pas de force humaine, de raison, de vertu, de coquetterie même qui pussent résister à de semblables épreuves et éviter toutes ces embûches du sort ! Mais

c'est trop longtemps mentir, M. de Bologne, ajouta-t-elle avec une énergie extraordinaire. Je vous aime autant que vous pouvez souhaiter d'être aimé... Seulement nos destinées nous ayant condamnés à vivre loin l'un de l'autre, je serais une misérable créature si après cet aveu je ne vous fuyais pas...

— Quelques jours seulement ! murmurai-je en l'attirant sur mon cœur sans cesser de marcher.

— Pourquoi quelques jours ? pour que la séparation soit plus douloureuse pour moi, et plus facile peut-être pour vous, M. de Bologne ? Oh ! ne me le demandez plus, si vous ne voulez pas que je croie qu'il y a plus de vanité que d'amour dans votre cœur ! Je vous ai dit, dans une de mes feintes colères, que je n'étais pas faite pour jouer mon bonheur contre une aventure de quelques jours : eh bien, j'exprimais là rudement une triste vérité. Regardez-moi : je n'ai pas encore dix-huit ans; on dit que je suis belle ; vous savez maintenant que je ne suis pas insensible : franchement,

tous ces avantages ne doivent-ils aboutir qu'à faire de moi une conquête d'une semaine? Vous ne pouvez pas le vouloir... ou si vous avez ce triste courage, c'est que c'est vous qui ne m'aimez pas !

En ce moment nous arrivions au tournant d'énormes rochers qui nous auraient dérobés à la vue de notre surveillant si nous avions fait quelques pas encore, et j'avoue que ce n'était pas sans intention que j'avais conduit la comtesse de ce côté; mais elle s'arrêta court et me tira à elle pour me faire rebrousser chemin : je cédai après une faible et respectueuse résistance.

— Vous ne me répondez pas? me dit-elle. C'est tout simple : je n'ai plus rien à vous apprendre... Mais je serai encore bien heureuse si d'ici à demain vous ne me reprochez de vous avoir avoué que je vous aime.

— Oh ! pouvez-vous bien croire...

— Je ne crois pas... je crains... enfin si je me trompe, j'en serai bien heureuse.

— Écoutez, lui dis-je en prenant sa main

que j'appuyai sur mon cœur, vous êtes trop juste pour ne pas comprendre que le bonheur de savoir enfin que je suis aimé de vous doit être bien obscurci par la certitude de notre séparation prochaine; et si je vous ai suppliée de m'accorder quelques jours encore, c'est bien moins pour obtenir une satisfaction du moment que pour assurer l'avenir de notre amour...

— Je veux la même chose! interrompit-elle vivement. Mais je la veux par des moyens contraires. Croyez-moi, mon ami : plus tôt nous nous séparerons, plus nous aurons le désir de nous revoir et nous ferons d'efforts pour nous rejoindre.

Et, comme elle vit que ma physionomie s'assombrissait en écoutant ces paroles empreintes d'une si triste connaissance du cœur humain, elle se hâta de reprendre :

— Je lis dans votre pensée : vous me trouvez bien savante pour mon âge?

— C'est la vérité.

— Et cela vous inquiète?

— Je suis obligé d'en convenir.

— Peut-être même vous demandez-vous qui a pu m'apprendre tout ce que je sais?

— Je n'aurais sans doute pas tardé à en arriver là.

— Eh bien, ce n'est ni mon oncle ni mon cousin, les deux seuls hommes que j'aie connus cependant : je n'ai eu que deux maîtres : la solitude, dans laquelle l'intelligence se développe, et la réflexion, pour qui rien ne reste obscur ou caché quand elle est opiniâtre. Mon esprit a vingt ans de plus que mon cœur : voilà tout le secret de mon caractère.

Sans le moine, qui nous regardait en ce moment, tout en s'amusant à tirer les oreilles à ses oursons couchés en travers sur ses genoux, je me serais jeté aux pieds de cette femme extraordinaire, et je l'aurais conjurée de disposer de mon sort comme elle l'entendrait.

J'allais toutefois l'assurer de ma soumission à ses volontés, quand des aboiements de chiens et des accords de trompes arrivèrent à nos oreilles, apportés par la brise. Nous écoutâmes

et nous reconnûmes bientôt que la chasse venait d'entrer dans une gorge profonde située au-dessous de nous, et dont les nombreux détours se prolongeaient hors de la portée de nos regards.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

Deuxième partie. Les moines (suite).

V. Les victimes de l'amour fidèle. . . P. 7
VI. La collation 33
VII. L'office du soir. 53
VIII. Un drame dans les bois. 73
IX. Un drame dans les bois (suite). 91
X. La comédie se glisse dans le drame. . . 123
XI. Le drame recommence. 135
XII. La querelle. 149
XIII. Le madrigal. 171
XIV. Ruse contre ruse. 195
XV. De l'utilité des ours en amour. 211
XVI. L'aveu 231

FIN DE LA TABLE.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2253
F75C3
t.1

Foudras, Théodore Louis Augu
Un capitaine de Beauvoisi